

REVUE DE PRESSE



la manufacture
collectif contemporain

ATTACHÉE DE PRESSE
MURIELLE RICHARD
06 11 20 57 35
presse@lamanufacture.org



PROGRAMMATION ÉDITION 2019

WWW.LAMANUFACTURE.ORG

!

!

PARUTIONS

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

AVIGNON OFF

LES 10 LIEUX LES PLUS IN

théâtre(s) / ÉTÉ 2019

Comment se repérer parmi les 140 lieux du Off ? Où trouver les meilleures pièces ? Notre sélection de théâtres réputés pour la qualité de leur programmation.

PAR YVES PÉRENNOU

Si le plaisir du Off d'Avignon est avant tout la découverte, le risque du désenchantement est grand pour le spectateur en errance, tant la variété semble infinie parmi les quelque 1 600 spectacles aux publicités parfois trompeuses. Le spectateur peut se laisser guider par les noms d'auteurs, de metteurs en scène, par les articles de presse. Il peut aussi faire confiance à quelques directions artistiques qui ont opéré des sélections et assument leurs choix, à l'écart des productions les plus commerciales.

Théâtre(s) vous présente dix de ces théâtres, sur des champs esthétiques divers. Certains sont des institutions repérées depuis des décennies, d'autres des lieux créés récemment qui jettent un regard neuf sur les générations montantes de metteurs en scène, auteurs et comédiens. Comme tous les guides, celui-ci est incomplet, laissant à regret quelques lieux qui mériteraient mieux que le bord du chemin: le Théâtre des Carmes, les Lucioles, le Balcon, la Parenthèse, le Chien qui fume, la Scierie, l'Entrepôt... Sans oublier le festival Villeneuve en Scène, sur l'autre rive du Rhône, avec son air frais, ses chapiteaux et ses troupes de théâtre forain de haute tenue. Un autre lieu de rendez-vous est incontournable, le Village du Off, rue des écoles, qui résume, dans une ambiance festive, le curieux caractère du Off, mélange de marché du spectacle et d'aventures artistiques.



D.R.

LA MANUFACTURE

Jouer à la Manufacture, c'est le « must » pour un metteur en scène de théâtre contemporain. Le lieu est devenu un passage obligé des programmeurs grâce à des choix artistiques sur la crête des nouveaux langages. La sélection est assurée par un collectif autour de Pascal Keiser réunissant Émilie Audren, Maël Le Goff et Pierre Holemans. La Manufacture se maintient, depuis 2001, à la pointe sur l'hybridité des formes, sur le renouvellement du théâtre documentaire et politique, avec un parti pris de décalage. La cour, animée, bruisse de discussions métier. Malgré la densité des professionnels, la Manufacture n'a rien d'un lieu « chic et branché ». Il y règne plutôt une ambiance studieuse, voire fébrile, à force de guetter la prochaine révélation. Outre la petite salle du lieu intra-muros, la Manufacture se déploie hors les murs, sur de grands plateaux, grâce à l'aménagement de la Patinoire (trajet par navettes), au Château de Saint-Chamand, au Musée Angladon...



GABRIELLE BRALLE

ARTISTES PROGRAMMÉS

Arnaud Anckaert, Antonin Chalon, Maud Lefebvre, Myriam Saduis, Laurent Plumhans, Louise Ernö, Aurélie Namur, Saïda Lehlouh, Julie Berès, Mélanie Leray, François Rancillac, Johanna Faye, Claire Diterzi, Julie Desmet Weaver, Patrick Bonté, Ousmane Sy...

On aime

Le jardin, son bar, lieu de tous les rendez-vous

Libération

Un off de plus en plus in

Très récemment, de nouveaux théâtres ont éclos, proposant une programmation de qualité.

On ne veut surtout pas les faire passer pour des bouche-trous. Mais disons que la désaffection de certains professionnels pour le Festival in a sûrement accéléré leur notoriété: on parle de ces nouveaux lieux du off – le Train bleu, le 11 Gilgamesh, la Manufacture – dans lesquels se sont réfugiés presse et directeurs de scènes nationales. Soit un public qu'on n'aurait jamais vu en si grand nombre dans les enceintes privées du Festival il y a dix ans.

C'est que le paysage a changé: face à la violence toujours plus tentaculaire du marché off – 1500 spectacles

cette année –, la Manufacture avait initié la première contre-offensive plutôt salutaire, qui consistait à tracer une ligne de programmation claire (écritures contemporaines – pas forcément dramatiques –, créations) et à soutenir autrement les compagnies en prenant en charge, notamment, les relations avec les pros, la presse, la com.

(...) Et de changer le paysage avignonnais en comptant peut-être, dans le futur, trois festivals distincts? Un in fait de grosses locomotives internationales, un off hyper-commercial, et un nouveau, sans doute plus underground.

È.B.

VENREDI 26 JUILLET 2019

Vaucluse

matin

LUNDI 8 JUILLET 2019

AVIGNON/SAINT-CHAMAND Présentation de la 3^e édition, organisée par la Manufacture et le pôle associatif

Le Festival Saint-Chamand, un succès qui dure

Pascal Keiser, président de l'association Manufacture, a présenté la 3^e édition du Festival à Saint-Chamand et du projet Oxygène, vendredi matin au pôle associatif culturel du quartier Saint-Chamand. « Ce programme vise à proposer une implication des habitants du quartier, des associations et structures locales des jeunes afin de placer la culture au cœur de ce quartier en mutation et de positionner le Festival Saint-Chamand comme le moment pivot d'une action de territoire de l'année », a-t-il déclaré.

Des jeunes du quartier vont être impliqués directement dans ce Festival. Ils vont tra-

vailer en CDD avec des équipes de la Manufacture et plusieurs projets pour faire participer les habitants du quartier sont en train de prendre forme.

15 compagnies pour 20 jours de spectacle

« Ce partenariat entre la Manufacture et le pôle associatif culturel, qui a ouvert seulement au mois de mars, permet d'héberger six associations qui vont pouvoir établir des liens avec la Manufacture, participer au Festival et avoir la gratuité aux spectacles », a indiqué Amy Mazari Allel, adjointe au maire d'Avignon. En tout, ce sont 15 compa-



Autour de l'adjointe Amy Mazari Allel et de Pascal Keiser, président de l'association Manufacture, des membres d'associations et des artistes qui s'investissent dans ce festival.

gnies qui vont présenter plusieurs spectacles dans le quartier de façon quotidienne, du 5 au 25 juillet. Ils auront lieu à la

patinoire et au château de Saint-Chamand. « L'année dernière, 20 000 festivaliers se sont déplacés jusqu'ici pour

venir voir des créations. C'est un succès qui dure depuis trois ans », a commenté l'adjointe.

Patrick DELOYE

CULTURE

Avignon 2019 : Le Off et le In à égalité dans la presse française ?

Le IN a tellement déçu la presse française "envoyée spéciale" à Avignon que le Monde publie la liste d'une dizaine de spectacles du OFF parmi les 20 meilleurs, IN et OFF inclus, dont le "Final Cut" de Myriam Saduis, à la Manufacture. Et la correspondante de Libération, Eve Beauvallet découvre un nouvel œuf de Colomb : "très récemment, dit-elle, de nouveaux théâtres ont éclos proposant une programmation de qualité". Et de citer le Gilgamesh/Belleville, succursale d'un petit théâtre parisien (2017) et le Train bleu, succursale du Lucernaire parisien (2018).

Elle accorde dans la foulée le même hommage (l'accueil à la création contemporaine) à La Manufacture, franco-belge, fondée en... 2001. Rien sur les Doms (2002) avec les mêmes objectifs mais belgo-belge. Bref, l'axe Paris/Avignon est toujours ce qu'il était.

Pascal Keiser, directeur de la Manufacture, n'est pas mécontent de la pub de Libération mais s'amuse d'être considéré comme "émérgent" après 18 ans de présence.

- Je pense, en toute humilité qu'on a eu un rôle de modèle depuis 2001. Le fait qu'il y ait depuis 2 ans des lieux nouveaux dans notre sillage (le Train bleu, le Gilgamesh), ça crée, avec le Théâtre des Doms et quelques autres comme le Théâtre des Halles, une masse plus importante pour le théâtre contemporain. C'est un peu l'histoire du restaurateur qui en voit un autre arriver en face, et finalement c'est bénéfique pour les deux. Ça accroît le trafic dans la rue, ça amène plus de clients des deux côtés. C'est du Win Win. C'est positif qu'on puisse renforcer collectivement la position de la création contemporaine."

Avec une précision :

- On n'est pas en concurrence mais en complémentarité par rapport aux Doms grâce à notre grand plateau, la Patinoire. Complémentarité aussi pour la danse puisque les Doms programment un spectacle par an alors que la demande des compagnies est plus nombreuse, et donc nous les accueillons."

Cette année le spectacle de Myriam Saduis, "Final Cut" a reçu les éloges conjugués de Mediapart (JP Thibaudat), L'Humanité, Le Figaro et Le Monde (Fabienne Darge). Mais sans presse "nationale" française LUCA d'Hervé Guerrisi & Grégory Carnoli et "Histoire de l'imposture" de la Cie Mossoux Bonté ont



La Manufacture à Avignon - © DR La Manufacture

récolté de beaux succès. À Avignon les lieux tiennent d'ailleurs davantage leur force des programmeurs que de la presse. Or sur 35000 entrées à la Manufacture il y a 12000 entrées de programmeurs, qui viennent voir 3 à 4 spectacles.

- Donc 3 à 4000 programmeurs amènent 700 et 900 ventes (moyenne annuelle), ce qui est un ratio très important. Chaque jour 2 ou 3 spectacles programmés à la Manufacture tournent en France, en Belgique, partout dans le monde, tous les jours de l'année. Nous avons donc un impact énorme sur les tournées, les cachets d'artistes et de techniciens."

Toujours en recherche d'extension et de nouveauté Pascal Keiser lance cette année une d'ouverture vers le Festival d'Édimbourg et son "Fringe" à Summerhall.

- Il représente 200 000 entrées, 6 fois la billetterie la Manufacture, près de 2 fois celle

du IN à Avignon. En tant que francophones on oublie qu'Avignon n'est pas le plus grand festival de théâtre du monde. Édimbourg c'est une ville de 300 à 400 000 habitants, par rapport aux 15 000 du centre d'Avignon. Un peu poussés dans le dos par des artistes passés dans les deux lieux et qui leur trouvaient des points communs, on a entamé des discussions sur nos projets artistiques et la

nécessité de casser l'étanchéité des mondes francophone et anglo-saxon. On va donc inviter 2 ou 3 projets du monde anglophone par an à Avignon, et vice versa. Les francophones jouent en anglais, ou sont surtitrés, mais il y a aussi des spectacles de danse ou de musique. On veut créer une dynamique en s'ouvrant à un contexte anglophone et réciproquement.

Pascal Keiser, un utopiste internationaliste aux pieds bien sur terre

La motivation internationale passe aussi et d'abord par le local, le quartier défavorisé de St Chamand où est installée la Patinoire et depuis l'an dernier un troisième lieu.

- En 2018, 400 habitants du quartier sont venus voir des spectacles, une performance dont on est très fiers, donc on est repartis sur la même ambition et même davantage. On a engagé quatre jeunes de ce quartier dont les deux responsables de nos sites de la patinoire et de St-Chamand, qui assurent toute la coordination entre les équipes techniques et artistiques sur place.

Mais la dernière grosse fierté du directeur de la Manufacture ce sont les crédits européens obtenus dans le cadre d'"Europe Créative". Avec 8 autres compagnies un projet - "Centriphérie" essaie de ramener au centre toutes les périphéries, des villes, régions et pays.

Dans ce cadre-là, on a sélectionné deux artistes de la région Provence-Alpes-Côte d'Azur, Fred Nevché, un chanteur/slammeur/poète, assez médiatisé et un chorégraphe, Eric Minh Cuong Castaing, associé au Ballet National de Marseille. Il ira fin août à Heerlen, dans le Limbourg hollandais à un grand festival Cultura Nova, qui mêle, depuis 30 ans, musique, théâtre danse et performance. Fred Nevché va lui en Finlande, à la frontière russe. En retour, les deux artistes français vont accueillir à Saint-Chamand, un paysagiste/architecte/urbaniste portugais et une vidéaste bulgare. C'est génial, car on touche déjà 5 pays européens. Ça crée une dynamique, et autour de ces échanges d'artistes, on va en plus faire des échanges de citoyens et d'étudiants.

Tel est Pascal Keiser, toujours en avance d'un projet. Son compagnonnage à Manège.Mons (devenu Mars) avec Didier Fusillier, patron du Manège/Maubeuge et désormais à la tête de La Villette porte ses fruits. Leur projet de "musée numérique" *Les Micro-Folies* qui apporte les grandes œuvres muséales (du Louvre mais pas seulement) dans les



Pascal Keiser directeur de la Manufacture - © Alexandra de Laminne

périphéries des villes, des régions et d'Outre-Mer, vient d'être multiplié par cinq par le ministre de la Culture, Frank Riester, passant de 200 à 1000 achats de ce moyen d'amener le "grand art" dans les régions et quartiers défavorisés.

Keiser, belgo-français, internationaliste se veut "indépendant" mais s'avoue "dépendant" des subventions de la FWB, de la France ou de l'Europe. "Utopiste" dans la tête mais très (trop ?) réaliste, les pieds bien sur terre. Les Écossais du Fringe vont trouver un homme très "matter of fact". Belgo-franco-anglo-saxon ?

Christian Jade (RTBF.be)

!

PROGRAMMATION

ÉDITION 2019

CRITIQUES

!

RADIO



TALMUDIQUES

Marc-Alain Ouaknin

7 juillet 2019

Coup de théâtre au Paradis

« Talmudiques » reçoit l'acteur et le metteur en scène François Rancillac, directeur du Théâtre de l'Aquarium à propos de « Cherchez la faute », une pièce de théâtre d'après *La divine origine* de Marie Balmary.

À La Manufacture du 8 au 24 juillet à 10 h 45 (relâche les jeudis 11 et 18 juillet)



<https://www.franceculture.fr/emissions/talmudiques/coup-de-theatre-au-paradis-0>



VOUS M'EN DIREZ DES NOUVELLES

JEAN-FRANÇOIS CADET

8 juillet 2019

Dans le off, une compagnie belge Clinic Orgasm Society et une compagnie française Théâtre À Cru d'Alexis Armengol s'associent pour une écriture de plateau audacieuse et déroutante autour du réel.

Reportage de Marjorie Bertin.

Trois personnages habillés en cowboys préparent une fête dans une cuisine avec de la vraie nourriture et des vraies bières. Ils se retrouvent pour la première fois 15 ans après la disparition du premier. 3 frères interprétés par Alexis Armengol, Ludovic Barth et Mathylde Demarez, également metteurs en scène et auteurs de la pièce.

Dans ce spectacle étrange, fruit de ce qu'ils définissent comme un travail de laboratoire, les 3 artistes questionnent en la cassant la structure habituelle des pièces de théâtre. Le but est de faire réfléchir le spectateur à ce que l'on nomme le réel. Que croire sur une scène de théâtre ? Et par extension, dans la vie ? Et ça marche !

Dès les premières scènes, le spectateur ne comprend plus à ce qu'il assiste.

Lorsque le plus jeune frère raconte qu'il est gravement malade, on s'aperçoit que les personnages testent le récit comme des comédiens qui répèteraient une scène. [Extrait]

Un spectacle qui laisse forcément la part belle à l'imagination du spectateur. [ITW Mathylde Demarez et Alexis Armengol]

Un texte qui interroge le réel sans jamais se prendre au sérieux et en allant de plus en plus loin dans l'absurde. [Extrait]

Des tranches de réalités multiples à découvrir à La Manufacture à 15h35.



DE VIVE(S) VOIX

PASCAL PARADOU

24 juillet 2019

Avignon, clap de fin pour le In, mais le Off continue...

!

Bilan de cette 73ème édition avec son directeur Olivier Py et zoom sur quelques spectacles du Off, dont *Le fantôme d'Azizyadé* d'après Pierre Loti avec Xavier Gallais, mise en scène de Florient Azoulay (reportage de Marjorie Bertin) et *Final Cut*, de et avec Myriam Saduis, à la Manufacture.

Podcast

<http://www.rfi.fr/emission/20190724-avignon-clap-fin-le-in-mais-le-off-continue>



LE MASQUE ET LA PLUME

14 juillet 2019

À La Manufacture, *After the end* de Dennis Kelly, auteur britannique de plus en plus traduit et à la mode en France qui avait écrit – entre autres – *Boys and Girls*, « molière du seul(e)e en scène » cette année.

Antonin Chalon signe seulement sa deuxième mise en scène avec vraiment beaucoup de talent.

Deux personnages, interprétés par deux jeunes comédiens, sont enfermés dans un abri anti atomique. Sont-ils les derniers survivants de notre monde ? Ou bien... ?

À découvrir à La Manufacture.

Vincent Josse



L'été des festivals: épisode 4

Par [Michel Flandrin](#)



Antonin Chalon metteur en scène de « After the end », Pascal Keiser directeur de La Manufacture, Arnaud Anckaert metteur en scène de « Séisme »

© Radio France – Rauma Nolhent



Diffusion du jeudi 4 juillet 2019

Durée : 53min



L'ÉTÉ DES FESTIVALS

18 juillet 2019

"Seasonal affective disorder"

10h10 à la Manufacture
jusqu'au 25 juillet.

Dolly et Vlad se rencontrent dans un bar. Ils passent la nuit ensemble.

Dolly recherchée par la police pour meurtre et elle a 14 ans.

Vlad est bien plus vieux et il décide de l'aider, de la prendre sous son aile.

Ensemble ils commencent une cavale, faite de courses poursuite, de pistolets et nuits à la belle étoile.

Une histoire d'amour parfois dérangement entre ces deux personnages de par leur différence d'âge.

L'immaturation de Dolly qui ne se nourrit que de chips et de coca.

La voix rauque de Vlad qui tranche.

Cette course poursuite avec la police s'éternise, parfois ils semblent devenir fous.

Jusqu'à ce qu'ils finissent par être en paix, six pieds sous terre.

Michel Flandrin



L'ÉTÉ DES FESTIVALS

22 juillet 2019

Simon et la méduse et le continent.

**Une plongée dans un imaginaire et un langage vertigineux à 21H35
Manufacture.**

Simon raconte son quotidien entre une mère qui rêve d'être Maman, un père là-bas au loin, la dame qui l'écoute, sans oublier Monsieur Murmure, Madame Méduse... .

Tel est le monde de Simon, quadrillé de lumière, jalonné d'équations, de mots déformés, réinventés.

Écrit, mis en scène par Louise Emö rompue au slam, « Simon et la méduse » est une création de la PAC (LaParoleAuCentre).

Dans le sillage de Valère Novarina, les mots deviennent moteurs de vie pour Simon, petit garçon pas comme les autres qui se ressource dans la langue et la parole.

Simon Vialle, court, tombe, se jette, rebondit dans un espace à la fois clos et géométrique. Un univers psychique bien sûr, autiste sans doute.

On sort abasourdi par la performance de l'interprète et la prose torrentielle de l'auteur. Abasourdi et conquis.

Michel Flandrin



23 juillet 2018

La Manufacture propose un spectacle de cavale à la Bonnie and Clyde intitulé *Seasonnal affective disorder*. C'est l'histoire de Dolly et Vlad, une toute jeune fille et un homme plus âgé, qui fuient la police dans un road trip sanglant et passionné. A VOIR.

Sébastien Lulianella

ITW de Lelio Plotton

!

PRESSE
ÉCRITE

Le Monde

11 juillet 2019

A Avignon, au fil du « in » et du « off », les paris sont ouverts

Si « EYES », de la troupe flamande Ontroerend Goed, déçoit, « After the End » et « Le Syndrome du banc de touche » tiennent leurs promesses

THÉÂTRE

AVIGNON - envoyée spéciale

L'argent a-t-il une valeur réelle? Oui, celle de la confiance qu'on lui accorde. Partant de ce postulat, une troupe flamande, l'Ontroerend Goed, invite les spectateurs du « in » à jouer aux traders avec EYES, qui a lieu dans la salle de la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon transformée en tripot: peu de lumière, des tables de sept avec des croupiers, un panneau tournant pour indiquer les transactions. Chacun mise entre 5 et 20 euros transformés en jetons. Le croupier explique les règles, qui reviennent évidemment à faire fructifier la mise, et une partie de deux heures s'engage.

On lance les dés, perd, gagne, en fonction des cours du marché, des alliances et des investisse-

ments, qui vont se complexifiant... Bref, on fait comme si on était au cœur du système, actifs. Et, évidemment, le système finit par être le plus fort: à la fin, il explose, et chacun repart avec sa mise initiale. Pour l'Ontroerend Goed, EYES possède une double vertu: montrer que le système financier peut se résumer à des règles simples et que la force d'attraction de sa part de jeu peut séduire jusqu'aux plus réfractaires au capitalisme.

Cela, on le lit dans les notes d'intention de la troupe. Ce n'est pas ce que l'on expérimente à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon. D'abord parce qu'on ne comprend pas mieux le système, ensuite parce qu'on est à des années-lumière de la réflexion. Pour peu que l'on partage une table avec des gens qui aiment parler, on s'amuse beaucoup. Mais on sort

en se demandant ce que EYES fait dans le « in »: aurait-on joué au Trivial Pursuit chez soi, avec des amis, c'eût été la même chose.

Le plein d'enthousiasme

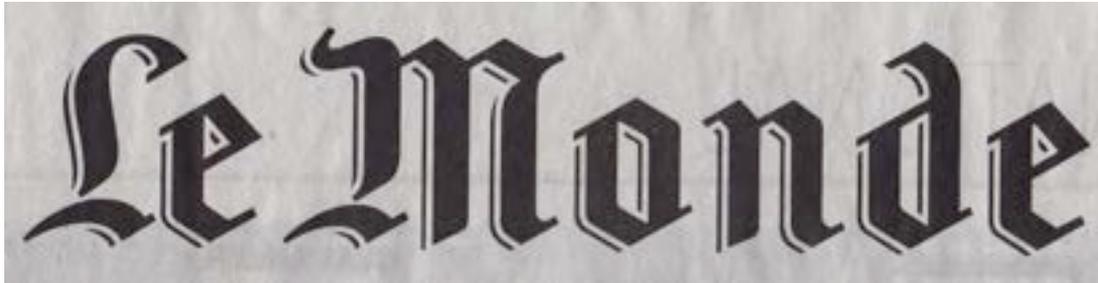
Dans le « off », il y a des propositions beaucoup plus intéressantes que EYES. (...)

S'extirper du banc de touche: ce pourrait être une métaphore du « off », où la profusion de spectacles - pas loin de 1600 cette année - exclut un bon nombre de participants de la partie. Ils seront les « losers » d'Avignon, quand d'autres repartiront gonflés d'espoir. C'est le cas d'Antonin Chalou, issu du Conservatoire, à Paris, et fils de Zabou Breitman. On ne le voit pas jouer, à la Manufacture - une des meilleures salles du « off » -, mais mettre en scène deux comédiens dans *After the*

End, une pièce de Dennis Kelly, auteur malin qui sait écrire des pièces sur les peurs et les névroses contemporaines - ici, celle de la manipulation. Un espace réduit, peu de moyens mais de l'invention, et une pièce: Antonin Chalou s'en sort très bien. Il a 25 ans, et il est à suivre. ■

BRIGITTE SALINO

After the End, de Dennis Kelly, mis en scène par Antonin Chalou, Manufacture, à 13 h 40. Jusqu'au 25 (relâche le 18). De 8 € à 18,50 €.



SÉLECTION Dans le « in » comme dans le « off », les journalistes du « Monde » qui ont couvert la 73e édition du festival ont sélectionné des œuvres marquantes, à découvrir partout en France en 2019 et 2020.

Parmi l'incroyable diversité des propositions du Festival d'Avignon, dans le « in » comme dans le « off », côté danse ou côté théâtre, nos journalistes ont fait une sélection de spectacles qu'elles ont le plus aimés et qui sont programmés à travers toute la France dans des tournées en 2019 et 2020.

« Final Cut » de et par Myriam Saduis

Actrice, metteuse en scène et désormais auteure, Myriam Saduis raconte l'histoire d'une folie familiale. La sienne, ou plutôt celle de sa mère, prise dans les rets de la grande histoire. Ou comment cette mère, une Italienne de Tunisie, a pendant toute son enfance cachée à sa fille l'existence de son père, parce qu'il était arabe. Partant du plus intime, Myriam Saduis tisse avec une constante justesse de ton un spectacle bouleversant sur la manière dont l'histoire, en l'occurrence celle de la colonisation, peut briser la raison des individus. F. Darge

A Paris, Centre Wallonie-Bruxelles, les 9 et 10 octobre. Puis tournée en Belgique et en France sur la saison 2020-2021

Libération

17 juillet 2019

Dans les pas de Patti Smith

Le metteur en scène Benoît Bradel a adapté un récit de Claudine Galéa, une vision rêvée de l'icône de « Horses » à travers les yeux d'une adolescente.

C'est une performance et un concert, le portrait d'une femme qui raconte comment Patti Smith lui a sauvé la vie, jouée en alternance par Marie-Sophie Ferdane et Marina Keltchewsky, et ce soir-là, c'est Marie-Sophie Ferdane qui est sur le plateau, jeans noirs, micro en main. Comme dans *Outside* vu le même jour, il s'agit de montrer une artiste par les yeux d'un autre, jusqu'à ce que l'alchimie des deux corps advienne, et tout d'un coup, sans aucune imitation, la pulsation, l'énergie, les gestes de Patti Smith surgissent, d'abord brièvement, puis de plus en plus souvent. Le spectacle, adapté d'un récit de Claudine Galéa, est à la fois une évocation de la carrière heurtée de la chanteuse poétesse adulée et le récit de la découverte de l'homosexualité d'une jeune fille, quand la liberté et la révélation arrivent par la musique, débordent et élargissent l'avenir, tout d'un coup le ciel est visible, «*elle m'était entrée dans le corps, à l'endroit exact où le corps est tout, les sens, les émotions, l'intelligence*». Marie-Sophie Ferdane, blondeur oxygénée qui rappelle celle de Blondie, n'a besoin d'aucun accessoire pour passer de la jeune fille revêche, timide et fière comme savent l'être les ados, à la star, à peine retire-t-elle son chemisier pour un marcel blanc, la fusion se fait avec fluidité. Portée par les guitaristes Thomas Fernier et Seb Martel, la comédienne plonge dans le matériel sonore, l'air se fait aquatique,

elle danse comme on crawl dans le dispositif simple qu'a conçu le metteur en scène Benoît Pradel. Le spectacle n'est pas toujours exempt de facilités, notamment dans l'adresse au public, quand les musiciens lui font compléter les patronymes de certains prénoms, mais il est exaltant, comme l'est l'émerveillement de la jeune fille.

On croise Marie-Sophie Ferdane qui sort tout juste de la cour d'honneur où elle jouait dans *Architecture*, de Pascal Rambert, et qui se demande quelle est la différence entre être devant deux mille personnes ou quatre-vingt-quatre. La comédienne répond d'elle-même : «*Aucune, ça nécessite le même élan.*» Elle dit qu'elle peut être Patti Smith, parce qu'il s'agit d'une Patti rêvée à travers les yeux d'une autre, que sinon ça l'inhiberait complètement, et que jouer en musique déplace la psychologie vers «*une transe, un flux* ». C'est un spectacle qui peut se glisser partout, il s'est déjà joué aussi bien dans une église qu'à l'Opéra de Rennes, et il est question d'inviter la vraie Patti Smith. Marie-Sophie Ferdane ne demande qu'une seule chose : ne pas le savoir si jamais, un soir, elle est dans la salle.

Anne Diatkine

La 7e vie de Patti Smith de Claudine Galéa m.s. Benoît Bradel, la Manufacture à Avignon (terminé) et en tournée à partir de début octobre.

Le Journal du Dimanche

DIMANCHE 7 JUILLET 2019

Plaisirs Théâtre

MONSTRES EN COMPAGNIE

COUP DE CŒUR Ex-pensionnaire du Français, Louis Arene joue et met en scène deux pièces de Copi avec le coup de main amical de Christian Lacroix aux costumes

Envois spécial
Avignon (Vaucluse)

Inséparables dans la vie comme dans le travail, Louis Arene et Lionel Lingelser ont créé en 2012, alors qu'ils venaient de finir leurs études au Conservatoire, leur propre compagnie à Mulhouse. Le Monstrum Théâtre qui, comme son nom l'indique, aime les monstres... et nous les fait aimer aussi ! Avignon les a ainsi remarqués en 2017 avec *Le Chien*, *la Nuit et le Couteau*, une pièce de Marius von Mayenburg dont ils avaient brillamment mis en scène l'effroi et l'étrangeté au théâtre de la Manufacture. Leur singularité : ils travaillent en troupe avec des masques pour seconde peau dans une atmosphère de performance réjouissante et tout sauf réaliste. Un parti pris esthétique appréciable, pas si commun quand, en France, la mode du théâtre naturaliste ou documentaire persiste.

Les deux compères sont de retour à Avignon avec leur génial barnum d'artifices surprenants, des masques difformes mais aussi des perroques invraisemblables. Sans oublier des costumes aussi baroques qu'hystériques, créés pour l'occasion avec Christian Lacroix, que Louis Arene a connus alors qu'il était pensionnaire de la Comédie-Française. « Je n'ai pas



Perroques invraisemblables et costumes baroques de Christian Lacroix dans « 40° sous zéro ». MARCO LÉONARDI

inventé grand-chose, dit le couturier arlésien, j'ai simplement concrétisé ses fantasmes. » Sous le titre *40° sous zéro*, Arene et Lingelser ont réuni deux fameuses pièces écrites par l'Argentin Copi au début des années 1970 : *L'Homosexuel* ou *la Difficulté de s'exprimer* et *Les Quatre Jumelles*.

Copi oblige, la tonalité est nettement plus grotesque en plus d'être burlesque. Deux heures durant, le

spectateur fait ainsi connaissance avec la jeune Irina, une désirable albutie qui baise avec tout le monde plutôt que de travailler son piano, ce qui a le don de mettre sa mère transgenre en pétard. Puis on découvre les tempéraments diaboliques de quatre soeurs, jumelles et jumeles, qui s'entre-tuent et qui ressuscitent inlassablement.

D'une démesure savoureuse, le spectacle est situé en Sibérie, loin

de tout dans un univers de cabaret postapocalyptique extrêmement bien senti et reconstitué. « Ce sont deux pièces qui ont en commun un décor frigorifique, précise Louis Arene, une ambiance carcérale suffoquante qui empêche les personnages de quitter la scène, du moins qui les y ramène implacablement. »

Génial illustrateur de presse, inégalable auteur de théâtre subversif, Copi est connu pour avoir inventé à

trouvé des personnages de drogués, de terroristes et autres tarés prêts à tout faire sauter. En France, depuis la mort du sida en 1987 de cet inclassable auteur, exilé d'Argentine au temps de la dictature, son oeuvre inspire souvent des spectacles d'opinion et furieusement queer.

Au bord de la transe

Sans s'interdire une extravagante couleur gay indissociable de Copi, Arene a voulu aller encore plus loin. « Vient la poésie et le mystère d'une écriture universelle qui a souvent été occultée par sa propre subversion, explique-t-il. Alors qu'elle part avant tout d'une douleur, amassée par la domination et la violence psychologique de la dictature. Cela nous ramène à des préoccupations plus actuelles. Copi n'est pas que bouffon. »

Poussant à fond son plaisir primaire de jouer au bord de la transe et de créer des artifices à la pelle, de faire surgir les masques monstrueux et les corps détonnants de folles à lier, le Copi « deux en un » d'Arene parvient ainsi à une forme de sublime. Une sorte de théâtre total qui, bien au-delà du comique et du drame, fait résonner sur nos équilibres fragiles, sur les excès de notre époque, qu'ils soient salutaires ou funestes, joyeux ou tragiques. Remarquable. ♦

ALEXIS CAMPION

Avignon Off jusqu'au 25 juillet à 21h35 à la Manufacture/Palmeiras. À Paris du 20 au 30 novembre au Manfort Théâtre.

À lire sur lejeu.fr CHRISTIAN LACROIX « TOUTOURS AVEC D'EXPÉRIENCES »

Culture & Savoirs

OFF

Migrants morts échoués sur la plage

Le *Raz de marée*, de Paul Verrept, interroge le comportement des hommes troublés par une situation qu'ils préfèrent ignorer. Superbe et glaçant.

Avignon, envoyé spécial.

Un univers de chaos domestique envahit l'espace de jeu. Tables et fauteuils sont renversés, enchevêtrés. Seule au centre de ce fatras snob et presque luxueux, une femme, droite sur son siège, immobile et nimbée d'une lumière d'or. Dans le rôle de cette épouse qui s'adresse à son mari tout proche, mais que l'on ne verra jamais, Clara van den Broek est majestueuse. D'abord, manifestement de retour dans ce lieu, elle lui dit : « Tu as réaménagé la maison. Et elle est magnifique. » Dans cette première réplique, la tonalité du propos est trop pure pour être honnête. Sans que l'on ne sache quoi, une ombre, déjà, se glisse sous la clarté brute.

Le quotidien repart pour un tour, mais déjà déréglé

Ce *Raz de marée*, écrit par Paul Verrept, débute par temps calme. Le couple semble vivre dans le bonheur simple du mariage chez des gens sans problème, dans une vaste maison au bord de la mer. Tout à l'heure surgira, silencieuse, une adolescente (Hera Hammenecker ou Aurelie Weisbrich), l'enfant du couple, peut-être, ou une réminiscence d'un passé de nous inconnu ? Puis progressivement, le bonheur se délaie. Dans la nuit, apparaissent, échoués sur le sable, deux corps. Un homme et une femme, sans doute morts. Le lendemain matin,



Clara van den Broek, dont le bonheur se délite, est majestueuse. Eric Engels

Ils ne sont plus là. Entre-temps, les conjoints n'ont ni tenté un secours certes sans doute inutile, ni appelé à l'aide. Nouveau lever du soleil et la pendule du quotidien repart pour un tour, mais déjà déréglée. Le couple se délite. Le mari prend la tangente. Nouvelle nuit, plus tard. Le cadavre d'un enfant gît sur le rivage. La femme s'en approche, étreint le petit corps sans vie, puis un homme en combinaison blanche récupère avec délicatesse le petit mort et l'emporte.

Sans même que le mot « réfugiés » ne soit prononcé, leur présence est palpable. Mais comment affronter cette mort soudaine d'individus inconnus, venus de loin, fuyant souvent la mort sur terre et la trouvant en mer. Com-

ment ce couple fait-il, peut-il physiquement, moralement faire face à ce qui le dépasse, qu'il a voulu ignorer et qui le submerge désormais ? Pas de réponse, seulement la question. De jour en jour, des corps surgissent, la police revient, emporte les morts. La femme, désormais seule dans la maison, observe de sa fenêtre. Elle dit : « J'ai mangé une pomme en observant la scène. » Clara van den Broek, jusqu'à la dernière note de lumière, est rayonnante de vérité. Salsissant. »

GÉRALD ROSSI

Le Raz de marée, à 19h20, jusqu'au 25 juillet, à la Manufacture, rue des Écoles. Tél. : 04 90 85 12 71.



À Tunis, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Marie-Françoise Plassart

OFF

En quête du père perdu de l'autre côté de la mer

À la Manufacture, Myriam Saduis, dans *Final Cut*, analyse sans peur son histoire familiale douloureuse liée au passé colonial de la Tunisie.

Myriam Saduis met en scène et joue *Final Cut*, un texte autobiographique. Elle est seule avec une table et une chaise. Deux figures déchirantes hantent le plateau. Sa mère, qui occupe tout l'espace de son enfance et de son adolescence, et son père, grand absent qu'elle n'a pas connu, né, flouté comme sur un négatif photographique. « Douze ans d'analyse trois fois par semaine ! » lance-t-elle. En plus d'une heure quarante, elle revisite son histoire à la marge de la grande, dévoile l'insu colonial, cultive efficacement la digression en un langage actif troué d'ellipses.

Le théâtre de Myriam Saduis extrait tout le suc du passé meurtri

En 1938, dit-elle avec sa voix de fumetuse, sa mère, d'origine italienne, naît en Tunisie, alors protectorat français. Ses arrière-grands-parents, des paysans, avaient émigré en 1885, comme beaucoup de Maltais, de Juifs, de Grecs. En 1955, un an avant l'indépendance, âgée de 18 ans, sa mère tombe sous le charme du père, un homme d'affaires tunisien de 30 ans. C'est une « déflagration ». À la maison, on ne veut pas entendre parler de cet « indigène », de ce « bougnoul ». 1956. La Tunisie acquiert son indépendance. La famille débarque en France. Dijon, Toulouse. Déclassement, pauvreté. On ne parle plus de Tunis. Père et mère s'écrivent en poste restante. En 1959, la mère, enfin majeure, quitte la maison, rejoint son grand amour en Tunisie, l'épouse, tombe enceinte. En 1961 – un trou dans la généalogie, élucidé sur scène –, elle rentre en France avec lui. Myriam naît en novembre. Trois ans plus tard, ils se séparent. Ces parties les plus reculées de sa généalogie, Myriam Saduis les fouille avec l'aide de son analyste – qu'elle joue aussi aux points d'usure – escortée de plages musicales,

d'un extrait de *la Mouette*, de Tchekhov (avec Pierre Verplancken sur scène), et d'archives de l'INA dues à René Vautier, entre autres.

La fillette que fut Myriam, fruit des amours interdites de l'Italienne et de l'Arabe, revêt donc, vêtue comme une poupée, chosifiée, niée, avec ces « sotonés cheveux qui font toujours des nœuds ». La mère s'incarne en gestes raides ponctués d'éclats délirants. Quant au père, éjecté manu militari de l'histoire familiale, interdiction d'en parler.

Le théâtre, lieu de la parole articulée, installe alors gravement une thérapeutique d'âme où passe le souffle de celui qu'on a voulu effacer et Myriam pousse à bout l'analyse d'une identité ballonnée. La mère décide de franciser leur nom: Saadaoui devient Saduis. Possible, depuis la loi, toujours en vigueur, du 25 octobre 1972. Pour couronner le tout, la mère parvient à faire expulser le père de France.

Le théâtre de Myriam Saduis – lectrice assidue de Marguerite Duras à l'écriture faite de sauts temporels et de « mots-absence » – extrait tout le suc du passé meurtri, ouvre les coffres renfermant la paranoïa d'empire et celle des familles. Elle suit ses affects d'un doigt ferme, explore l'élaboration du racisme chez le paria. Montrée en juin à Tunis lors des Journées chorégraphiques de Carthage, la pièce a reçu un accueil ému. La famille tunisienne de Myriam était en larmes. Quelques années plus tôt, pour la première fois, à l'âge de 40 ans, Myriam Saduis s'était rendue en Tunisie pour se recueillir sur la tombe de son père. Elle avait alors fait la connaissance de ses tantes, oncles et cousins. On dit que son fils ressemble à Béchir, le père de son père. »

HURIEL STEINMETZ

Final Cut, 18h 10, à la Manufacture jusqu'au 25 juillet. Relâche le 11 et le 18 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

FINAL CUT
SERA REPRIS
LES 10 ET 11 OCTOBRE
PROCHAIN AU CENTRE
WALLONIE-BRUXELLES,
À PARIS.

Culture & Savoirs

AVIGNON/OFF

Le cri de colère d'une génération sacrifiée

Avec *Désintégration*, Kheireddine Lardjam fait entendre la voix des enfants de l'immigration sommés d'appartenir à un territoire, mais exclus du récit national français et refoulés d'une citoyenneté égalitaire.

Avignon (Vaucluse), envoyée spéciale.

« **A**ujourd'hui, le récit universel est blanc ou plutôt de couleur de peau blanche, tous les autres récits sont des récits secondaires ou périphériques. » Dans *Désintégration*, Kheireddine Lardjam explore le malaise des enfants de l'immigration, sommés en permanence de s'intégrer, mais refoulés ad vitam aeternam d'une citoyenneté égalitaire, même à la quatrième génération. Il découvre fortuitement le texte d'Ahmed Djouder, écrit en 2004 comme un cri prémonitoire des révoltes de 2005, publié aux éditions Stock en 2006, qui n'a rien perdu de son effet de souffle. Ahmed Djouder y aborde la question de l'immigration algérienne en France sous un angle poétique et politique, critique des deux héritages culturels dont il est issu. Il y parle à la première personne, mais convoque toute une série de visages aux expériences diverses, dessine des portraits singuliers d'enfants nés en France écartelés entre des injonctions contradictoires.

« En moi, il y a le colonisé et le colonisateur »

Sur le plateau, ils seront trois : Linda Chaïb, Azeddine Benamara et Cédric Veschambre, pour incarner cette double appartenance qui peut aller jusqu'au paradoxe et que Kheireddine résume pour lui-même : « En moi, il y a le colonisé et le colonisateur. » Les comédiens, formidables, sont familiers d'un travail de plateau inventif et exigeant que le metteur en scène expérimente avec eux depuis plusieurs créations (*les Borgnes*, *End/Igné* ou *Page* en construction) qui parlent de l'Algérie et de la France aujourd'hui et de la guerre entre la France et l'Algérie dont le passé ne passe pas.

La première partie laisse le spectateur dubitatif. Le jeu tout en éclats des comédiens qui regardent de l'intérieur les contradictions sociales et familiales dont ils sont issus séduit. Ils endossent les costumes et les traits de leurs personnages, qu'ils font apparaître et disparaître au fil du récit. Ils se glissent dans le corps des un(e)s et des autres avec ses assignations



Sur scène, Cédric Veschambre, Linda Chaïb et Azeddine Benamara incarnent une double appartenance, bousculent les clichés et déjouent les certitudes. Lionel Souci

et ses tabous qu'ils disloquent et bousculent à l'envi. Le corps est le lieu de la soumission et du mal-être, habité d'une violence refoulée, de désirs troublants qui peuvent aussi éclater entre hommes au hammam. Ce regard acide sur l'autre, l'étranger, même porté de l'intérieur, dérange.

Jusqu'à ce que, dans la deuxième partie, le dispositif se mette à vriller. Les personnages qui ont repris d'assaut la scène, garçons et filles, ont des allures d'émeutiers. Leur colère gronde et vient éclairer la première partie, la donner à lire en miroir :

« Vous comprenez que, puisque vous ne les avez pas aimés, nos parents se sont arc-boutés sur leurs traditions. (...) Si vous

les aviez mieux aimés, ils auraient prêté une oreille plus attentive à vos magazines, à vos émissions radio, à Françoise Dolto.

Ils auraient mieux écrit, ils auraient mieux compris que dans la vie tout est vaste, complexe, multimedial ; ils seraient sortis, un peu, d'une vision ethnocentrique. Cela aurait suffi à réduire les dégâts. »

Ce qui n'a pas eu lieu a produit des dégâts irréversibles. Une coupure radicale entre deux mondes, « eux » et « nous », artificiellement construite et instrumentalisée de part et d'autre. Que Kheireddine Lardjam a eu l'occasion d'observer, il y a deux ans, lorsqu'il était en intervention à Saint-Chamand, à la périphérie d'Avignon, où il a

découvert un quartier qui lui a rappelé l'Algérie des années 1990. Et qui fait pendant à l'expression identitaire xénophobe et raciste de plus en plus suffocante.

Désintégration déconstruit avec force les images et les clichés de part et d'autre et vient bousculer et déranger les certitudes. La scénographie d'Estelle Gauthier est sans fausse note. Elle a merveilleusement intégré l'univers d'Hassan Hajjaj (qui signe aussi l'affiche du spectacle). Surnommé le Andy Warhol de Marrakech, il réinvente dans un style ultramoderne des motifs traditionnels et folkloriques orientaux. Le résultat en est saisissant et joyeux. Il vient servir la pièce et son effet coup de poing. »

MARINA DA SILVA

KHEIREDDINE LARDJAM CRÉE EN 1996, À ORAN (ALGÉRIE), LA COMPAGNIE EL AYOUB, D'APRÈS LE TITRE D'UNE PIÈCE D'ALLOUQA, DRAMATURGE ASSASSINÉ EN 1994 PAR LES ISLAMISTES.

Aziquita 24 juillet, à 14 heures, à la Manufacture, 2 bis, rue des Écoles. Relâche les 11 et 18 juillet. Tél. : 04 90 85 09 20.

LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

L'Humainité

MARDI 23 JUILLET 2019

Culture & Savoirs

OFF

Vivre quand maman se suicide

Arnaud Anckaert met en scène
avec humour et pudeur
un texte de Duncan Macmillan,
avec Didier Cousin.

Il était une fois un petit garçon dont la maman, dépressive, tenta à plusieurs reprises de mettre fin à ses jours, avant de franchir le grand pont sans retour. Cette histoire, écrite par Duncan Macmillan, est ici interprétée par Didier Cousin, mise en scène par Arnaud Anckaert. Le public, installé autour de l'espace de jeu, n'est pas seulement spectateur, mais appelé à participer. En lisant quelques mots sur un carton distribué avant l'entrée en salle, ou en improvisant quelques répliques de personnages comme une vétérinaire, un père, une psychologue, la première amoureuse. Et ça marche. « *Chacun joue le jeu et chaque jour est différent* », se réjouit le metteur en scène, qui aime à classer cet opus « *entre requiem joyeux et jeu de rôle malicieux* ». De bout en bout, le suicide est au centre de l'affaire, avec légèreté, humour, et en même temps toute l'émotion incontournable. Un exercice délicat auquel se livre avec bienveillance Didier Cousin, qui, dans le rôle du petit témoin, raconte comment et pourquoi, un beau jour, il a commencé la rédaction d'une liste « de choses à faire », comme une échappatoire à la dureté du quotidien. Une longue liste, qui se glisse entre le temps qui passe et les paroles du public. Arnaud Anckaert a souhaité « *une dramaturgie ludique et relationnelle* » pour parler de suicide et d'enfance. C'est étonnant, et totalement réussi. •

G. R.

Toutes les choses géniales, 10h15, jusqu'au
25 juillet. La Manufacture, rue des Écoles,
Tél. : 04 90 85 12 71.

LA MANUFACTURE – LA PATINOIRE / TEXTE ET MES PASCAL RAMBERT

Pour Guy Delamotte et Véro Dahuron, fondateurs du Panta-théâtre à Caen, Pascal Rambert a écrit *Reconstitution*. Un rituel beau et touchant, qui interroge l'amour au sein du couple. Et la place du théâtre dans l'intime.



© Panta

L'amour, la rupture, le théâtre. Par la manière dont sont liés ces trois thèmes dans *Reconstitution*, on reconnaît d'emblée l'écriture de Pascal Rambert. Son goût du contraste. Du mélange d'artifice et de trivialité. Nu et recouvert d'adhésif blanc, le plateau évoque d'ailleurs le fameux *Clôture de l'amour* (2011), où Audrey Bonnet et Stanislas Nordey questionnaient le couple comme on se lance dans un triathlon : le corps et les sentiments soumis à des efforts intenses et variés. Prêts à tout pour en découdre avec le discours amoureux. Fondateurs du Panta-théâtre à Caen, compagnie et lieu alternatif centré sur les écritures contemporaines, la comédienne Véro Dahuron et le metteur en scène Guy Delamotte – qui fait là sa première expérience en tant qu'acteur – se livrent à un exercice similaire. En jean et survêt, les deux artistes interprètent en effet un texte que Pascal Rambert a écrit pour eux. Un dialogue entre un homme et une femme qui se sont aimés puis séparés. Et qui décident de se retrouver pour « remettre leur présent en ordre en repartant dans leurs années de jeunesse ». Ils ont pour cela imaginé une sorte de rituel. Une tentative de reconstitution du moment de leur rencontre, des années plus tôt.

Rituel pour la fin d'un amour

Avec les nombreux silences qui s'invitent au cœur des retrouvailles, la préparation de la cérémonie et la parole composent une parti-

tion sensible. À l'écart des chemins grandiloquents que prend parfois le théâtre de Pascal Rambert. L'espace et les règles du jeu sont définis d'emblée. « On n'a qu'à mettre nos portables dans cette boîte comme ça on est bien », dit Véro Dahuron. Ainsi coupée du monde, la parole qui se déploie dans *Reconstitution* suit une logique singulière. Celle du couple brisé par la décision – ou la lâcheté – de l'homme et par la maladie de la femme. Par le temps qui passe et transforme les plus beaux moments en photographies entassées dans des cartons. En toutes sortes d'archives dont est pleine l'une des trois grandes tables métalliques qui donnent à la scène des allures de laboratoire. Si Guy Delamotte affirme avoir loué une salle de théâtre pour l'occasion, la mise en abîme est plus discrète que dans *Une vie* et *Actrice*, les dernières pièces de Pascal Rambert. Concrète, elle passe avant tout par la manipulation des objets nécessaires au rituel. Des bougies, une bâche en plastique, un ventilateur, un tuyau d'arrosage et une machine à fumée. La solitude contemporaine affleure par-delà le processus. Dans l'intime de *Reconstitution*, le théâtre met les blessures à vif autant qu'il les apaise. Il est au cœur de la vie. De la mort, aussi.

Anaïs Heluin

Avignon Off. La Manufacture – La Patinoire.
2 rue des Écoles. Du 5 au 14 juillet 2019 à 11h30.
Relâche le 11. Tél. 04 90 85 12 71.

Désobéir

LA MANUFACTURE / DE JULIE BERÈS, KEVIN KEISS, ALICE ZENITER / MES JULIE BERÈS

Dans *Désobéir*, Julie Berès donne la parole à quatre jeunes femmes issues de l'immigration. Quatre personnes aux trajectoires singulières, indociles, loin de tous les clichés.

Elles ont dit non. Non à leurs pères, non aux traditions, non au racisme et non au machisme. Contre les injonctions sociales et familiales, elles ont choisi des voies qui leur ressemblent. Libres, artistiques. Dans *Désobéir*, Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Hatice Özer et Séphora Pondi racontent comment elles sont devenues ce qu'elles sont à l'heure où elles nous parlent. Écrits par Julie Berès, Kevin Keiss et Alice Zeniter à partir d'entretiens, et mises en scène par la première, leurs témoignages donnent à voir et à entendre des portraits d'insoumises qui soulèvent des questions majeures. Créée dans le cadre des *Pièces d'actualité* commandées à des artistes

par La Commune, Centre Dramatique National d'Aubervilliers, *Désobéir* est un pied-de-nez aux représentations qui font des banlieues des territoires sans horizons.

Belles et rebelles

C'est Hatice Özer qui ouvre le spectacle choral. Vêtue d'un hijab, face au public, elle évoque sa découverte de l'islam. Explique que si la religion a pris place dans sa vie, c'est d'abord par amour non de Dieu, mais d'un garçon. Puis elle ôte son voile, et c'est au tour de Charmine Fariborzi de s'exprimer. Par les gestes d'abord, car c'est par le hip hop que la jeune femme d'origine iranienne a réussi à sup-



© Axelle de Russé

porter une situation familiale violente. Toutes deux issues du programme Premier Acte initié à Strasbourg par Stanislas Nordey, Lou-Adriana Bouziouane et Séphora Pondi affirment elles aussi des féminités bien trempées. Aujourd'hui comédiennes professionnelles, elles mettent leurs luttes passées et présentes au service d'une réflexion collective sur l'identité. Selon la méthode dite « Alexievitch » – du nom de l'auteure russe, inventrice d'un genre littéraire

nouveau : le « roman à voix » –, elles disent leurs inquiétudes face au monde, mais aussi leur détermination et leur joie.

Anaïs Heluin

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.
Du 5 au 14 juillet 2019 à 13h40.
Relâche le 11. Tél. 04 90 85 12 71.
www.lamanufacture.org

40° sous zéro

LA MANUFACTURE - LA PATINOIRE / DE COPI / MES LOUIS ARENE

Après *Le Chien, la nuit et le couteau* de Marius von Mayenburg, le Munstrum Théâtre présente deux pièces de Copi : *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* (1971) et *Les quatre Jumelles* (1973), unies sous le titre *40° sous zéro*. Une réussite.

Quelle folie ! Quelle démesure ! Et quel talent ! Mettre en scène Copi aujourd'hui est un pari difficile, relevé par le bien nommé Munstrum Théâtre avec une éblouissante maestria et une jubilation de tous les instants. Ce que réalise cette jeune compagnie, c'est une forme singulière de dépassement du texte grâce à un alliage formidablement énergique condensant tous les artifices du théâtre. Comme une sorte de transe joyeuse malgré la malinise de puissions bestiales, dévastatrices et meurtrières. Le jeu et les corps dans l'espace font naître une multitude de situations loufoques qui s'enchaînent sans relâche, créant une partition vertigineuse où le sens, délesté de ses habituels attributs cartésiens, s'aventure dans des zones indéterminées, archaïques, primitives et brutes. Ce qui frappe aussi dans cette mise en scène, c'est une manière tenue et vive de faire surgir des moments de vérité au cœur de cette extravagance. L'image inaugurale superbe donne le la. Silhouette imposante, un

personnage monstrueux et grandiose charme à capella *Girls just want to have fun* de Cyndi Lauper. Un rappel des revendications des années 1970 autant qu'un appel à la liberté pour tous, aujourd'hui. À l'image de la longue robe-couverture patchwork qui habilite certains, Christian Lacroix mêle les époques et les styles dans les costumes qu'il crée, aussi excessifs et exacerbés que la parole de Copi. D'impressionnantes coffes les accompagnent, conçues par Véronique Soulier-Nguyen.

Ici les morts se relèvent

Comme toujours dans le travail de cette compagnie, des masques comme une seconde peau accentuent l'étrangereté des êtres, la perte d'identité, créant au-delà du genre. Les deux pièces ont en commun le froid extrême – la Sibérie pour *L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer* et l'Alaska pour *Les quatre Jumelles* – et l'enfermement, signifié par de hauts murs qui s'effaceront pour



© Derek Soulier

Deux pièces de Copi
mises en scène par Louis Arene.

rendre visibles la cage de scène et un rideau de théâtre bancal, dégingué, mais toujours là. Toujours là pour les exilés fuyant l'oppression et amoureux de la liberté de la scène. Copi a quant à lui choisi un rapprochement transgressif assemblant le rire et la mort. Dans un univers déchiré par toutes sortes de conflits qui ne se résolvent jamais, le corps est un terrain d'affrontements inlassables. La mise en scène joue de ces contrastes et tensions entre cruauté et drôlerie, kitsch et sublime. Froid oblige, la soupe que prépare Madre à sa supposée fille Irina dans *L'Homosexuel* n'est pas faite avec de petits légumes, mais préparée à grands coups de serpe dans... un ingrédient potlu. Très potlu aussi, le chien de la maison qui a de drôles de manières d'être proche avec ses maîtres. Parfois affublés d'étranges prothèses, avec à leurs pieds geta japonaise, chaussures de

ski, costumes queer, parnis à glace ou chaussures des années 1950, les comédiens – Louis Arene, Lionel Lingetser, Sophie Borre, Delphine Comu, Olyvia Dairic, Alexandre Ethève et François Praud – impressionnent par la vivacité, la précision et l'énergie physique de leur jeu. Invité sur la scène, le Paradis blanc de Michel Berger (une très belle chanson) télescope un cauchemar rougi d'hémoglobines. Mais un cauchemar étonnamment joyeux, rempli d'un furieux désir de vivre.

Agnès Sami

Avignon Off, La Manufacture – La Patinoire,
2 rue des Écoles (navette privée).

Du 5 au 25 juillet, à partir, Relâches les 11
et 18 juillet. Tél. 04 90 85 11 71.

Durée : 2h45 ; trajes navette compris.

Politis

N°1561 - DU 11 AU 17 JUILLET 2019

AVIGNON OFF

FINAL CUT, DE MYRIAM SADUIS, ET DISPARU, DE CÉDRIC ORAIN



Myriam Saduis revient sur son enfance tunisienne dans *Final Cut*.

Dans le noir, rallumer la mémoire

AVIGNON OFF

Disparition d'un père, évaporation d'un fils : *Final Cut*, de Myriam Saduis, et *Disparu*, de Cédric Orain, proposent des traversées intimistes et puissantes portées par des femmes au jeu subtil.

Analysé

(21) Plus moine de 1.530 dans le vif cette année.
Final Cut, La Manufacture, à 28 € 10, jump/ao 20 juillet, www.lamanufacture.org
Disparu, Le Train Bleu, à 13 € 45, jump/ao 24 juillet, www.letrainbleu.com

L'histoire, pour Myriam, est une sensation de vide au creux de l'estomac. C'est l'incompréhension, la blessure causée par un changement de nom imposé par sa mère, qui d'une petite Saïda veut à la fois une Saduis. C'est sa douleur lorsque cette mère mère la peignait longuement pour dompter les épis de ses cheveux noirs. Trop noyés à son goût.

Agée aujourd'hui d'une cinquantaine d'années, la comédienne et metteuse en scène Myriam Saduis part dans *Final Cut* de ses souvenirs d'enfance pour remonter le cours du temps et tenter d'éclaircir les zones d'ombre de son histoire familiale. Lorsqu'elle découvre-on au fil de

sa pièce, sont très liées à des cicatrices plus collectives : celles qu'a laissées derrière lui le passé colonial de la France. Sa présence en Tunisie depuis 1881 précipitamment, qui a pesé sur sa vie de femme née en 1961 d'une mère née en Tunisie dans une famille de colons italiens et d'un père tunisien.

« Quand ma mère est morte, j'ai trouvé des lettres chez elle qui m'étaient adressées, qu'elle ne m'avait jamais remises, dont elle ne m'avait pas parlé. » Dès ces premiers mots prononcés par Myriam Saduis, onne derrière un bureau tout simple, on sent que la parole est pour elle une conquête. Le fruit d'un travail commencé il y a longtemps. Plus de quinze ans avant la création du spectacle en

novembre 2018 à Beauselles au Théâtre Octave Nord, dont la directrice, Isabelle Pousseur, est la collaboratrice artistique. Après avoir réalisé plusieurs créations, dont une adaptation de *La Mousette* et une pièce autour de Hannah Arendt, c'est donc la première fois que Myriam Saduis parle sur scène à la première personne. La première fois qu'elle rend publique son enquête. Son exploration est devenue au fil des années un passionnant récit-fléau qu'il a fallu creuser, réajuster cent fois pour en faire un spectacle.

À la Manufacture, l'un des lieux les plus réputés du off du Festival d'Avignon en raison de la qualité de ses choix artistiques, la parole de Myriam Saduis offre un

contraste saisissant avec la foule et le bruit qui ne quittent pas la ville avant la fin souvent très tardive des spectacles (1). Sans doute *Final Cut* est-il encore chargé de son passage à Tunis, où il a été programmé quelques semaines plus tôt dans le cadre du festival Carthage Dance. Et où, pour la première fois, Myriam Saduis jouait devant la famille de son père, dont elle tente de se rapprocher à travers son « monologue oralisé », comme elle aime à appeler sa pièce. Car c'est là, avec la folie maternelle, le thème central du récit – cet homme a fini par disparaître pour ne jamais revenir. Laissons derrière lui des questions que le théâtre permet non pas de résoudre mais de creuser et d'affiner.

Notre évaporation irrigante au Train Bleu, un lieu du off ouvert l'an dernier et qui est déjà une référence en matière d'écritures contemporaines. Dans *Disparu*, de Cédric Orain, de même que dans *Final Cut*, ce sont ceux qui restent qui ont la parole. Et qui tentent de se débrouiller avec le

vide et le silence comme le fait tout comédien, forcé de négocier avec l'espace hors du temps et de la vie quotidienne qu'il occupe le temps d'une représentation. Dans ces deux spectacles, des personnes – des femmes – déploient un verbe précis et sensible qui a vocation à faire vivre des absents. Un père dans le cas de Myriam Saduis, un fils dans celui de Cédric Orain. Deux êtres écorchés par leur époque. Par sa violence clairement énoncée dans *Final Cut*, plus implicite dans *Disparu*.

À l'image des paroles qu'elles servent, les scénographies de ces deux belles découvertes ont la sobriété qui manque à bien des pièces du in. À *Points de non-retour* (Quais de Seine), par exemple, où Alexandra Badea déploie une histoire proche de celle de *Final Cut* : la quête familiale d'une jeune femme qui, par un biais trop didactique et spectaculaire, nous ramène à la guerre d'Algérie. Et à ses conséquences des deux côtés de la Méditerranée.

Dans *Disparu*, une chaise et le clair-obscur subtil, mouvant, créé par Eric Du Graça Neves, qui assure aussi la régie générale du spectacle, suffisent à souligner la profondeur de la comédienne Laure Wolf. Sa manière tout intérieure de donner corps au vide laissé par un enfant disparu volontairement à l'âge de 19 ans. Phénomène qui, relate Cédric Orain, concerne environ 2 500 personnes par an en France. Beaucoup plus ailleurs. Au Japon, par exemple, où est situé un autre beau spectacle consacré au sujet : *Les Évanouïs*, de Delphine Hecquet, créé en fin de saison dernière au Théâtre de la Tempête à Paris (voir *Points* du 20 juin).

Qu'elle soit inspirée d'un fait divers ou qu'elle naissse d'une expérience vécue par celle qui s'en fait la narratrice, la parole au cœur de ces deux spectacles du off est animée par une urgence qui se passe de dramatisation. Pas un cri, pas une larme dans *Disparu* et *Final Cut*, mais des phrases qui tantôt se bousculent tantôt peinent à se frayer un chemin jusqu'au public. Et même un humour tendre-amère chez Myriam Saduis. Une auto-réflexion au sens de Michel Foucault, dont une citation placée en exergue du texte dit l'existence d'une déliresse : « au sein de quelque chose d'étrange, de vif, d'insaisissable ». D'un rire qui permet de résister aux malaises d'hier et d'aujourd'hui. Surtout lorsque c'est une artiste de talent qui le fait résonner. Entre les remparts d'Avignon pour l'heure, avant d'aller s'épanouir ailleurs. ■

POLITIS

N°1561 - DU 11 AU 17 JUILLET 2019

CULTURE

Une bombe sociale

AVIGNON OFF

Désintégration,
d'Ahmed Djouder,
est un coup de semonce
contre l'État français.

Kheireddine Lardjam s'empare du livre d'Ahmed Djouder *Désintégration* (Stock, 2006). Le nom de cet auteur pourrait figurer de façon plus explicite sur les documents présentant le spectacle : il est à peine visible. Mais il est vrai que Lardjam compose un spectacle en deux temps dont la première partie s'inspire moins de l'ouvrage de Djouder. Premier temps : les Français issus de l'immigration se moquent d'eux-mêmes. Deuxième temps : coup de semonce contre la manière dont l'État français a traité cette nouvelle richesse de sa population.

Durant la première partie, une série de personnages apparaissent tour à tour sur des mini-scènes : religieux intraitable, jeune mariée le jour de ses noces... Le plus percutant est un dialogue sur le sexe : un massage pratiqué par un homme sur un autre homme révèle une sexualité inavouée. Jusque-là, le spectacle est tempéré.

Au début de la seconde moitié, les acteurs se placent derrière un rideau en corde et les paroles deviennent des coups de tonnerre. Ils disent l'essentiel de ce qu'a écrit Ahmed Djouder et qui, depuis la publication du livre, affirme une voie radicale dans l'analyse des Français issus de l'immigration et invités par les instances publiques à s'intégrer. « *L'intégration, on n'en veut pas* », disent les personnages à la suite de l'auteur. Ce qui est violent sur une page blanche l'est plus encore au théâtre. Cela frappe comme la foudre.

Le spectacle de Kheireddine Lardjam est étonnant par sa montée en puissance, en raison de son début bon enfant et rassurant. En inversant brutalement le propos, il heurtera certainement beaucoup de spectateurs. Interprété par d'excellents comédiens qui savent aisément passer d'une personnalité à une autre, c'est une bombe sociale qui fait exploser les bonnes consciences. **G. C.**

Désintégration.
La Manufacture
(château de
Saint-Chamand),
jusqu'au 25 juillet,
à 14 h 05,
07 83 60 86 40.

Courbet côté jardin



AVIGNON OFF

Dans *L'Origine du monde* (46 × 55), Nicolas Heredia se livre à une vraie-fausse conférence sur la valeur de l'art et de la vie.

≡ Anaïs Heluin

Dans le off du Festival d'Avignon, le bruit court que Nicolas Heredia a trouvé une astuce pour éviter de ruiner en location de salle sa compagnie La Vaste Entreprise, installée à Montpellier, avec laquelle il développe depuis 2007 des spectacles hors des formats connus. Bien que programmé par La Manufacture, l'artiste aurait réduit considérablement le coût de sa venue avec *L'Origine du monde* (46 × 55). Information véridique ou délire de festivaliers frappés par la chaleur ? D'emblée, l'« aventure potentielle », sous-titre de la pièce, est placée sous le signe de la curiosité. De l'atypique.

La rumeur était fondée. C'est dans un lieu inhabituel que nous reçoit l'auteur : dans le jardin du musée Angladon, où il a installé une estrade ainsi qu'un tableau avec écran encastré. Une panoplie de conférencier nomade, se dit-on en s'installant sous les brumisateurs qui rafraîchissent les gradins en bois installés pour l'occasion. Mais voilà que Nicolas Heredia se lance dans le récit d'un jour de brocante. Un jour de chance, où en plus de cadrans d'horloge et d'une coque de téléphone, le chineur un brin compulsif dégote l'objet central de la pièce : une reproduction de la célèbre toile de Gustave Courbet.

La copie est d'assez mauvaise facture. Elle est pleine d'éraflures, et on la lui propose pour 200 euros. Mais Nicolas Heredia se laisse séduire. Il y voit, raconte-t-il, une « aventure potentielle » qui mérite d'être tentée. Fiction, réalité ? L'entrée sur scène du fameux pubis ne permet pas de trancher. Et là encore, c'est heureux. Sur cette base incertaine, Heredia entame une expérience spéculative dont le spectateur est le héros immobile et muet. Aurions-nous, nous aussi, cédé à l'appel du triangle de Courbet ? Pour combien et dans quelle intention ? Sans attendre de réponse, il interroge le public en poursuivant son récit tout en anecdotes fort sérieuses et en explications délirantes sur le marché de l'art, plastique ou théâtral.

À partir d'un fait minuscule, quotidien, c'est toute une aventure intellectuelle que propose Nicolas Heredia. Sans pour autant tomber dans le concept, car ce qui prime dans *L'Origine du monde* (46 × 55) comme dans toutes les créations de La Vaste Entreprise, c'est le récit. C'est lui qui relie les êtres autant que les pensées les plus variées. S'il fraie subtilement avec de nombreuses disciplines, c'est de loin du côté du conte que Nicolas Heredia a le plus d'attaches. Un conte d'aujourd'hui, vivant et cérébral, sur la valeur des choses et de la vie. ■

L'Origine du monde (46 × 55).

La Manufacture, au musée Angladon, à 18 h 45, du 5 au 25 juillet (relâche 12 et 18), 06 83 90 53 74, www.lamanufacture.org

SIMON ET LA MÉDUSE ET LE CONTINENT

OFF

CONCEPTION LOUISE ÉMO

LA MANUFACTURE,
DU 5 AU 25 JUILLET À 21H35
(Vu au CDN Normandie-Rouen)

**« Simon ne va pas à la cantine
comme les autres enfants. Simon
ne boit pas son yop comme les
autres enfants. »**

— par Florence Filippi —

Après la « Spoken World Tragedy » et « Mal de crâne », la metteuse en scène et dramaturge Louise Émo continue de torturer les mots pour en tirer la substantifique moelle. Un seul-en-scène exubérant, intense et poétique, porté par l'incarnation stupéfiante de Simon Vialle. « Simon et la Méduse et le Continent » est une allégorie des pouvoirs de l'enfance, contre les catégories préfabriquées et les discours normatifs que l'on inflige aux esprits en ébullition d'une jeunesse fragile. L'enfant Simon est-il en retard, est-il précoce ? Telle est la question que se posent les autres à son sujet. Pour échapper aux cases et aux regards inquisiteurs, Simon décide de fuguer avec Monsieur Murmure, son ami imaginaire, vers un continent irréel où tout serait plus facile. Et nous voilà embarqués dans une folle odysée mentale, un bateau ivre sur lequel Simon tente d'échapper à Madame Méduse, métaphore de son angoisse. Comment se libérer de nos démons, se défaire de nos peurs, quand les mots s'emballent, débordent, et que personne ne semble comprendre ce qui traverse nos corps, les électrise et les transporte ? Seul en scène, l'acteur Simon Vialle offre une performance explosive et étourdissante, empruntant les dédales mystérieux et obscurs de l'enfance et de son imagination douce-amère. Se heurtant successivement aux injonctions parentales, aux diagnostics des spécialistes et aux paroles bienveillantes et insuffisantes des amis, Simon lutte et se débat. Contre les discours des adultes qui veulent tout contrôler, surveiller et punir, il oppose le pouvoir du rêve et l'énergie folle d'un corps perclus d'angoisses et de désirs. Le comédien livre une performance prodigieuse et invraisemblable, passant de l'hystérie hurante à la douceur craintive, d'une parole lyrique et débordante à un discours haché, fragmenté et lacunaire. Le débit effréné de Simon Vialle, le déchaînement poétique des textes de Louise Émo, la beauté métallique des lumières conçues par Clément Longueville : tout nous emporte dans ce spectacle qui fait résonner les cris enfouis et les rêves dérobés en chacun de nous. Quand les mots de Louise percutent le corps de Simon, c'est une déflagration. Un spectacle insolite, qui pulvérise les codes et déstabilise le spectateur.



— LA GAZETTE DES FESTIVALS —

2014



FOCUS

OFF 40° SOUS ZÉRO (L'HOMOSEXUEL OU LA DIFFICULTÉ DE S'EXPRIMER + LES QUATRES JUMELLES)

TEXTE COPI / MISE EN SCÈNE LOUIS ARENE / LA MANUFACTURE, DU 5 AU 25 JUILLET À 21H35 (Vu à La Filature, Mulhouse)

« Ici, on change de sexe à gogo et on crève pour mieux ressusciter dans un ballet post-apocalyptique, trash et jubilatoire. »

GRANDIOSE IRRÉVÉRENCE

— par Mariane de Douhet —

Ils sont monstrueux. Hilarants et totalement infernaux, flippants comme Guignol : les personnages de Copi campés par le Munstrum Théâtre composent un ballet cru et trash dans lequel, plus inquiétant que leurs masques, est ce qui gît en dessous : du cul et de la merde, des bas instincts, des obscénités qui ne cessent de gicler, le tout supporté par de l'héro qu'on s'envoie par hectolitres.

On assiste, avec une admiration pas éprouvée depuis longtemps, à l'emboîtement absolu d'un texte avec sa mise en scène, tant la dynamite grinçante de l'un - le grand brasier de la bien-pensance par Copi - trouve son apothéose, sa forme révélatrice, dans le burlesque des autres - les inquiétants personnages du Munstrum, anonymisés par des masques qui les recouvrent comme une seconde peau. Ils forment de fascinantes figures au croisement des créatures de Matthew Barney, d'un cabaret queer et des visages de Bacon. Ces masques, parfait dosage de réalisme et du grotesque qui le subvertit, sont ceux qu'on trouvait déjà dans « Le Chien, la nuit et le couteau », succès du OFF d'Avignon 2018 : signature plastique du Munstrum, leur simple apparition suscite un ma-

laise immédiat, car rien ne perturbe la fixité uniformisée du haut de leurs visages, alors même qu'on s'attendrait à voir ceux-ci déformés à la mesure des horreurs qu'ils professent, révélant l'humanité dans sa trivialité la plus cracra. « Je vais le chier » - Irina, jeune fille volage enceinte qui n'a aucune idée de l'identité du père, en parlant de son enfant. « Ou est la seringue ? » - rengaine des quatre jumelles au bord de s'évanouir dans un ruage de coke et un bain de sang. Sans oublier le chien bouffeur de fœtus, les changements de sexe à gogo et les junkies japonisantes, ultravioletes et totalement paumées.

“

« Le beau est toujours bizarre »

Le texte de Copi est une jouissive-trouée dans l'hygiénisme et le politiquement correct du moment. Sa grossièreté hilarante s'équilibre avec le superbe univers plastique déployé par le Munstrum - sublimes costumes de Christian Lacroix (une robe de reine queer en patchwork d'anoraks), scénographie parsemée de poudre blanche (il neige de la coke). La mise en scène brille par son orchestration virtuose des différents fronts : interprétation infiniment juste du texte - surtout dans « L'Homosexuel

ou la Difficulté de s'exprimer », où le flegme des comédiens accentue la radicalité des mots -, maîtrise de l'espace et des corps - les désarticulations finales des « Quatre Jumelles » rappellent les poupées de Belmer. Les interludes musicaux agissent comme des pauses dans le déversement d'horreurs tout en ajoutant du mystère, tandis que se répondent les chromatismes respectifs des couleurs et de la lumière : giclements rouges et rayons verts, obscurités menaçantes. « Le beau est toujours bizarre », disait l'autre. L'ébouriffante réussite du Munstrum tient en un art du contraste : la grossièreté gore de Copi met d'autant plus en pièces l'élégance plastique que celle-ci la « contient ». Un hypnotique effet de vases communicants se produit : notre envie de plonger dans cette humanité barbare, sanguinaire et incestueuse est à la mesure de la précision scintillante de la mise en scène et des comédiens, qui semble être la corde tendue depuis laquelle on peut l'observer sans s'y vautrer. Leurs excroissances et leur peau couleur chair, leurs allures de vivants, couplées à leurs pratiques trash, produisent ce désajustement nécessaire au déploiement d'une attention véritable, et au constat qui en surgit, joyeusement dérangeant : nous sommes monstrueux.



OFF

L.U.C.A. (LAST UNIVERSAL COMMON ANCESTOR)

TEXTE HERVÉ GUERRISI ET GREGORY CARNOLI
MISE EN SCÈNE QUANTIN MEERT

LA MANUFACTURE, DU 5 AU 25 JUILLET À 17H30
(Vu au Théâtre National - Bruxelles)

« Quel réflexe biologique se cache derrière la question "Tu viens d'où ?"
Quelles sont les différences entre les migrations d'hier et d'aujourd'hui ? »

ET TOI, TU VIENS D'OÙ ?

— par Daphné Bérénice —

Gregory Carnoli et Hervé Guerrisi, comme nombre d'entre nous, ont entendu mille fois cette question : et toi, tu viens d'où ? L'interrogation, qui a l'air anodine, trace pourtant d'emblée une frontière rudimentaire entre "eux" et "nous". Tous deux issus de l'immigration minière italienne en Belgique, les acteurs en grande forme confrontés à la xénophobie au sein même de leurs familles qui ont un jour émigré, nous livrent leur quête identitaire aux confins de l'humanité : y a-t-il lieu de différencier "eux" de "nous" ? À grand renfort de schémas exécutés en direct au sol et au mur, de chiffres projetés, d'enregistrements véridiques de personnes issues de l'immigration industrielle à propos de l'immigration d'aujourd'hui et portés par une énergie contagieuse et absolument jubilatoire, le duo d'acteurs survoltés nous emmène dans leur réalité de questions dérangeantes : mais d'où viennent-ils, avec leurs physiques plutôt méditerranéens et leurs prénoms belges ? Pour retrouver leurs racines et "retourner d'où ils viennent" (?), direction l'Italie, berceau des rêves

et des fantasmes de ces petits-fils de mineur italien, paradis perdu où ils pensent être accueillis en fils prodigues... Une fois l'aventure italienne éprouvée, et après avoir bu quelques espressi, ils nous entraînent encore plus loin, aux origines de la vie : qui est L.U.C.A., le plus ancien ancêtre commun à toutes les espèces vivantes en ce moment et qui porte d'ailleurs un prénom tout à fait italien ? L'équipe de L.U.C.A. répond au clivage "eux"- "nous" et tente de désamorcer la xénophobie ambiante qui s'insinue jusque dans l'esprit de ceux qui ont pourtant vécu eux-même le déracinement, en nous entraînant dans un tourbillon d'humour, d'énergie, d'intelligence et d'habileté théâtrale. Ils partagent généreusement leur recherche essentielle en posant des questions pertinentes, dans notre monde gangrené par la peur et le repli sur soi. Ode à la communauté et à la diversité - génétique et culturelle - L.U.C.A. célèbre nos points communs - savez-vous par exemple que les Européens sont tous cousins ? - pour mieux accepter nos dissemblances, somme toute relatives. Evviva !



OFF MAJA

« Maja » n'est pas une histoire très compliquée. Un père se met en quête d'un loup qui aurait dévoré son fils. Mais là ne réside pas l'intérêt de la pièce. À partir de ce noyau narratif minimaliste, le Collectif X déroule une dramaturgie stupéfiante, fondée sur l'image, l'objet et la marionnette. Les scènes se découpent comme l'on tourne les pages d'un conte. Maud Lefebvre a pensé une dramaturgie à la manière d'une chambre noire au sein de laquelle les jeux de lumière agissent comme des révélateurs. Depuis l'obscurité domptée émergent des bouts de vie, parcimonieusement guidés par une voix de fabuliste. Échappant au piège d'une monotonie programmée, l'histoire prend peu à peu un tournant fantastique ; un pari risqué mais réussi, qui repose sur une remarquable maîtrise des outils techniques et ressorts narratifs. Arthur Fourcade, avec sa voix douce et grave ainsi qu'une belle présence physique, assure ce passage du texte raconté à l'image onirique. *Lola Salem*

TEXTE ET MISE EN SCÈNE MAUD LEFEBVRE
— LA MANUFACTURE À 16H45 —



OFF RECONSTITUTION

TEXTE ET MISE EN SCÈNE PASCAL RAMBERT / LA MANUFACTURE, DU 5 AU 14 JUILLET À 11H40 (Vu à l'Institut del Teatre - Barcelone)

« Ce sont deux personnes qui se sont aimées qui se retrouvent pour tenter de reconstituer le moment où elles se sont rencontrées et les conséquences que cette rencontre a eu sur leur vie jusqu'à aujourd'hui. »

DÉBUT DE LA FIN

— par Florence Filippi —

« Reconstitution » est un cadeau. Celui d'un auteur metteur en scène à deux comédiens. Dans un geste similaire à « Clôture de l'amour », écrite pour Audrey Bonnet et Stanislas Nordey, Pascal Rambert a conçu cette pièce à la demande de Véro Dahuron et Guy Delamotte, codirecteurs du Panta-théâtre de Caen. Un dialogue doux-amer, qui joue de la sorcellerie évocatoire des amours défuntes.

« Reconstitution » est un laboratoire. Un homme et une femme se retrouvent dans une salle de répétition, un lieu qu'ils voudraient neutre, pour rejouer la scène de leur première rencontre. Mais l'espace se transforme progressivement en chambre de torture et de règlement de comptes, puisqu'il s'agit de souffler les cendres d'un amour passé. Les pièces à conviction s'étalent sous la lumière crue, sur des tables jonchées de boîtes en carton emplies de souvenirs et de livres. Les restes du couple, « Reconstitution » est un rituel. Où l'on tente de reconstruire le petit théâtre de la passion. Un cadre en bois est monté, une bâche est déployée en guise de rideau, quelques bougies, un peu de fumée... et le tour serait-il joué ? La recette n'est pas si facile. Il ne s'agit pas, ici, de re-cuire le cake d'amour. Pascal Rambert nous

livre une image brute : celle de la « soupe simple », la soupe de la clôture, composite de légumes, pages de romans, photos et lettres du passé. La soupe à la grimace, qui devient la condition sine qua non de la réconciliation. Une mixture que les deux protagonistes avaient consciencieusement, comme le dernier repas du condamné. « Reconstitution » est un tue-l'amour. Car c'est bien une scène de crime qu'il s'agit de rejouer ici. Considérant que reconstituer, c'est aussi tuer, mettre à mort le souvenir, éparpiller les indices, brûler les pièces à conviction. Les boîtes « ont l'odeur du cadavre » que fut ce couple, son « odeur commune morte ».



Ode au théâtre

Le spectacle file une métaphore aussi courante qu'efficace, et qui pourrait être l'énigme du sphinx. Guy et Véro commencent par s'échauffer, les quatre fers en l'air, dans la position de l'enfant heureux, puis font « le cadavre » et finissent nus, dépouillés, allongés sur une table, comme à la morgue. Avec cette incertitude finale qui plane. Quelqu'un est-il mort, vraiment ? Un doute que seul le théâtre est ca-

pable de semer. « Reconstitution » est une femme. Mais qui ne serait pas sortie de la côte d'Adam. Comme pour Audrey dans « Clôture de l'amour », la plus belle partition est pour Véronique. C'est elle qui dirige, qui met en scène et qui dénoue, dans une longue tirade où se superposent et s'entassent les reproches et les voix. Celles de la mère, de la fille, de la femme désirante et blessée, dans une sorte d'expiration continue. Une logorrhée cathartique, qui transforme un amour mort en amour jusqu'à la mort, indéfectible, main dans la main. Car Véronique « est dans l'espace de l'amour, c'est-à-dire, de la détermination », tandis que Guy serait du côté du « réel » et de la désillusion. Pas du côté du théâtre. « Reconstitution » est une vanité contemporaine. Elle nous montre l'aporie de toute réactivation démiurgique de l'amour, le danger de toute forme d'hybris. Mais c'est aussi une ode au théâtre, qui s'emploie à répéter encore et encore jusqu'à réveiller les fantômes. C'est ainsi que les images mortes, les phrases douloureuses et les répliques assassines sont subsumées sous la joie du jeu et de l'écriture au plateau. « Reconstitution » est une déclaration d'amour aux comédiens et au plaisir infatigable qu'ils ont de recommencer. Ces deux interprètes ont su nous communiquer cet amour-là, qui ne meurt pas.



OFF

LA 7^È VIE DE PATTI SMITH

On s'attend dans un spectacle sur Patti Smith à entendre du Patti Smith, à voir du théâtre documentaire, style biopic live, idéalement avec du rock à fond. Ici, il ne s'agit pas tant de la chanteuse que du rapport d'une fan (l'autrice Claudine Galea) avec son idole. Celle-ci nous embarque dans le récit semi-fantasmé de sa propre adolescence, de sa rencontre avec la voix grave de l'androgyme iconique qui lui servit de modèle et dont elle ne se départira jamais vraiment. Le désir de gémellité irrigue l'ensemble du spectacle mais fonctionne en définitive comme un miroir aux alouettes ; la formule incantatoire, pourtant si caractéristique de Patti Smith, se transforme en gentille comptine. En somme, un spectacle en forme d'hommage qui a pour mérite d'offrir une respiration musicale dans le tourbillon avignonnais. Claudine Galea le dit elle-même : l'esprit rock est passé, nous en restent des échos diffus, empreints d'une douce nostalgie. *Lola Salem & Noémie Regnaut*

TEXTE CLAUDINE GALEA
MISE EN SCÈNE BENOÎT BRADEL
— LA MANUFACTURE À 23H00 —



OFF

MORGANE POULETTE

TEXTE THIBAUT FAYNER / MISE EN SCÈNE ANNE MONFORT
LA MANUFACTURE, DU 5 AU 24 JUILLET À 21H05

« Morgane Poulette, ce sont deux époques. Les deux histoires se succèdent, comme dans une série, comme l'envers et l'endroit d'un même mythe. »

FÉE MORGANE

— par Noémie Regnaut —

« **M**organe Poulette », seul en scène créé par Anne Monfort, est un portrait kaléidoscopique d'une jeune femme atypique qui nous entraîne dans le tourbillon de la vie de Morgane, à la fois fée et sorcière contemporaine arpentant les rues de Londres, faisant la tournée des bars et terminant généralement dans les caniveaux. Sous la plume poétique de Thibaut Fayner, Morgane raconte sa vie à la deuxième personne, ses amours tumultueux et miraculeux avec Thomas Bernet, star de cinéma, ses errances, nombreuses, sa passion pour le rock et pour la chanson. Pearl Manifold, flamboyante comédienne, nous entraîne ainsi dans ce long poème dramatique et nous guide le long du chemin escarpé qu'est la vie de cette jeune femme, faite de creux et de bosses, de douloureuses plongées dans la douleur de vivre et de remontées toujours plus ardentes. C'est lorsque que Morgane tombe qu'elle est la plus proche

d'elle-même et que la parole se fait la plus juste : on remarquera également l'inventivité d'une scénographie simple mais très évocatrice, inspirée visiblement par la peinture anglaise préraphaélite (on pensera notamment à l'Ophélie de John Everett Millais, recouverte de fleurs au milieu d'une rivière devenue lit éternel) revisitée à la sauce rock'n'roll. Morgane en Ophélie 2.0, ayant troqué la robe vaporeuse des campagnes anglaises contre un blouson de cuir capable d'enflammer les caves londoniennes, les eaux limpides contre les méandres sombres d'un Styx sur laquelle elle semble régner. Confrontée à l'expérience de la mort de l'être aimé, la jeune femme se transforme en héroïne tragique qui parvient à transcender le malheur par l'art, sous une lumière tout en variations qui nous enveloppe avec elle des bas-fonds aux nouvelles rencontres amoureuses. On ressort sous le charme de cette fée Morgane, personnage magnétique, tout autant destructeur que créateur.

Le CHIRURGIEN DENTISTE

de FRANCE

Culture et loisirs

THÉÂTRE (AVIGNON)

Le Raz-de-Marée

Derrière une apparence de calme et de sérénité se cachent parfois de terribles drames humains. C'est le cas avec cette histoire d'un couple idéal, qui vit paisiblement son amour dans une maison de bord de mer, mais se retrouve du jour au lendemain confronté à une série

d'événements choquants : des échouages de cadavres sur la plage. S'ensuit pour eux la nécessité de choisir entre l'action ou l'inaction, l'assistance ou la fuite, la prise en compte de la situation ou bien le détournement de regard... Et pour nous, spectateurs, une réflexion intense sur notre incapacité collective à renoncer à notre confort de vie afin de venir en aide aux migrants qui se noient actuellement en tentant de rejoindre l'Europe. ■



LE RAZ-DE-MARÉE

La Manufacture

Château de Saint-Chamand,
84 000 Avignon (accessible
uniquement en navette, au départ
du 2, rue des Écoles, à Avignon)
Jusqu'au 25 juillet, à 19 h 20.
Réservations en ligne
(<https://lamanufacture.org>).

AVIGNON/TOUS QUARTIERS Le spectacle proposé portait sur l'histoire des territoires urbains et leur futur

Quand le tram rend tout "Désormais si proche"

Il est des moments suspendus, pendant le festival. Et la représentation collaborative, bien nommée "Désormais si proche" sur le site du centre de maintenance et d'exploitation du terminal de tramway de Saint-Chamand, mercredi, en fut un.

Le public n'aura eu que trois dates pour y assister. La dernière s'est jouée devant plus de 80 personnes déambulant au gré des scènes. Ce projet artistique issu du contrat de ville du Grand Avignon et porté par l'association La Manufacture, (présente à Saint-Chamand au travers d'actions culturelles depuis plus de 10 ans) mêle les arts de la danse, du mouvement, de la parole, du chant, le sport, l'histoire des territoires urbains et leurs devenants,



C'est au centre social La fenêtre que Manāl, Mohamed, Lila, Adel et Mountassir, les cinq jeunes participants du spectacle, ont leurs habitudes, et que les deux Julie (Desprairies et Charrier) les ont rencontrés et embarqués dans la belle aventure de "Désormais si proche".

avec pour fil conducteur la mobilité.

Entrer et sortir du quartier facilement est « désormais si proche » grâce à l'arrivée du tramway au

pied des tours. Entrer pour se rendre par exemple à la toute nouvelle plaine sportive, sortir pour se transporter dans d'autres lieux d'Avignon, dont l'usage ap-

partient à tous, quel que soit son lieu de résidence dans la ville. Julie Charrier, productrice audio-numérique et scénique autour de la danse a vu l'arrivée du

tramway comme une formidable allégorie à la mobilité; géographique, certes mais aussi sociale et culturelle.

« J'ai proposé à la Manufacture, très ancrée dans le quartier, un travail sur ce thème. Nous avons fait appel à Julie Desprairies, pour finaliser cette restitution, car c'est une spécialiste de chorégraphie in situ. Elle sait si bien s'adapter aux usagers et aux lieux qu'elle traverse. Il aura fallu douze jours de résidence pour trois représentations. Nous aimerions réussir à trouver les fonds nécessaires pour participer à l'inauguration du tram. Et pour le festival 2020, pouvoir finaliser la performance en poursuivant le spectacle dans le tramway avec le public », précise-t-elle, en lançant un appel au mécénat.

Dominique GHIDONI

Vaucluse matin
19 JUILLET 2019

« Ouvrir Saint-Chamand vers les autres »

Hassania Bourkane est chargée de mission "renouveau urbain" pour le Grand Avignon. Elle est intervenue face aux spectateurs positionnés en seconde partie de spectacle. Elle a rappelé que Saint-Chamand a de multiples atouts : sa trame paysagère, son grand nombre d'arbres, la proximité de la nouvelle plaine sportive, du stade nautique en cours de réhabilitation, de la patinoire et du bowling.

C'est un quartier élu, en 2014, pour bénéficier du dispositif projet urbain. Ce qui veut dire réhabilitation des logements, des équipements et des espaces publics.

« Il faudra démolir » dit-elle, « mais judicieusement pour réaménager et attirer de nouveaux



Hassania Bourkane a pris la parole et porter haut, fort et loin, l'avenir du quartier Saint-Chamand.

résidents, voire d'accédants à la propriété. La mobilité pour faire cesser la paupérisation. Le tram va ouvrir Saint-Chamand vers les autres et pour les autres ».

D.G.

Vaucluse matin

LAGARDE-D'APT

Danser sous le ciel étoilé, à l'observatoire astronomique



Le rouge, couleur choisie par les danseurs, rappelle les feux des ténèbres terrestres et célestes.

L'ancienne base de lancement de missiles nucléaires du plateau d'Albion devenu l'observatoire astronomique SIRENE (Silo réhabilité pour nuits étoilées) a donné carte blanche au collectif Mu pour le spectacle "Walks".

C'est dans le cadre du Festival d'Avignon et du programme "Danse hors les murs" du théâtre de la Manufacture avec le Laboratoire d'art contemporain qu'a eu lieu, mercredi soir, la représentation de cinq solos sous la direction artistique d'Agata Jarosova et Patrice Dansin.

Portés par le lieu et le moment, cinq jeunes danseuses et chorégraphes ont évoqué sous, l'œil

complice de la pleine lune, l'aventure extraordinaire des trois hommes en partance pour le "moonwalk", il y a juste cinquante ans.

Une invitation à contempler le ciel

Transformée en dance-floor, l'ancienne porte de 150 tonnes sous laquelle se trouvait la bombe atomique a supporté les créations interprétées successivement par Justine Volo, Julia Raynal, Lucie Anthoiz, Agata Jarosova, Windy Antognelli avec, au final, un prologue imaginé par Patrice Dansin et Agata Jarosova. Ayant choisi le rouge comme tonalité essentielle pour ne pas gêner la vision nocturne de

cet espace perché à 1 100 mètres d'altitude, la couleur a pour vocation de rappeler les feux des ténèbres terrestres et célestes.

Après la représentation, Solange Fouvet, directrice de l'association, a invité le public à venir observer le ciel au moyen de télescopes de pointe et rappelé les événements à venir.

Dany BOUIS

Nuit des étoiles, le 3 août de 16 heures à 2 heures (gratuit) et le comptage des étoiles filantes le 8 août de 21 heures à 2 heures.

Tarifs : 10 € adulte, 5 € enfants. Renseignements par téléphone au 04 90 75 04 17.

Vaucluse matin

LUNDI 8 JUILLET 2019

CONTEMPORAIN à la Manufacture à 15 h 35

“Y’a pas grand-chose qui me révolte pour le moment”



Des comédiens époustouflants.

LE TOP

**A m i s festiva-
li e r s ,**
vous qui venez à Avignon en quête d'un spectacle aussi absurde que décalé, foncez voir “Y’a pas grand-chose qui me révolte pour le moment”. Vous serez accueillis dans un appartement vintage à la table de trois cow-boys qui préparent un repas de fête à base de chips et d'Apéricubes.

Il semble que le retour de Nicholas; mystérieusement disparu, perturbe l'ordre établi. Il y a de l'hypocrisie dans l'air ! On se contient, on remplit le vide, on ne s'entend pas et soudain c'est l'explosion. On touche au

surréalisme et on efface l'espace-temps pour se laisser emporter par cette allégorie familiale aussi jouissive que cruelle.

Cette mise en abyme est portée par trois artistes époustouflants servis par une mise en scène mouvante. Le son est aussi un élément qui joue sur l'ambiance de ce petit bijou déjanté.

Une écriture tendue qui sert très bien les comédiens !

Céline ZUG

La Manufacture. Jusqu'au 24 juillet à 15h35. Durée : 1h45. Relâche les 11 et 18.

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°19 - AUTOMNE 2019

CRITIQUES

THÉÂTRE

APRÈS LA NEIGE

La catastrophe nucléaire à l'échelle d'une famille modeste.



Aurélie Namur ne prend pas le spectateur de haut. Son théâtre n'use pas de grands effets, n'affirme pas de conviction, ses personnages sont à hauteur de l'humanité ordinaire. Dans *Après la neige*, ce qui arrive à cette petite famille de la classe moyenne est rien moins qu'une catastrophe, mais on ne le mesure pas tout de suite. On n'a, pas plus qu'eux, envie de comprendre l'énormité. Réfugiés parmi d'autres milliers de réfugiés, ils essayent de trouver leurs marques dans un préfabriqué posé à la hâte sur une zone à l'accès désormais fermé.

Ils tentent de conserver les relations familiales, tout en sursautant aux sonneries du compteur de radiations, dépassés par des consignes de sécurité de plus en plus confuses... Tandis que la mère traque la contamination, le père s'engage dans une vaine brigade de grattage du sol. Ils n'ont pas l'étoffe de héros. Ils ont juste quitté leur domicile après la neige qui a rabattu la radioactivité au sol, la nuit suivant l'accident nucléaire. La pièce nous épargne pourtant l'angoisse d'un Fukushima à la française. L'échappatoire au cauchemar peuplé de nucléides passe

par l'imaginaire de leur fille de 7 ans. L'enfant a un secret, un monde habité par une biche et autres cervidés fantasques et libres, un monde qui prend place progressivement dans la vie des personnages, à mesure que s'éloigne la perspective d'une réalité raisonnable. / YVES PÉRENNOU

d'Aurélie Namur / mise en scène Aurélie Namur - Les Nuits claires / avec en alternance, Julie Méjean et Aurélie Namur, (Brice Carayol), en alternance Brunelle Damond, Chloé Marty-Ané et Lyra Hugand / à voir à Alençon, Maine-la-Vallée

AVIGNON 2019

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°19 - AUTOMNE 2019

CRITIQUES

THÉÂTRE

DÉSObÉIR

Comment trouver la force de dire non quand on est une jeune femme de la banlieue.



Désobéir est avant tout un spectacle d'actrices. Pendant une heure et quart, toutes les quatre déploient les facettes et contradictions de femmes qui, à un moment de leur jeune vie, ont refusé l'ordre de l'autre. L'autre est principalement l'homme, le père, la tradition familiale, la religion. Ce que les quatre comédiennes expriment, avec leur chant, leur danse, les allers-retours entre jeu et confiance, c'est que le pouvoir de refuser, elles l'ont trouvé en elles-mêmes. La première, sous forme de témoignage en femme voilée, raconte la dérive d'une séduction sur réseau social par un homme qui sentait le soufre islamiste. Un jour, elle dit stop et ouvre une voie dans le sol de cette pièce dépourvue de décor. Elle et ses acolytes s'y engouffrent, font exploser le spectacle en étant, dirait-on, un concentré d'elles-mêmes dans leurs peines, leurs désirs, leurs transgressions et leurs doutes.

Physiquement différentes des canons d'actrices et entre elles par leur corpulence, leur origine, leur couleur de peau, elles suscitent l'empathie. À ce titre, *Désobéir* s'inscrit dans la lignée du succès de *F(l)ammes*, d'Ahmed

Madani. Ici cependant, subsiste une distance entre les actrices et leur témoignage, un flou que la metteuse en scène Julie Bérés a préservé. Le texte a été écrit à partir de collectes de paroles de jeunes femmes venues pour la plupart de banlieue. Ce travail a été approfondi avec six jeunes femmes dont les comédiennes.

Cette œuvre fait partie de la série des « pièces d'actualité » produites par le Théâtre de la Commune centre dramatique d'Aubervilliers dont le parti pris est de traduire la réalité de la population alentour. Une réalité qui va bien au-delà de la Seine-Saint-Denis et parlera à tous les jeunes gens. À rebours, ce rôle de témoins assumé par les quatre actrices peut être regardé comme une assignation et vient un moment où le spectateur se demande quand elles auront la possibilité de jouer autre chose que leur propre lutte pour échapper au statut de victimes. / YVES PÉRENNOU

d'Alice Zeniter et Kevin Keiss / mise en scène Julie Bérés - Les Cambrioleurs / avec Lou-Adriano Bouziouane, Chamine Fariborzi, Hatice Ozer, Séphora Pond / à voir à Villeurbanne, Vannes, Poitiers, Aix-en-Provence, Colmar



AVIGNON 2019

théâtre(s)

LE MAGAZINE DE LA VIE THÉÂTRALE

N°19 - AUTOMNE 2019

CRITIQUES



THÉÂTRE

L'ORIGINE DU MONDE (46X55)

Un acteur, pour une pièce et une question : quelle aventure peut naître des hasards du réel ?



Une pièce de théâtre ainsi qu'une conférence. Comme un instant hors du monde pendant lequel le spectateur se trouve une heure durant plongé dans les méandres philosophiques et langagiers de Nicolas Heredia, auteur, metteur en scène et interprète du spectacle. Ne pas chercher l'histoire, donc, ni le fil d'une dramaturgie narratrice qui voudrait nous raconter les hommes et nos vies. Non. Il s'agira ici plutôt d'une déambulation pendant laquelle l'auteur s'empare avec élégance du réel pour le transformer et l'amener vers ce qu'il n'est pas mais devrait être : le problème et la solution ; autrement dit, non pas cette chose qui abruti mais plutôt ce substrat qui élève. L'auteur décide de nous en apporter la preuve d'une manière aussi contestable qu'efficace : par l'exemple. Sur le plateau vide et blanc à l'image de ces « white box » qui peu à peu ont fini d'assassiner les galeries d'art contemporain, trône une reproduction grossière de « *L'origine du monde* », achetée par le comédien au détour d'une brocante afin d'en éprouver les capacités et d'épuiser le potentiel narratif que

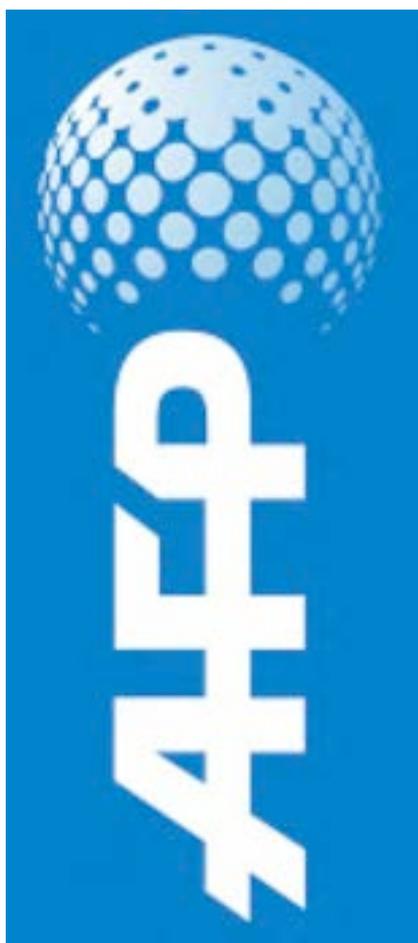
l'objet contient. Comme si le réel n'était que ce que nous souhaitons qu'il soit, et que du laid pouvait naître le beau. Partant de cette assertion, nous serons amenés aux confins d'une réflexion philosophique qui malheureusement, malgré le talent de l'auteur et l'originalité du geste, patine et ne reste qu'en surface, maniant la langue à la rhétorique à l'infini jusqu'à distordre leurs capacités et perdre le spectateur dans une sorte de no-man's land situé entre les frontières de la pataphysique et celles de la métaphysique. Un instant ouvertement perécien qui nous ramène au cœur de la réflexion de Walter Benjamin que Nicolas Heredia touche du doigt, quand à la fin ne reste dans nos yeux que l'image d'un spectacle jouissif qui pourtant passerait à côté de ce que la reproduction de l'œuvre ne peut embrasser : le hic et le nunc de l'art, alors que ne subsiste devant nous qu'un geste qui vise à son esthétisation. / JEAN-CHRISTOPHE BRIANCHON

AVIGNON 2019

de Nicolas Heredia / mise en scène Nicolas Heredia -
La vaste entreprise / avec Nicolas Heredia

!

WEB



16 juillet 2019

Les plaies du passé colonial français refont surface à Avignon

Présentée parmi les 1.600 pièces du foisonnant festival "off" d'Avignon, "Final Cut" est racontée et jouée par Myriam Saduis qui en est également l'héroïne. Elle qui s'appelait Saâdaoui avant que sa famille maternelle - des Italiens qui ont quitté la Tunisie en 1958 pour la France - n'éradique son père tunisien de sa vie.

Dans la pièce non dénuée d'humour, la plupart du temps seule en scène, elle raconte comment elle découvre pour la première fois le visage de ce père à travers des négatifs de photos gardés par sa mère.

"Ne pas être assignée"

"Pour moi, c'était comme une métaphore du colonialisme français. Il y a tout un déni, des +négatifs+ dans la mémoire collective qui attendent d'être révélés", affirme à l'AFP la metteuse en scène et actrice de 56 ans établie en Belgique.

"Une fois qu'on les a révélés, on pourra les ranger dans un album et passer à autre chose", ajoute-t-elle.

Après plusieurs années de psychanalyse, elle se dit en paix avec ce passé traumatisant.

C'est en 1961, avec la bataille de la base navale tunisienne de Bizerte encore occupée par les troupes françaises, que son père et sa mère, alors enceinte d'elle, décident de partir pour la France. Mais ils sont rattrapés, le 17 octobre de la même année à Paris, par la répression sanglante d'une manifestation pacifique à l'appel du FLN algérien contre un couvre-feu imposé par Maurice Papon.

"Mes parents se trouvent projetés dans un contexte où le racisme est à son comble, où mon père par le seul fait d'être un Arabe est regardé de travers", explique Myriam Saduis.

Elle relate comment en vertu de la loi de 1972, sa mère décide de franciser son nom, lui permettant de "ne pas être assignée +fille d'immigré+". Puis comment cette mère, elle-même persécutée par sa famille pour avoir aimé un Arabe, a fait expulser de France le père.

Ce n'est qu'à l'âge de 40 ans, à la mort de sa mère, que la metteuse en scène rencontre pour la première fois sa famille paternelle en Tunisie (ses proches ont assisté bouleversés à une représentation de la pièce à Tunis).

Soulignant l'importance de la décision d'Emmanuel Macron d'ouvrir les archives de la guerre d'Algérie, elle estime qu'"on assiste à une prise de parole d'enfants et de petits-enfants d'ex-colonisés".

"Et ces paroles commencent à être entendues", citant Alice Cherki, auteur de "La frontière invisible", ou Alice Zeniter, prix Goncourt des lycéens en 2017 pour "L'art de perdre" sur son grand-père harki.

L'intime abîmé par le politique

Dans "Quais de Seine" de la Roumaine Alexandra Badea, c'est un autre couple, Irène, pied noir et Younes l'Algérien, qui atterrit à Paris en pleine guerre d'Algérie, avant d'être séparé dans la foulée du 17 octobre 1961.

"Ce qui est bouleversant, c'est que ça s'est passé ici, dans les rues qu'on traverse, sur ce pont", dit-elle à l'AFP en référence au pont Saint-Michel où une stèle commémorative est érigée.

La pièce est le deuxième volet d'une trilogie, qui avait déjà traité le massacre à Thiaroye, près de Dakar, de soldats sénégalais par l'armée française en 1944.

Dans un va-et-vient scénique entre passé et présent, une jeune fille, Nora, est à la recherche de ses origines. Derrière, un écran qui s'allume et s'éteint au gré des scènes, ses grands-parents s'aiment puis se déchirent. "Une fille m'avait racontée l'histoire de son grand-père algérien dont on lui a jamais parlé", explique Alexandra Badea. "Ce qui m'a intéressé, c'est comment le politique abîme l'intime", ajoute la dramaturge.

"Il faut se confronter à ces histoires en les nommant, sinon elles continuent de générer de la frustration, de la non-reconnaissance, de la violence", dit-elle.

Rana El Moussaoui

Festival Off d'Avignon : avec "Reconstitution", Pascal Rambert passe du In au Off après "Architecture"

Il est rare qu'un auteur et metteur en scène ait une pièce dans le In et le Off du Festival d'Avignon, c'est le cas de Pascal Rambert.

Après avoir ouvert le 73e Festival d'Avignon dans la Cour d'honneur avec *Architecture*, Pascal Rambert présentait *Reconstitution* dans le cadre du festival Off, à La Manufacture jusqu'au 14 juillet, avant de faire la réouverture du Théâtre 14 à Paris les 21, 22 et 23 janvier 2020. Intéressant de voir la continuité de l'auteur dans deux conceptions théâtrales différentes. L'une prestigieuse, avec des stars de la scène, la seconde plus modeste mais non moins ambitieuse.

Reconstitution de l'instant et de l'être

Un homme et une femme séparés depuis des lustres après avoir eu un enfant, se sont donné rendez-vous dans un hangar pour reconstituer avec une pléiade d'accessoires le moment de leur première rencontre au bord de la mer. En quatre temps, ils déchiffrent cet instant fondateur et ses conséquences, à partir du passé, des souvenirs, pour décrypter leur présent.

Reconstitution est comme la suite de *Clôture de l'amour*, où un couple se déchirait avec une rancœur qui atteignait le tragique. Pascal Rambert assume et revendique cette filiation, déclarant qu'il aimerait enchaîner les deux pièces, l'une après l'autre dans un seul spectacle, comme un diptyque. Reconstitution ne signifie pas réconciliation. Il s'agirait plutôt de renouer avec le fil d'une histoire, celle de deux vies intimement imbriquées, séparées dans un trauma qu'il faut résoudre. Pour s'en sortir, il faut en reconstituer les origines, le plus exactement possible, comme dans une psychanalyse fondée sur du concret. Avec le paysage, les objets, les lieux, la pluie et le vent qui entouraient cette rencontre. De cette reproduction, recomposition la plus exacte de l'instant, naîtra la reconstitution de l'être, ou pas.

Une psychanalyse du temps

Présenté parallèlement à *Architecture* à Avignon, *Reconstitution* entretient des correspondances avec la pièce d'ouverture du In. Elles participent de continuités thématiques et d'une cohérence propre à Pascal Rambert, auteur et metteur en scène. Le dépouillement de la scène s'ouvre sur tous les possibles, les réminiscences du passé alimentent le présent, la temporalité se dilate dans la répétition de motifs ou la durée d'un long monologue. Le temps fait son travail sur les personnes/personnages et est au cœur de l'œuvre. Ce qui pourrait sembler abstrait se révèle concret, voire ludique, sur scène. Les souvenirs sont des livres et des vêtements rangés dans des boîtes, l'on prépare en temps réel une soupe de légumes pimentée de pages d'ouvrages, le couple construit un cadre sur lequel il dresse une bâche bleue pour évoquer le ciel de leur rencontre. Dessus tombe goutte à goutte une pluie artificielle issue d'un tuyau d'arrosage...

Car la reconstitution de cette rencontre est aussi une reconstitution théâtrale. Celle d'un moment, d'un temps, d'un sentiment. Il faut utiliser les moyens du bord tout en s'en rapprochant au maximum, pour être au plus juste. Au spectateur de combler les vides. Cela se nomme poésie.

Jacky Bornet

Reconstitution de Pascal Rambert - Mise en scène : Pascale Rambert - Interprètes : Véro Dahuron et Guy Delamotte
à La Manufacture jusqu'au 14 juillet,

Festival Off d'Avignon : "Toutes les choses géniales" ou comment aborder le suicide et la dépression avec humour et simplicité

Comment grandir et rendre la vie supportable lorsqu'on a côtoyé de près la dépression. Le metteur en scène Arnaud Anckaert s'est emparé avec brio du texte de Duncan Macmillan. Puissant et poétique.

Se baigner sans maillot, découvrir la panthère rose ou encore prendre un dessert en plat principal. *Toutes les choses géniales* est au départ une liste, le cadeau d'un fils à sa mère dépressive. Quelques mots pour soigner ses maux. Des milliers de petits plaisirs anodins qui rendent la vie plus colorée à condition de prendre la peine de les considérer. Il s'agit aussi d'un acte de résistance d'un petit garçon de 7 ans. Ce cadeau va l'accompagner sa vie durant. Et l'aider à grandir.

Complicité avec les spectateurs

Seul en scène, Didier Cousin porte avec délicatesse les mots simples et touchants de Duncan Macmillan. D'emblée, il tisse avec les spectateurs une relation intime et les amène en douceur à devenir eux-mêmes acteurs du spectacle. Ils improvisent et s'emparent des personnages avec une facilité déconcertante. "*Le dispositif scénique, la proximité et la lumière identique pour tout le monde, tout est fait pour réduire l'écart entre le spectateur et nous,*" explique le comédien.

La sensibilité du texte et la complicité qu'il crée avec le public, c'est aussi ce qui a séduit Arnaud Anckaert. Le metteur en scène, défricheur d'auteurs contemporains depuis 20 ans et cofondateur avec Capucine Lange de la Compagnie Théâtre du Prisme, explore et défriche depuis vingt ans des textes d'auteurs contemporains anglo-saxons. En 2017, il crée une pièce du même auteur, *Séisme*. Une longue conversation d'un couple qui se questionne sur le fait d'avoir un enfant dans le monde contemporain.

Toutes les choses géniales est un "*texte aussi précis qu'imprévisible, raconte Arnaud Anckaert dans sa note d'intention. La disposition des spectateurs en cercle et même jusqu'à leurs réactions improvisées, tout y est noté et envisagé comme autant de possibles.*" La vie de cette homme et sa liste de choses qui valent la peine d'être vécues sont finalement une ode à la vie. Le suicide est regardé en face et sans complaisance, mais il est davantage question de résilience.

Un humour vivifiant

On éclate de rire, souvent, et on se surprend à essuyer des larmes au coin des yeux. La pièce ne verse pourtant pas dans le sentimentalisme. Tout est dit avec tact et pudeur. Et rire à gorge déployée sur des thèmes aussi graves est un pur délice.

En sortant on se dit qu'à notre tour, on pourrait commencer à écrire une liste des choses géniales qui colorent notre vie. Chaque spectateur est d'ailleurs invité à le faire en laissant une idée dans une urne. Parmi les choses géniales vécues ce matin-là : voir une pièce d'Arnaud Anckaert, rire et pleurer de concert sans savoir vraiment qui de la joie ou de la tristesse l'a emporté. Didier Cousin, seul en scène pour "Toutes les choses géniales" (Bruno Dewaele) **Ariane Combes-Savary**

"Toutes les choses géniales" de Duncan Macmillan, mise en scène d'Arnaud Anckaert. Avec Didier Cousin. La Manufacture. Du 5 au 25 juillet. Relâche les 11 et 18 juillet.

Rideau sur le Festival Off d'Avignon 2019 : ces pièces qu'on a aimées et qui vont tourner

Voici les spectacles préférés de l'équipe de franceinfo Culture qui a couvert le festival.

"Toutes les choses géniales" ou comment aborder le suicide et la dépression avec humour et simplicité

Comment grandir et rendre la vie supportable lorsqu'on a côtoyé de près la dépression. Le metteur en scène Arnaud Anckaert s'est emparé avec brio du texte de Duncan Macmillan (Théâtre de la Manufacture). Se baigner sans maillot, découvrir la panthère rose ou encore prendre un dessert en plat principal. Toutes les choses géniales est au départ une liste, le cadeau d'un fils à sa mère dépressive. Quelques mots pour soigner ses maux. Il s'agit aussi d'un acte de résistance d'un petit garçon de 7 ans. Ce cadeau va l'accompagner sa vie durant. Et l'aider à grandir. Seul en scène, Didier Cousin porte avec délicatesse les mots simples et touchants de Duncan Macmillan. Il tisse avec les spectateurs une relation intime et les amène en douceur à devenir eux-mêmes acteurs du spectacle.

CULTURE

"Final Cut" de et par Myriam Saduis. Un solo (accompagné) au bord du gouffre. Un grand moment de théâtre. ****

On connaît Myriam Saduis comme metteuse en scène de puzzles raffinés appuyés tantôt sur Ingmar Bergman ("*Une histoire d'âme*"), Tchekhov ("*La Nostalgie de l'Avenir*" d'après "*La Mouette*") ou Hannah Arendt ("*Amor Mundi*").

Cette fois, elle monte au front de la confidence intime, prend le risque de s'exposer, y compris comme actrice, et nous confie son équation compliquée entre un père musulman tunisien et une mère catholique italo-française. Mais c'est toute une époque, une tranche d'histoire (la fin des années 50, le début des années 60) qu'elle fait revivre avec finesse, sensibilité et rigueur. Elle a vécu de l'intérieur ce contexte raciste qui refait surface aujourd'hui dans notre monde de manière inquiétante. Et les yeux dans les yeux, avec une passion froide et déterminée, non dénuée d'un humour parfois caustique, elle nous met en garde contre ce retour du racisme : elle sait de quoi elle parle.

Au centre une mère italo-française, un vrai personnage de roman. Adolescente, elle tombe follement amoureuse d'un Tunisien, en Tunisie, sous protectorat colonial français. L'indépendance du pays la fait fuir avec ses parents en France mais dès sa majorité la jeune femme retourne en Tunisie et épouse son amoureux malgré sa famille. Une guerre franco-tunisienne à propos de Bizerte, un port stratégique, fait retourner le jeune couple en France avec, en 1961, Bébé Myriam qui naît dans l'hostilité de la famille franco-italienne. Pour des raisons toujours inexplicables, au bout de trois ans la mère largue son époux mais surtout nie son existence aux yeux de sa fille.

Une douleur existentielle maîtrisée par l'intelligence et la présence scénique

Nous voilà, au cœur du récit de Myriam Saduis : un père (re)nié, jusqu'à son nom, et une mère qui sombrera dans la folie. Beaucoup de souffrance donc pour l'enfant et l'adulte mais ici pas de règlement de comptes mais une série de constats assez terrifiants sur une mère manifestement toxique. Mais qui lui laissera tardivement, au moment de sa propre mort, une piste pour retrouver son père... mort. Myriam Saduis raconte donc simplement, cliniquement, avec une émotion contenue et pas mal d'humour le chemin d'une adolescente puis une adulte qui cherche sa vérité dans le brouillamini d'une famille traumatisée par la fin de la colonisation française en Afrique du Nord.

Le défi était multiple : rester claire en racontant l'histoire d'un couple mixte qui foire et l'histoire de l'époque qui explique cet échec, et le chemin de la guérison d'une adolescente traumatisée par cet échec. Guérison par la fuite d'abord, puis par la culture et le théâtre, enfin par une lente reconstruction par la psychanalyse. Que de pistes subtilement explorées !

En soi cette histoire est passionnante mais comment la rendre claire théâtralement ? L'écriture personnelle était déjà présente dans les trois spectacles précédents et Myriam Saduis a bénéficié ici de l'assistance à la mise en scène d'Isabelle Pousseur et de Magali Pinglaot (et de toute une équipe) et de la présence sur scène d'un de ses acteurs "fétiches", Pierre Verplancken.

La structure est simple, un récit d'allure chronologique mais élargi à de nombreux flash-back qui peuvent prendre une forme verbale, visuelle (petits films d'actualité historique, photos de famille) ou musicale (une série de tubes d'époque de Barbara aux "Parapluies de Cherbourg"). Importante la musique chantonnée, seul espace de dialogue vrai puisque la mère y dévoile la nostalgie du père nié et la fille l'intuition de ses origines. Avec un très beau "final cut", un zoom avant dont je vous laisse la surprise.

Le récit s'enrichit aussi de l'intervention de la littérature (théâtrale) : retour à Tchekhov avec un acteur - Pierre Verplancken jouant, entre autres, la mère de Myriam sous les traits d'Arkadina dans "*La Mouette*" ! Marguerite Duras s'insinue aussi via "*Le ravisement de Lola V.Stein*", un roman dont la structure (un narrateur essayant de reconstituer la vie de la femme qu'il aime à partir de fragments incomplets) inspire manifestement celle de "*Final cut*".

Surprise aussi : on avait oublié que Myriam Saduis était actrice, sortie de l'Insas, alors que depuis 10 ans c'est la metteuse en scène qui nous a séduit. Elle occupe l'espace avec une autorité tranquille.

Au total une confession lucide, sans exhibitionnisme, sur une douleur lentement maîtrisée, une réflexion toujours actuelle sur le racisme ordinaire et un art, impressionnant, du récit et de la présence scénique. Chapeau !

Christian Jade

" *Final cut* " de et par Myriam Saduis. Du 5 au 25 juillet 2019 à La Manufacture, dans le cadre du Festival d'Avignon.

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 Spectacles à ne pas manquer



© © Christophe Raynaud de Lage

TT After the end

Antonin Chalon signe sa seconde mise en scène avec l'assurance des grands. Lancé à l'assaut d'un texte de Dennis Kelly, auteur britannique dérangeant qui ne laisse pas ses lecteurs en paix, il déploie, entre trois sinistres étagères de fer ajouré, une situation, un climat, un suspense qui font froid dans le dos. L'histoire s'ouvre dans le noir absolu. Deux jeunes sont tapis dans un abri sous terre. Au dehors, la guerre atomique a anéanti l'humanité. Mark a sauvé Louise d'une mort certaine en l'amenant, évanouie, dans son refuge. Elle ne se souvient de rien. Ensemble, ils vont traverser un enfer qui n'est pas que pavé de bonnes intentions. La pièce de Dennis Kelly avance par paliers successifs, à coups d'angoisse grimpante et de doutes dévorants. Antonin Chalon, avec finesse et sens du tempo, parvient à s'inscrire dans le présent des mots. Impossible de deviner ce qui va se passer la seconde d'après. Il a aussi su diriger ses deux comédiens sans rien perdre de leur jeunesse. **Joëlle Gayot**

***After the end*, de Dennis Kelly, mise en scène Antonin Chalon. Jusqu'au 25 juillet, à 13h40, à la Manufacture.**

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 Spectacles à ne pas manquer



TT Cherchez la faute

Conviés autour d'une grande table, avec boissons et ouvrages à feuilleter, les spectateurs participent à une passionnante discussion théologique concoctée par la psychanalyste Mary Balmory. Trois lecteurs privilégiés, au milieu d'eux, commentent un des textes bibliques les mieux connus : quand Eve choisit de manger la pomme interdite et se voit chassée avec Adam du paradis... Depuis des millénaires, on parle de « faute », de « péché », mais sont-ils réellement nommés ainsi dans la Genèse ? Nos lecteurs cherchent, se disputent, réfléchissent avec humour... Que ceux qui pourraient trouver ardu pareil sujet de spectacle n'aient aucune inquiétude ! C'est à une fête de l'intelligence et aux pétilllements de l'esprit qu'invite au contraire le metteur en scène François Rancillac, grand ordonnateur de cette conférence amicale, partageuse et souvent drôle. On en sort non seulement plus intelligent, plus fraternel, mais le cœur rempli de la conscience de l'autre...

Fabienne Pascaud

***Cherchez la faute*, de Mary Balmory. Mis en scène par François Rancillac. Du 8 au 24 juillet, 10h45, La Manufacture.**

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 Spectacles à ne pas manquer



T Désintégration

En 2006, paraissait le témoignage de l'essayiste Ahmed Djouder. Quadra né quelque part en Lorraine, il avait soudain buté sur la question de sa nationalité lors d'un entretien d'embauche. Français ? Certes mais pas seulement. « *D'origine algérienne aussi* ». Son trouble l'a alors saisi au point de se lancer dans un récit en forme de témoignage à vif. Il y passe en revue, via le prisme de l'intimité familiale, cinquante années d'histoire de l'immigration algérienne avant de s'interroger sur l'avenir et la place des jeunes de la quatrième génération.

Kheireddine Lardjam, metteur en scène algérien travaillant sur les deux rives de la Méditerranée, a trouvé, dans la première partie, le ton juste pour évoquer tous les travers et les empêchements de ces familles contraintes par la pauvreté et le manque d'ouverture du « pays d'accueil » (quelle ironie!). Des images symboliques du pays natal défilent sur trois panneaux séparés où alternent trois acteurs (dont Linda Chaïb et Azeddine Benamara, fortiches) campant les inadaptations des pères et des mères à un monde dont ils n'ont pas les clés. C'est ironique et terriblement mélancolique aussi. Une idée est lancée discrètement au public (aux inclus?) : « *Si vous nous aviez un peu mieux aimé, nous aussi on aurait écouté la radio et Dolto...* » Sous-entendu : on aurait ainsi appris à mieux parler, à mieux communiquer, à nous décentrer. Adresse poignante. Changement d'ambiance. Un filet de foot tombe des cintres et trois silhouettes de jeunes à la dent dure apparaissent derrière. Remonte alors par leurs voix les violences de la colonisation française en Algérie, qu'il est toujours salutaire de rappeler. « L'intégration » ? Le concept rebondit ici telle une balle sortant du terrain de jeu. Le ton est plus dur, le discours plus univoque. On se demande alors si le registre de la première partie n'était pas plus efficace pour laver en commun le linge sale. **E.B.**

Désintégration, d'Ahmed Djouder, mise en scène Kheireddine Lardjam, jusqu'au 25 juillet, à 14h05, à La Manufacture.

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 Spectacles à ne pas manquer



© Tristan Jeanne-Valès

TT Reconstitution

Dans le gymnase où sont alignés, comme à l'hôpital, cartons, tables de métal et ustensiles ménagers, deux vieux amants se retrouvent. Longtemps après leur divorce. Elle, Véronique (Véro Dahuron), aime encore Guy (Guy Delamotte). Elle a eu un cancer. Elle a demandé au mari d'autrefois de revivre pour elle leur première rencontre. Ils s'y essaient maladroitement. Ils n'y arrivent pas. Se disputent. Pleurent doucement. Avant de s'allonger tous deux sur on ne sait quelle table d'opération... C'est pour le couple uni que forment à la ville Véro Dahuron et Guy Delamotte, patrons du Panta-théâtre de Caen, que Pascal Rambert a écrit cette *Reconstitution* pudique et brûlante. Dans ce bouleversant âme-à-âme, aucun pathos. Juste une violence dans les mots, qui suffit à susciter les émotions, sans qu'il soit besoin de psychologie. Rambert aime les acteurs. Il écrit pour eux sur mesure. Et il les dirige pour qu'on les voie au mieux. A travers Véronique et Guy se dit ici l'amour qui meurt. Malgré soi. Malgré l'autre. Observer Véronique et Guy évoque forcément en chacun des souvenirs enfouis. Mais la mémoire renaît plus belle, plus généreuse, grâce à leur délicatesse infinie... **Fabienne Pascaud**

***Reconstitution*, de Pascal Rambert. Du 5 au 14 juillet, 11h40, à la Manufacture.**

Télérama

Festival Off d'Avignon 2019 Spectacles à ne pas manquer

TT Séisme



Le metteur en scène Arnaud Anckaert sait choisir les textes. C'est grâce à lui que l'on avait découvert en France, pour la première fois, l'auteur Dennis Kelly, dans une lecture précise et tranchante d'*Orphelins* (dans le OFF, déjà...). Cette fois, il monte le texte d'un autre Britannique, Duncan Macmillan, reconnu comme l'un des piliers du théâtre contemporain anglo-saxon. *Séisme* a l'efficacité d'une comédie. Scènes courtes, rapports de force au cordeau, dialogues où de multiples registres s'entendent. Un couple se tient dans la file d'attente d'un magasin Ikea. Lui y exprime soudain l'envie d'un bébé. Elle le plante là. Mais la discussion entre eux est loin d'être close. Leurs circonvolutions pour se mettre d'accord étoffent plusieurs scènes sur fond d'angoisses climatiques et de catastrophes annoncées, comme autant d'inhibiteurs au désir d'enfant. Anckaert a installé ses deux solides acteurs (Shams El Karoui et Maxime Guyon) devant un mur blanc. Et tout repose sur leurs épaules dans cette vision sèche, drôle et cinglante de bobos qui se voudraient irréprochables mais peinent à gérer leurs propres turpitudes. **Emmanuelle Bouchez**

***Séisme*, de Duncan Macmillan, mise en scène Arnaud Anckaert, jusqu'au 25 juillet, 11h55, à La Manufacture. Relâche le 18 juillet.**

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

29 Juillet 2019 !

Avignon, feuilleton 3/3, *Cherchez La Faute*, François Rancillac

**10h45 - Château de Saint-Chamand / La
Manufacture**

Ce matin, un mistral continu, souverain, fait claquer les affiches du Off sur les murs d'Avignon. Quitter le festival, son agitation futile mais grisante, ses pièces comme ses fêtes, peut engendrer un petit pincement, mais les bourrasques poussent vers la sortie. Un dernier tour de piste s'impose. C'est avec François Rancillac et ses trois comédiens savants, les monuments Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg et Frédéric Révérend, qu'il aura lieu, dans un champ à 10 minutes en bus des remparts. C'est là que se tient un vrai-faux club de lecture aussi champêtre qu'ésotérique, rappelant la Joycean Society, cette communauté qui s'échine à déchiffrer les plus gros volumes de James Joyce. Les écrits étudiés ici sont pourtant bibliques, mais il ne s'agit pas d'une séance de catéchisme. La sélection de textes religieux, toutes confessions confondues, reconstitue le récit d'Adam et Eve en le soumettant aux grilles de lectures de la psychanalyste Marie Balmay, qui organise elle même des séances collectives et laïques sur le sujet. Elle traque dans ces fondements de la civilisation judéo-chrétienne l'émergence du sujet « je », et remet en cause cette culpabilité présumée l'origine de toutes les doctrines, dont elle questionne la présence dans les textes.

Dit comme ça, et sous un vent qui éprouve les cordes vocales des comédiens, la proposition semble périlleuse. Et elle l'est. Seulement, *Cherchez La Faute* a la générosité et la fécondité des expériences théâtrales qui instruisent sans autorité, par son dispositif démocratique en cercle, et le bon ton des interprètes-lecteurs, et nous relâchent avec les doutes dont est faite la sagesse. Ce qui se joue ici, c'est la réversibilité de la connaissance, toujours renouvelée par un nouveau point de vue, c'est l'ambiguïté vertigineuse du langage, des trésors de sens qu'il referme comme de ses dangers, et l'art subtil de la pédagogie, ici accueillante sans être vulgarisante. On n'a pas tout entendu sous le chaos sonore des feuillages au-dessus de nos têtes, on n'a pas tout réceptionné dans le flot d'informations, mais on fera quelque chose de ce qu'on a gardé, presque sans le savoir, bien après avoir quitté Avignon.

Thomas Corlin

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

29 Juillet 2019 !

Avignon, feuilleton 3/3, *Cherchez La Faute*, François Rancillac

**10h45 - Château de Saint-Chamand / La
Manufacture**

Ce matin, un mistral continu, souverain, fait claquer les affiches du Off sur les murs d'Avignon. Quitter le festival, son agitation futile mais grisante, ses pièces comme ses fêtes, peut engendrer un petit pincement, mais les bourrasques poussent vers la sortie. Un dernier tour de piste s'impose. C'est avec François Rancillac et ses trois comédiens savants, les monuments Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg et Frédéric Révérend, qu'il aura lieu, dans un champ à 10 minutes en bus des remparts. C'est là que se tient un vrai-faux club de lecture aussi champêtre qu'ésotérique, rappelant la Joycean Society, cette communauté qui s'échine à déchiffrer les plus gros volumes de James Joyce. Les écrits étudiés ici sont pourtant bibliques, mais il ne s'agit pas d'une séance de catéchisme. La sélection de textes religieux, toutes confessions confondues, reconstitue le récit d'Adam et Eve en le soumettant aux grilles de lectures de la psychanalyste Marie Balmay, qui organise elle même des séances collectives et laïques sur le sujet. Elle traque dans ces fondements de la civilisation judéo-chrétienne l'émergence du sujet « je », et remet en cause cette culpabilité présumée l'origine de toutes les doctrines, dont elle questionne la présence dans les textes.

Dit comme ça, et sous un vent qui éprouve les cordes vocales des comédiens, la proposition semble périlleuse. Et elle l'est. Seulement, *Cherchez La Faute* a la générosité et la fécondité des expériences théâtrales qui instruisent sans autorité, par son dispositif démocratique en cercle, et le bon ton des interprètes-lecteurs, et nous relâchent avec les doutes dont est faite la sagesse. Ce qui se joue ici, c'est la réversibilité de la connaissance, toujours renouvelée par un nouveau point de vue, c'est l'ambiguïté vertigineuse du langage, des trésors de sens qu'il referme comme de ses dangers, et l'art subtil de la pédagogie, ici accueillante sans être vulgarisante. On n'a pas tout entendu sous le chaos sonore des feuillages au-dessus de nos têtes, on n'a pas tout réceptionné dans le flot d'informations, mais on fera quelque chose de ce qu'on a gardé, presque sans le savoir, bien après avoir quitté Avignon.

Thomas Corlin

Les jeux de l'amour

Une inscription projetée l'indique : « Bien que cela ne soit pas d'une importance fondamentale, la pièce se déroule en Italie en 2008 ». Et en effet, l'affaire est un peu universelle. L'auteur, Fausto Paravidino, parle du couple, de ses aléas, de ses heurts, de ses suites, c'est-à-dire de sa recomposition, préméditée ou pas. La mise en scène d'Anne-Sophie Pauchet est élégante et précise, et les comédiens (Arnaud Troalic, Laure Mathis, Manon Rivier, Jean-François Levistre) incarnent avec justesse et humour ces personnages un peu déboussolés, un peu dépassés par le quotidien, la routine. « Le jour des chaussettes, on a compris que ça allait mal, mais évidemment ça allait déjà mal avant. À l'époque, il était déjà question de politique » dit un des personnages. Comme un bon résumé.

Gérald Rossi

Exit. La Manufacture, 12 heures, jusqu'au 25 ; tél. : 04 90 85 12 71

Festival d'Avignon off 2019 : 12 pièces
coups de cœur

Séisme : cette apocalypse qui nous paralyse

Sur scène, presque rien. Un couple se tient devant un panneau blanc. Ils se disputent dans un supermarché Ikea au sujet de savoir s'ils ont envie ou non de faire un enfant, leur premier enfant. Mais n'est-il pas irresponsable de vouloir enfanter dans un monde menacé par les catastrophes écologiques ? Et quelle sera l'empreinte carbone totale du bébé, couches comprises ? Peut-on rester en couple sans fonder une famille ? On découvre un dramaturge britannique exceptionnel : Duncan Macmillan. Son texte ausculte en profondeur l'intime tout en parlant de sujets actuels brûlants comme le mouvement antinataliste, le réchauffement climatique et la collapsologie. Les deux comédiens, Shams El Karoui et Maxime Guyon, sont magnifiques, tout en sensibilité et tension. **Olivier Ubertalli**

Jusqu'au 25 juillet à la Manufacture, Avignon.

Coups de coeur et instants de grâce au Festival d'Avignon.

Mélanie Leray n'est pas sourde aux tribus

Tribus, c'est le titre d'une pièce de l'anglaise Nina Raine, créée et remarquée à Londres en 2010 et remarquée à New York dans le Off-Broadway où elle a remporté le Drama Desk Award. Dans une traduction de Theo Hakola, on en découvre aujourd'hui la profondeur et les métaphores multiples avec, au plateau, six beaux comédiens. Ensemble, ils jouent une famille joyeusement dysfonctionnelle emmenée par deux parents aussi cools que complexes, portés sur la création et ici défendus par deux acteurs aussi chevronnés qu'inspirants : Bernadette Le Saché et Jean-Philippe Vidal.

Billy, le cadet, est un malentendant joué par le bouleversant Luca Gelberg, révélé au cinéma par Eric Lartigau dans le rôle du fils de *La Famille Bélier*. C'est sa problématique d'enfant différent mais aimé qui rejaillit sur chacun des autres personnages et nous emporte dans une réflexion plus vaste sur l'être et le devenir, sur le communautarisme et l'engagement pour ou contre la violence, sur les multiples fonctions du langage. Un programme chargé mais dont Mélanie Leray a su porter les notes d'humour et magnifier les arpèges dramatiques à renfort de vidéos et de surprises sonores astucieusement utilisés.

Théâtre de la Manufacture (la Patinoire) à 19h25

!

Festival d'Avignon : seuls parmi la foule

CHRONIQUE - In et surtout off,
le solo est une forme très prisée.
De Phèdre! à *Final Cut*, les
réussites abondent à Avignon.

! !

(...) À la Manufacture, c'est sa propre histoire
que narre Myriam Saduis dans ***Final Cut***.
Née en 1961, elle enquête sur son père
tunisien qu'elle n'a pas connu, effacé des
tablettes par une mère folle, fille de colons
italiens dans une Tunisie alors protectorat
français. Une recherche de la vérité non
dénudée d'humour et surtout bouleversante.

Étienne Sorin

!

«***Final Cut***», à la Manufacture, jusqu'au 25 juillet, à
18 h 10. Tél.: 04 90 85 12 71.

!

!

LA CROIX.COM

« Final Cut », de Myriam Saduis



La comédienne Myriam Saduis a grandi en ignorant tout de son père tunisien, tenu à l'écart par le clan maternel.

L'histoire de Myriam Saduis s'est bâtie sur l'absence et les silences. Née d'un père tunisien et d'une mère d'origine italienne installée en Tunisie jusqu'à l'indépendance, la comédienne a grandi en ignorant tout de ses racines arabes et de son père,

méthodiquement tenu à l'écart par le clan maternel.

Installée derrière un bureau en bois – dont les tiroirs renferment quelques-uns des secrets familiaux – elle égrène les mensonges et les non-dits avec une précision chirurgicale, liant sa trajectoire semée de trous noirs aux zones d'ombre de la décolonisation. Des révélations surgissent, vertigineuses.

Comme pour éviter le pathos, Myriam Saduis les confie presque en passant, sans laisser paraître d'émotion. Ainsi de la loi du 25 octobre 1972 sur la francisation des prénoms et noms, encore en vigueur aujourd'hui, dont elle décline des exemples saisissants. Son patronyme en est un, que sa mère a fait changer de Saâdaoui à Saduis, escamotant encore la figure paternelle. Hommage d'une fille au père qu'elle n'a pas connu, *Final Cut* est une tentative de recoller les morceaux d'une histoire intime et collective.

On en sort ému, remué. **Jeanne Ferney**

Jusqu'au 25 juillet à la Manufacture, à 18 h 10, puis en tournée. Rens. : 04.90.85.12.71.

24 juillet 2019

Après la neige : la famille à l'épreuve du nucléaire

Dans *Après la neige*, Aurélie Namur s'intéresse à la vie d'après la catastrophe nucléaire. Un spectacle à la démarche sincère, mais dont le propos se révèle simpliste et sans relief.

La catastrophe est un sujet récurrent dans les industries culturelles. Il se dit dans ce goût du cinéma et des séries pour les mondes post-apocalyptiques, les récits dystopiques, comme les fables d'anticipation, nos inquiétudes et angoisses contemporaines. Parmi ces menaces qui planent, le nucléaire a le vent en poupe. Peut-être parce que celui-ci, outre qu'il ait déjà démontré ses ravages, incarne à la perfection une catastrophe sourde, diffuse, omniprésente et insaisissable, contre laquelle il est impossible de lutter. La diffusion et l'immense succès de la mini-série *Chernobyl* produite par HBO et Sky Atlantic l'atteste. C'est de ce sujet, nettement moins traité au théâtre, dont se saisit Aurélie Namur. Dans *Après la neige*, la comédienne, autrice et metteuse en scène, formée au Conservatoire national supérieur de Paris, scrute ce danger par le prisme familial. Ou comment une famille touchée par un accident nucléaire traverse divers états et émotions.

Lorsque le spectacle débute, le pire s'est déjà produit, et le père (Brice Carayol), la mère (jouée en alternance par Julie Méjean et Aurélie Namur) et la petite fille (jouée en alternance par Chloé Marty-Ané et Lyra Hugand) sont installés dans un préfabriqué. Ce logement spartiate renvoie par son ameublement sommaire (matelas, frigo, lavabo, table et chaise) à la précarité dans laquelle vit désormais le trio. Après leur installation dans ce lieu, chacun s'accommode progressivement, et à sa manière, de la situation.

Tandis que la mère est inquiète, angoissée, dans une tension très affectée, le père, plus effacé, décide de devenir un « liquidateur », soit de nettoyer la zone contaminée. Un geste motivé par le désir d'accélérer la reprise d'une vie normale et de pouvoir réintégrer la maison quittée dans l'urgence. L'enfant, elle, joue avec une amie, fait de la balançoire, s'invente des histoires. Mais le provisoire s'installe, les saisons passent et la famille s'enferme dans une solitude et une inquiétude grandissantes. Il y a chez ces personnages une naïveté doublée d'un sentiment de fatalité face à ce qui leur arrive.

Naïveté, quant à leur méconnaissance d'un accident nucléaire et de ses contraintes – le père ne voyant pas le problème à laisser sa fille jouer dehors. Fatalité, les amenant à accepter de repartir vivre dans la zone trop prestement décontaminée, contraints par les difficultés financières qu'un refus déclencherait. En contrepoint à ces scènes réalistes, interprétées avec un jeu souvent trop appuyé, des scènes plus oniriques se déploient. S'y trouvent les jeux de la fillette et le monde qu'elle s'invente à travers la présence d'une biche et d'un faon. Mais même l'imaginaire est contaminé et peut devenir source de danger.

Comme le raconte Aurélie Namur, c'est la découverte d'un documentaire de Kenichi Watanabe, *Le Monde après Fukushima*, qui lui a inspiré ce texte. Un film dans lequel les gestes les plus quotidiens (jouer dehors, être en contact avec le sol, cultiver ses fruits et légumes) deviennent source de mort. Si *Après la neige* déplie cette demi-vie et ce rétrécissement des possibles qu'impose toute catastrophe de ce type, le spectacle le fait avec trop d'ingénuité. La mise en scène comme le jeu et la langue jouent la carte de la candeur surlignée, rendant le propos convenu. La quête d'adhésion, l'ultra-lisibilité et la compassion à tout prix se font au détriment de la pertinence et de la puissance. Reste alors la sincérité de la démarche et la présence d'acteurs dont on pressent le potentiel.

Caroline Chatelet

La Manufacture – La Patinoire du 5 au 25 juillet à 10h – Relâches les 11 et 18 juillet

21 juin 2019

Myriam Saduis a la mémoire qui planche

Dans *Final Cut*, Myriam Saduis se livre pour la première fois à un récit intime. À une exploration en profondeur, mais non sans humour, d'une histoire familiale pleine de trous et de tragédies. Entre France, Italie et Tunisie. Le spectacle, présenté au festival Carthage Dance à Tunis est à l'affiche de la Manufacture dans le Off à Avignon.

Si Myriam Saduis a la démarche légère, aérienne, on ne peut pas dire qu'elle danse. Tout juste, en chantant quelques phrases de Barbara ou au détour d'un souvenir particulièrement vif, esquisse-t-elle un petit bal solitaire. Quelques pas qui laissent deviner une grande fragilité derrière sa manière franche, presque brute, d'occuper l'espace. Si elle a travaillé avec la chorégraphe d'origine libanaise Nancy Naous, et qu'elle exprime volontiers son rejet de tout spectacle qui manque de corps, sa nouvelle création, *Final Cut*, est clairement du côté du théâtre. Il repose sur le mot. Mariem Guellouz et Kahena Sanaâ, respectivement directrice et directrice artistique de Carthage Dance à Tunis, dont la seconde édition a eu lieu du 14 au 20 juin 2019, n'ont pourtant pas hésité à mettre cette pièce au programme. Audace récompensée : cette représentation fut l'un des moments forts des premiers jours du festival.

Créé en novembre 2018 au Théâtre Océan Nord à Bruxelles, qui soutient Myriam Saduis depuis ses débuts dans la mise en scène avec *Une affaire d'âme* – première création théâtrale du récit éponyme d'Ingmar Bergman –, *Final Cut* devait passer par Tunis avant de poursuivre sa route à La Manufacture au Festival d'Avignon. Car dans cette création qu'elle qualifie de « monologue-en-duo », où le comédien Pierre Verplancken fait à ses côtés quelques brèves mais puissantes apparitions, la Tunisie tient une place centrale. De ce pays où la démocratie acquise après la révolution de 2011 bute sur de nombreuses difficultés, la comédienne et metteuse en scène a hérité la moitié de l'histoire qu'elle conte dans *Final Cut*. L'autre venant de l'autre côté de la Méditerranée. De France et d'Italie.

Dès les premiers mots qu'elle prononce derrière un bureau planté côté jardin, Myriam Saduis expose la lacune personnelle, l'inconnu à partir duquel elle a construit sa pièce. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* », dit-elle avant de présenter ses parents. Son père tunisien et sa mère née en Tunisie dans une famille de colons italiens. Grave avec une touche de dérision, son ton quasi-professoral tranche d'abord avec la nature du propos abordé. D'emblée, l'artiste installe ainsi un trouble. Un entre-deux qui, lorsqu'elle relie son récit personnel à celui des sociétés tunisiennes, françaises et italiennes des années 1960, se rapproche de l'écriture d'Annie Ernaux dans *Les Années* (2008). Une « auto-socio-biographie », selon le terme inventé par l'auteure elle-même, où la vie privée d'une femme et l'Histoire de la France depuis l'immédiat après-guerre jusqu'à l'élection de Nicolas Sarkozy sont placées sur un plan d'égalité. Où le quotidien révèle le fond d'une époque.

Le récit de la bataille de Bizerte ouvre la belle exploration de Myriam Saduis. Sa mère, apprend-on, fait partie des Européens qui fuient la Tunisie en 1963, pour aller s'installer en France. Dans son langage précis, presque coupant mais aussi plein d'un humour dont on sent qu'il est le fruit d'une conquête, l'artiste ouvre ainsi la chronique d'une enquête qu'elle a menée pendant de nombreuses années afin de comprendre la disparition de son père avant sa naissance. Et la violence, puis la folie de sa mère qui, du fait de son union avec un Tunisien dans un contexte postcolonial, a subi l'exclusion des siens. Comme l'indique son titre qui emprunte au lexique du cinéma, *Final Cut* est aussi l'histoire d'un montage. Celui de la pièce elle-même, raconté en quelques mots au détour d'une anecdote, d'une tentative de reconstitution.

Si Myriam Saduis ne danse pas au sens habituel du terme, elle fait valser sa mémoire et ses sentiments. Sur un fil, conservant sa force de joie jusque dans les passages les plus sombres de sa traversée, elle réussit à transmettre non seulement une mémoire complexe, mais aussi toute la lutte, tout le travail qu'a nécessité l'écriture du spectacle. Tout le temps et la peine qui font sa valeur, sa beauté. **Anais Heluin**

Théâtre de La Manufacture - du 5 au 25 juillet 2019 à 18h10

L'Origine du monde, une conférence sans éclats

Se saisissant d'une copie du célèbre tableau de Gustave Courbet, Nicolas Heredia s'essaie à une conférence spéculative absurde. De prime abord passionnant, l'exercice ne dépasse finalement pas le didactisme scrupuleux de son propos.

Quelle est la valeur d'une œuvre ? Quelles sont les mécanismes (affectifs, sociaux, financiers) pouvant au cours du temps influencer sur l'évolution de cette valeur ? Voilà certaines des questions soulevées par l'auteur, metteur en scène, acteur et scénographe Nicolas Heredia avec *L'Origine du monde* (46X55). Développant au sein de sa compagnie La Vaste entreprise des projets ancrés dans le réel, à la lisière du spectacle vivant, de la performance et des arts visuels, le jeune homme s'appuie pour cette création sur une reproduction du célèbre tableau de Gustave Courbet.

Tout commence le plus simplement du monde : arrivant sur une scène garnie d'un pupitre et d'un panneau blanc en fond de scène – structure en triptyque indiquant le nom du spectacle, les dates de représentation passées et futures et contenant un écran –, Nicolas Heredia raconte l'origine de son projet. Soit sa trouvaille inopinée dans un vide-grenier d'une reproduction du tableau peint en 1866 par Courbet. Évoquant son hésitation à l'acheter en raison de son prix élevé, le comédien déplie ensuite les différentes réflexions suscitées par son acquisition, toutes ayant trait à l'évaluation de sa valeur. Et tout comme l'œuvre de Courbet, chantre du réalisme, représente de manière anatomique un sexe féminin sans aucun artifices allégoriques, ni références historiques ou littéraires – telles que la peinture avait l'habitude d'y recourir pour la représentation de nus – *L'Origine du monde* (46X55) scrute minutieusement tous les mécanismes d'évaluation et de spéculation entourant possiblement la copie.

Des recherches pour retrouver l'artiste signataire (une certaine Annie Martin) aux démarches d'expertise, de la législation encadrant strictement la reproduction d'œuvres d'art à la tentative de vente du tableau, Nicolas Heredia expose chaque étape par le menu et jusque dans ses moindres détails anecdotiques. Le spectacle se déploie ainsi à mi-chemin entre la conférence et la vente aux enchères, le sommaire dispositif scénographique redoublant ces références. L'exposition du tableau, comme l'écran situé sur le panneau central listant les étapes marquantes de l'argumentaire du comédien, renvoient à une présentation savante, étonnante pour ce qui n'est qu'une vulgaire copie. Il naît, forcément, de ce décalage un amusement, tout comme de l'absurdité de l'exercice spéculatif visant à tout évaluer, même les objets et actions qui échappent à ce type de rapports marchands.

Mais, à relater par le petit bout de la lorgnette chaque éléments et réflexions suscitées, Nicolas Heredia cède à un didactisme appuyé. Outre quelques mécanismes de suspens savamment ménagés – que la compagnie souhaite préserver, demandant aux journalistes de ne pas les divulguer – le spectacle se maintient dans un propos faible, ne dépassant pas l'anecdote ou le léger prosaïsme. Tout étant dit, expliqué, plus rien ne demeure à la seule appréciation critique du spectateur. Plutôt que les enjeux liés à la spéculation et au marché de l'art, à la valeur d'une œuvre comme de tout ce qui nous entoure, ce sont les questions même des enjeux d'un spectacle que soulève inopinément *L'Origine du monde* (46X55) : la valeur d'un spectacle réside-t-elle dans ses effets de manche et de surprise ou, plutôt, dans sa capacité à excéder son propos pour susciter la réflexion ?

Caroline Chatelet

Le choix face au drame des réfugiés

Avec *Le Raz de Marée*, spectacle joué pour la première fois en France, le collectif anversoïis SKaGeN explore la question de l'empathie et du refus du déni à travers le drame personnel d'un couple confronté à la mort de personnes réfugiées.

L'on entend souvent, au sujet du Festival d'Avignon – In comme Off, d'ailleurs –, qu'il serait une caisse de résonance de l'actualité et des enjeux traversant notre société contemporaine. À voir l'inflation de spectacles traitant des questions de l'exil, des migrations, des réfugiés, cette hypothèse n'a rien d'infondée. Si nombre d'artistes abordent ces problématiques par le théâtre documentaire et la mise en scène de témoignages – le goût pour une parole supposément « vraie » semblant actuellement obséder le théâtre contemporain –, c'est par le prisme de la fiction que le collectif de théâtre anversoïis SKaGeN choisit de s'emparer de ce sujet.

Dans *Le Raz de Marée*, pièce écrite par Paul Verrept et interprétée par Clara van den Broek, co-fondatrice de SKaGeN, une femme est seule au plateau. Lorsque les spectateurs prennent place dans la salle, elle est déjà là, la douce luminosité de la scène permettant de l'observer à loisir. Assise au centre, les jambes croisées, tout dans sa toilette et sa mise indiquent une classe sociale assez aisée : robe apprêtée, chaussures à talon, cheveux impeccablement tirés, maquillage léger. Les yeux baissés, elle se tient immobile sous un grand luminaire doré, tandis qu'autour d'elle le chaos règne. Dans cet espace évoquant une salle de réception un peu désuète ou une salle de petit-déjeuner telles qu'en comptent certains hôtels, le mobilier est en grande partie à terre, sens dessus dessous.

Bientôt les lumières changent, deviennent plus froides, et la femme commence à parler, levant progressivement les yeux vers le public. « *Tu as réaménagé la maison. Et elle est magnifique.* » Elle raconte alors aux spectateurs sa vie, s'adressant par ce « *tu* » à eux comme s'ils étaient son époux – manière de nous inclure directement dans ses réflexions. Avec lui, elle a vécu des jours paisibles, installée dans le confort ouaté d'une maison en bord de mer. Couple isolé et reclus dans le silence et l'amour, l'homme et la femme se sont ainsi construit un univers paisible, retiré : « *Parfois je crois que je n'ai jamais rien voulu d'autre. La maison, la mer, et nous.* » Jusqu'au jour où le couple aperçoit depuis la baie vitrée de leur habitation cinq corps d'adultes échoués sur la plage. D'hésitante, sa voix et sa posture deviennent insensiblement plus fermes, soulignant comment cet événement traumatique creuse l'écart entre eux. Tandis que lui, indifférent, entend continuer sa vie comme si de rien n'était, elle, peine à oublier. Une seconde découverte macabre, d'un enfant, cette fois, achève de consommer la rupture.

Le Raz de Marée déroule ainsi la prise de conscience de la femme du monde qui l'entoure. Les divergences avec son compagnon l'amènent à quitter l'univers clos du déni, du refus de savoir, des petits arrangements avec la réalité pour ne pas voir. Ce cheminement fondé sur l'empathie effectué dans une ville étrange par son absence d'habitants, Clara van den Broek le réalise d'une main de maître. Dans une interprétation rigoureuse, hiératique, la comédienne évolue de la réserve au désarroi et à la détermination, esquissant avec subtilité tous ces sentiments. Le patient processus de remémoration – marqué par une langue aussi économe que poétique – passe également par l'imaginaire. Tandis qu'une enfant surgit sur scène lors de la fuite de la femme de la maison, et évolue ensuite en parallèle d'elle, des ombres de personnes en exil viennent progressivement investir le lieu. Si ces images projetées – signées, comme la création sonore et lumières, par Eric Engels – accentuent le sentiment de trouble diffus, la présence de la fillette comédienne s'avère, elle, anecdotique.

Avec finesse, *Le Raz de Marée* renvoie chacun à son comportement face à ce qu'on désigne hypocritement comme « la crise des réfugiés ». L'inquiétude que distille la pièce est d'autant plus ambiguë que l'itinéraire de la femme est marqué par l'impuissance, et se referme sur une possible inversion des rôles : et si elle était « eux », et si « ils » étaient « elles ». Sans moralisme appuyé, l'empathie et l'identification débouchent sur un libre positionnement de chacun, énoncé dans une hypothèse finale : « *Peut-être avons-nous le choix.* » **Caroline Chatelet**



Cherchez la faute

Mise en scène François Rancillac, La Manufacture, 2 bis rue des Écoles, à 10h45 (relâche les 11 et 18 juillet)

Voici l'un des spectacles les plus atypiques et réjouissants de ce festival ! Les spectateurs ont rendez-vous devant le Théâtre de la Manufacture.

Une navette les emmène au château de Saint-Chamand, à une dizaine de minutes de là. On entre dans un beau jardin et on prend place autour d'une table, ou plutôt de tréteaux disposés en rectangle, au milieu desquels se dresse, énigmatique, un petit arbre. Sur les tréteaux, dans le plus grand désordre, des Bibles à foison, toutes les traductions de toutes les traditions, et des ouvrages sur la pensée juive, hindoue, arabe, et des dictionnaires d'hébreu ou de grec.

Quatre comédiens, dont le metteur en scène, François Rancillac (ancien codirecteur du CDN de Saint-Etienne) discutent avec passion des thèses de la psychanalyste Marie Balmary (*La Divine Origine. Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Grasset, 1993) sur la fameuse scène de la Genèse si mal nommée par la tradition chrétienne « le péché originel ». De péché il n'est pas question ici, mais bien plutôt de l'avènement du sujet, de la relation intersubjective et de la découverte de l'altérité. Les comédiens déconstruisent les stéréotypes et les idées reçues, débarrassent le texte de la poussière accumulée par 2 000 ans de théologie. Dieu, ou plutôt le Tétragramme, fait don à l'homme de la liberté et du pouvoir de construire la relation par la parole.

L'expérience est certes ratée : chassés de Gan 'Eden, le Jardin d'Eden, les hommes auront à reprendre la tâche à nouveaux frais, avec leurs propres forces – de même que les tables de la loi écrites de la main de Dieu seront brisées par Moïse qui devra les réécrire, identiques mais de sa propre main. Ne manquez pas cette *yeshiva* laïque et champêtre, drôle, joyeuse, irrévérencieuse et tellement intelligente !

Abraham Bengio



Festival d'Avignon : entre France et Maghreb, deux fortes quêtes d'identité

« Points de non-retour (Quais de seine) » d'Alexandra Badea et « Final cut » de Myriam Saduis sont des pièces à l'affiche du Festival d'Avignon. L'une dans le In, l'autre dans le Off. À travers des histoires familiales entre deux pays, les deux spectacles passent par les massacres du 17 octobre 1961 à Paris. Des zones d'ombre où l'une se perd un peu et l'autre fait mouche.

Assise à une table en bois aux multiples tiroirs dont l'un est plus secret que les autres, l'actrice, autrice et metteuse en scène Myriam Saduis nous regarde. Elle est calme, déterminée. Elle est là pour nous raconter une histoire, la sienne et celle de sa famille franco-tunisienne. Elle le fait dans un désordre calculé tout en nous guidant avec des « retenez cela, j'y reviendrai tout à l'heure ». Son récit, non linéaire, est parfaitement structuré, y compris dans ses digressions. Elle aura attendu plus de quinze ans avant d'oser parler d'elle et des siens sur une scène. Un passage à l'acte nourri et rendu possible par une psychanalyse qui aura duré douze ans ? L'évocation des dernières séances – où Myriam Saduis joue à la fois l'analysée et l'analyste (avec une voix et un accent qui rappellent feu l'acteur Daniel Emilfork) – permettent au spectacle de se terminer sur une note drôle, point final d'une histoire qui ne l'est pas, drôle, celle d'une élucidation personnelle et familiale où l'Histoire tient le rôle de décor, de bande-son, de bande-image et d'éclairages.

Quête autour d'un père

Myriam Saduis a un partenaire fantôme et omniprésent, sa mère (« merveilleuse et paranoïaque », résume-t-elle), et un autre, éphémère mais bien réel, l'acteur Pierre Verplancken, « j'y reviendrai tout à l'heure ». Et le père ? Il est où, le père ? Cette interrogation fonde le spectacle. Issue d'une famille de colons italiens vivant en Tunisie depuis le protectorat français, la future mère de Myriam tombe amoureuse d'un Tunisien, le jeune et forcément beau Béchir Saâdaoui. Sous la pression familiale mais pas seulement, le couple se sépare. Pire encore : le père disparaît des conversations, des albums photos, il devient un non-être, un non-dit. Myriam naît d'un père disparu jusqu'à son nom. Magie de la francisation autorisée par la loi, la petite Myriam Saâdaoui devient Myriam Saduis. Folie que celle de ces jeux troubles de double creusant le doute et la folie. Ainsi ces moments extraordinaires où l'actrice Myriam Saduis, au profit volontaire et à la voix affirmée, casse son corps et prend une tout autre voix sortie de ses entrailles, pour chanter des bouts de mélodie de Barbara (« Dis, quand reviendras-tu ? », par exemple) que lui fredonnait sa mère.

Tous ces faits intimes sont aussi le reflet et le relais de l'Histoire, celle qui lie et délie deux pays, la France et la Tunisie, un mariage forcé, celui-là, un jeu de dupes entre la colonisation menée des « races élues » et le rouge aux lèvres de la civilisation apportée aux « races inférieures » alias métèques et autres bicots ou bougnoules avec citation terrifiante de Jules Ferry sortie d'un des tiroirs de la table. Chaque ouverture de tiroir est une flèche acérée. Ce que contient le dernier donne son titre au spectacle : *Final cut*. Je n'en dirai rien, bien sûr.

Née l'année du 17 octobre 1961

Exemple type de la façon dont Myriam Saduis agence son spectacle. « *Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu* », dit-elle, assise à la table comme une conférencière ou un professeur d'histoire (fausse piste) en ouvrant son spectacle. Premier élément, l'année 1961 va convoquer les massacres du 17 octobre de cette année-là. La grande manifestation pacifiste des Algériens de France à Paris qui se terminera par un bain de sang : des centaines d'Algériens roués de coups, morts ou pas, jetés dans la Seine sur ordre du préfet Maurice Papon. Une page noire, dont la suite ne l'est pas moins, « retenez cela, j'y reviendrai tout à l'heure ». Deuxième élément : l'année 1961 convoque la bataille de Bizerte qui commença cette année-là, moment de tension entre la France et la Tunisie devenue indépendante depuis peu qui se soldera par des bombardements meurtriers de l'armée française. L'un des moments peu glorieux et même monstrueux de notre Histoire lui aussi mis entre parenthèses ou oublié du glorieux récit de notre Histoire Nationale cher au président français.

Troisième et dernier élément, le 17 octobre en appelle un autre, celui de l'année 1896 qui vit la création sur la scène du théâtre Alexandrinski à Saint-Petersbourg de *La Mouette* de Tchekhov. C'est là qu'intervient, à l'intérieur du monologue de Saduis, le premier duo avec Pierre Verplancken dans le rôle d'Arkadina, la mère de Constantin, et ce dernier (Saduis). La fameuse scène où le fils (Saduis donc) demande à la mère de lui refaire son pansement. Scène où l'on peut voir une mise en abîme du geste de *Final cut* : Myriam Saduis y refait le pansement de sa vie, le théâtre tenant le rôle de la bande Velpeau. Tout le spectacle est ainsi construit, monté peut-on dire, passant de l'intime à l'historique, de la quête à l'introspection, de la confession personnelle à la construction théâtrale. **Jean-Pierre Thibaudat**

***Final Cut* de Myriam Saduis, Théâtre de la Manufacture, 18h10 jusqu'au 25 juillet (sf les 11 et 12).**



MEDIAPART

12 JUILLET 2019 - BLOG BALAGAN

Avignon : Turbulences, Orain, Heredia, Béhar, quatre possibilités du Off

On trouve de tout dans le Off avignonnais, des horreurs, des spectacles bâclés ou fatigués et des splendeurs, des histoires attachantes. Pour aujourd'hui, quatre spectacles hautement recommandables : « Trouble » par la compagnie Turbulences !, « Disparu » par Cédric Orain, « L'Origine du monde » par Nicolas Heredia et « La Clairière du grand n'importe quoi » par Alain Béhar.

L'Origine de Nicolas Heredia

C'est en 2007 à Montpellier que Nicolas Heredia a créé La vaste entreprise, compagnie dont il est le concepteur et le porte-parole plus que l'acteur, œuvrant à la lisière des centres d'art, de la performance et de l'espace public : on le retrouve à Avignon dans la cour du musée Angladon, bien que faisant partie du programme de la Manufacture. Drôle de loustic.

En 2016, dans *Visite de groupe*, il signait une « déambulation auto guidée pour une voix de synthèse et un groupe d'individus » dont le propos est de « visiter le groupe de visiteurs qui la constitue ». Etonnant, non ? L'année suivante dans *Légendes (Réalité augmentée)*, il se penchait sur le dossier épineux des plaques commémoratives dont sont friands les maisons où sont nés ou morts des écrivains, des peintes, des maires, des généraux ou de Résistants où sont tombés pour l'honneur de la France. Je conseillerai au dénommé Heredia d'aller faire un tour sur le parvis à la sortie de Nanterre Préfecture où en allant vers le parc qui conduit au Théâtre de Nanterre, on lit des lambeaux de phrases célèbres anciennement du Général de Gaulle et reconverties au hasard du temps, en poèmes dadaïstes.

Nicolas Heredia a ainsi inondé l'espace public (murs, balcons, oreillers, sac à patates, bouteilles, ballons, etc.) de nouvelles plaques commémoratives. Exemple : « Ici le 2 février 1994 N. s'endort en lisant une phrase de Georges Perec : « Rien ne sert de rien cependant tout arrive ». Ou bien « Ici le 9 septembre 1989 B. marche tout nu dans la rue pour aller à l'école et puis il se réveille ». En 2021, il ne faudra pas rater *A ne pas rater*, « un spectacle qui se propose de prendre la mesure de tout ce que vous ratez pendant que vous assistez à ce spectacle ». Soit l'horoscope du Parisien, un poème érotique inédit d'Aragon, la notice d'un tue-mouche écologique, les sous-titres à la télé, ça en fait des choses, pour nous en tenir à la seule lecture du monde.

Pour l'heure, Nicolas Heredia nous emmène un week-end dans une brocante où entre un lot de cuillères en argent et un lot de cadres tarabiscotés, il tombe en arrêt devant une reproduction de *L'Origine du monde* de Courbet peinte par Louise Chosetruc. Le sujet cher à Jacques Lacan et à son salon, le talent de la copiste, la touffe généreuse autant que les cuisses du modèle dont, au demeurant, on aurait trouvé l'identité, tout cela fait que le brocanteur en demande une somme qui n'est pas monstrueuse mais qui n'est pas donnée pour autant. C'est là que l'art de Nicolas Hérédia va se déployer. Mariant HEC et système D, logique sans peine de Lewis Carroll et ruse de Sioux, Nicolas Heredia va mettre le public dans un état de transe estivale, poussant le « si... » dans ses derniers retranchements. Comment ? Pourquoi ? Ne me demandez pas de dévoiler l'Origine du monde, allez y voir de près. **Jean-Pierre Thibaudat**

L'origine du monde, jusqu'au 25 juillet à 18h45, la Manufacture hors les murs au musée Angladon. Puis les 14 et 15 sept à Saint-Jean de Védas, le 21 sept au NEST à Thionville, du 14 au 24 nov à la Scène Nationale d'Albi, du 30 janvier au 3 fév 2020 aux Scènes croisées de Lozère.

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Dans l'enfer d'une cave

En s'emparant du drame insidieux de Dennis Kelly, *After the End*, Antonin Chalon met en exergue avec virtuosité la noirceur de l'âme humaine. Porté par deux jeunes comédiens d'exception, ce spectacle âpre secoue et prend aux tripes. Épatant !

Le noir, un bruit, le feu. Une bombe a éclaté aux abords d'une boîte de nuit. Louise (extraordinaire Marie Petiot) est tombée, inconsciente. Mark (épatant Xavier Guelfi), un ami bizarre, l'a sauvée, l'a emportée dans l'abri atomique enterré dans le jardin de son petit pavillon de banlieue. Coupé de l'extérieur, ce duo improbable tente de survivre en attendant des nouvelles de la surface.

L'inquiétude gagne leur cœur. Que sont devenus leurs amis, leurs proches ? Ont-ils survécu ? Louise s'interroge, pleure. Aucune nouvelle ne vient la rassurer. La radio ne capte aucune onde. Le monde de dehors est-il encore debout ? Les rapports se troublent. Mark est un garçon bien étrange. Ses réponses sont évasives, biaisées. Le doute s'immisce dans l'esprit de Louise. Y-a-t-il une once de vérité dans les paroles de celui qui au fil du temps se transforme imperceptiblement en tortionnaire. Victime(s) ou bourreau(x), telle est la question ?

Avec justesse, limpidité, Antonin Chalon plonge dans l'écriture sibylline, trouble de Denis Kelly. S'attachant à rendre avec une précision clinique, le regard acéré que porte l'auteur anglais sur le monde, la nature humaine, il invite le spectateur au plus près du point de rupture entre altruisme et monstruosité. Il se délecte à rendre toute la puissance perverse de ce texte brûlant, rugueux. Le public se laisse prendre au jeu de ce huis-clos psychologique de plus en plus malsain, de plus en plus mortifère.

Le plateau réaménagé en cave par Salma Bordes se referme comme un piège métallique



autour de nos deux protagonistes. Modulable, il permet d'être au plus près de leurs émotions, de leurs sentiments entre possession et haine. Avec une certaine délectation, Marie Petiot, que l'on a vu récemment au côté du metteur en scène dans la *Logique imperturbable* un fou de Zabou Breitman au rond-point, joue la jeune fille en fleur, pas farouche pour un sou, véritable guerrière quand il s'agit de sa survie. Face à elle, Xavier Guelfi campe un jeune homme perturbé à souhait, qui passe en un tour de main de séducteur, manipulateur à un horrible et violent personnage.

Saisi par l'œuvre de Denis Kelly qui amène le public toujours vers un ailleurs glauque et brutal, *After the End* ciselé par Antonin Chalon fait partie des incontournables de ce festival d'Avignon OFF 2019.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
envoyé spécial à Avignon

La Manufacture (intra-muros) Jusqu'au 25 juillet 2019 à 13h40

Mise en scène d'Antonin Chalon - Avec Marie Petiot, Xavier Guelfi

Scénographie de Salma Bordes - Lumière d'Antonin Chalon, Quentin Maudet - Son de Rémy Billardon, Antoine Henri De Villeneuve

L'OEIL D'OLIVIER

CHRONIQUES ARTISTIQUES & RENCONTRES CULTURELLES

Blessures enfantines

En s'emparant du roman de Bruce Lowery, couronné en 1961 du prix Rivarol, disparu maintenant, Vincent Menjou-Cortès nous plonge avec intensité au cœur des fêlures intimes d'un jeune garçon, de ses malaises d'enfant rejeté par ses camarades. Troublant !

Jeff (étonnant Vincent Menjou-Cortès) a 13 ans. Aimé de sa mère, un peu trop protectrice, de son père fataliste, de son petit frère qui l'adule, il grandit tant bien que mal. Une cicatrice qui barre sa lèvre supérieure lui gâche l'existence. Véritable objet de moquerie à l'école, de rejet, cette petite difformité qui lui donne un étrange sourire, une « gueule-cassée » et dont ses parents tentent de minimiser l'impact psychologique, est une plaie ouverte, qui jamais ne se referme.

Exclu des jeux de récréation, mis au ban de cette société de jeunes adolescents pré-pubères intolérants avec la différence, Jeff se construit difficilement. Seul Willy, un jeune garçon, un peu costaud et aux oreilles décollées lui tend la main, le prend sous son aile. Mais cette gentillesse soudaine trouble Jeff, plus habitué aux humiliations, aux brimades. Ne sachant comment se comporter, il va chercher son amitié, la chérir avant de commettre un acte irréparable, le privant définitivement de tout lien autres que le bannissement avec les autres.

Avec beaucoup d'ingéniosité, Vincent Menjou-Cortès adapte ce roman noir, terrible, prisé des ados et lui donne une densité à la fois hyper réaliste et artificielle. En utilisant les codes du Stand-

up pour dire ce monologue qui parle sans fard du harcèlement scolaire, il déroute et dérange

Distanciant le propos par son jeu contraint, le metteur en scène souligne toute la cruauté des enfants, leur intolérable suffisance, leur rejet de toute difformité ou différence. Ressentant dans sa chair, les méchancetés, les rebuffades, les vexations, il fait entendre intensément ce récit terrible signé Bruce Lowery, qu'on finit par confondre avec son personnage.

Passant avec virtuosité d'un rôle à l'autre, tour à tour mère angoissée, adolescent charismatique ou jeune garçon introverti, il fait vibrer cette *Cicatrice*. Pris dans ses rets, le public saisi, n'a d'autres échappatoire que d'entendre les mots de Jef, sa détresse. Étrange autant que bouleversant, ce seul-en-scène est une claqué qui fait remonter en chacun des spectateurs de vieux souvenirs presque oubliés...

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore
envoyé spécial à Avignon

La Manufacture (intra-muros) Jusqu'au 25 juillet 2019 à 15h20

Mise en scène de et avec Vincent Menjou-Cortès

Collaboration artistique Timothée Lerolle

Scénographie de Fanny Laplane

Lumière d'Hugo Hamman

Le Journal d'Armelle Héliot

Critiques théâtrales et humeurs du temps

23 juillet 2019

!

AVIGNON : LES SINGULIERS POUR QUELQUES JOURS

Quand un artiste est à part, original, on craint de se mettre à l'écriture parce que l'on est toujours en dessous de ce que l'on a ressenti. Voici trois grands caractères. Très différents.

C'est une autre personnalité de femme qui aura marqué le festival off. Une artiste que l'on connaît et dont on suit le travail depuis longtemps. On connaissait l'adaptatrice, la metteuse en scène, la directrice d'acteurs, l'intellectuelle.

On découvre l'auteure et la comédienne. Et dans un exercice très particulier : celui d'une quête personnelle, une quête du père. La quête de la vérité de sa naissance et de sa vie.

Myriam Saduis réside et travaille principalement en Belgique. Après *La Nostalgie de l'avenir* d'après Tchekhov en 2012 et *Amor mundi/Hannah Arendt* en 2016 que l'on a vu en France, elle a donc écrit *Final cut*. Elle l'a interprété, seulement accompagnée de Pierre Verplancken, durant tout le festival.

Un texte ardu, dense, tout en ruptures mais avec une armature très souple et solide. Allers et retours. Une mère italienne, catholique, ayant vécu en Tunisie. Un père tunisien, musulman. Disparu ou plutôt effacé par la volonté des adultes venus s'installer en France, après les événements de Bizerte.

Derrière un bureau, cette femme brune, au visage volontaire mais tendre, au regard sombre, profond et doux, à la voix très bien placée, nous raconte son histoire. Son enquête.

Elle se lève, se déplace, danse. La présence, discrète et claire de Pierre Verplancken est très séduisante.

Un appui d'images, mais sans excès. Isabelle Pousseur, metteuse en scène délicate et lucide, qui dirige le théâtre Océan Nord, à Bruxelles, là où travaille Myriam Saduis, a participé à la mise en scène.

Une bande-son avec chansons, une création de Jean-Luc Plouvier, des lumières de Nicolas Marty, des conseillers artistiques, un travail vidéo de Joachim Thôme, l'interprète a su s'entourer.

Elle sait trop que le théâtre est question de collectif et que, pour donner plus de force à cette histoire si intime et bouleversante, il faut être parfait.

Le public ne s'y est pas trompé qui a tout de suite fait salle comble à la Manufacture, après des représentations triomphales au Festival de Carthage, Tunisie oblige, où le spectacle a été créé.

La construction du texte est remarquable, comme l'est l'interprète, avec son timbre aux moirures fermes. Une interprète qui se garde de tout pathos, comme se tenant à distance.

On reverra *Final cut* dès octobre, à Paris, au Centre Wallonie-Bruxelles, puis en tournée en Belgique. En attendant d'autres rendez-vous. ! A.H

« Final cut », La Manufacture, jusqu'au 25 juillet, 18h10.



Trois spectacles immanquables repérés dans le Off du Festival d'Avignon

Séisme (du 5 au 25 juillet à 11h55 au Théâtre de la Manufacture/relâche les 11 et 18 juillet)

Ici aussi, la mise en scène est minimaliste afin de laisser toute la place aux mots, simples, efficaces, parfois drôles, traduits d'un texte anglais de Duncan Macmillan. Pendant le temps d'une longue conversation, nous n'avons devant nous qu'un simple panneau blanc en fond de scène, un homme et une femme, qui vont retracer toute leur vie de couple, de leur envie d'enfant à leur disparition.

Et c'est ce potentiel futur bébé qui est au cœur de tous leurs questionnements. Comment vouloir mettre au monde un enfant quand notre planète est en perdition ? En cette période d'urgence écologique, le choix le plus responsable n'est-il pas de ne pas faire d'enfant ? C'est surtout la femme du couple qui fait primer sa raison sur son envie profonde, s'autoconvaincant à grand renfort de chiffres anxiogènes et un peu absurdes : le bilan carbone d'un enfant, par exemple, est l'équivalent de sept ans d'allers-retours quotidiens entre Londres et New York.

Si l'écologie est au centre de cette pièce, ce tête-à-tête est aussi l'occasion de questionner sur le couple, la famille et la parentalité. En 1h20, ils vont tout raconter, de la décision de finalement faire un enfant, à la fécondation, la fausse couche, la séparation, les retrouvailles et la mort. Les deux comédiens enchaînent les conversations, les changements de situation et les ellipses sans aucune transition ni même pause, simplement en changeant de place sur scène.

Séisme est un texte extrêmement actuel, qui sous couvert d'humour et d'une apparente simplicité des mots très anglo-saxonne, soulève bien des questions. C'est une réflexion très moderne sur "l'antinatalisme" au nom de l'écologie, un sujet très nouveau mais déjà angoissant pour toute une population en âge de devenir parents. Ce couple est le miroir d'une génération consciente de vivre sur une planète foutue et pour qui l'incertitude est devenue un mode de vie. Ici, le séisme est aussi bien le bouleversement qu'est la venue au monde d'un enfant que l'effondrement de la planète. **Manon Marcillat**

16 juillet 2019

maLze

19 juillet 2019

Agendart – Spécial OFF d'Avignon

Festival d'Avignon oblige, la rubrique Art vous propose un Agendart exceptionnel, pour ceux qui ont la chance d'être à Avignon mais pas seulement.

Théâtre – La Cicatrice à la Manufacture

Seul en scène, Vincent Menjou-Cortes, interprète Jean-François, une jeune garçon affublé d'une cicatrice sur la lèvre supérieure, résidu d'un bec de lièvre certes bien arrangé mais encore visible. Par ce que les enfants sont parfois très cruels entre eux, cette cicatrice va très rapidement compliquer la vie de *Jeff* dans sa nouvelle école. Jusqu'à ce qu'un camarade plus populaire décide de lui offrir son amitié. Mais cette complicité fragile ne résoudra rien, au contraire. Histoire classique de bouc émissaire scolaire, la *Cicatrice* vaut surtout pour l'interprétation de Vincent Menjou-Cortes qui, simplement juché sur une petite palette et seulement armé d'un micro parvient à incarner l'adulte timide et angoissé qu'est devenu cet enfant moqué et traumatisé par les conséquences de ses actes. **Chloë Braz-Vieira**

La Cicatrice, mise en scène de Vincent Menjou-Cortes d'après le roman de Bruce Lowery. Festival OFF d'Avignon, jusqu'au 26 juillet à La Manufacture.

PLUTON

EXPLORER - DECOUVRIR - OBSERVER

magazine

18 juillet 2019

Théâtre

MAJA

Un soir d'hiver, une tempête s'abat sur une maison. Un vent forcené ouvre la porte du foyer dans lequel, suite à l'éprouvante perte de sa femme, un père s'efforce de vivre avec son jeune fils. Un terrible loup noir pénètre alors chez eux et emporte l'enfant.

Qui est ce loup ?

N'est-il qu'un terrifiant animal ou est-ce autre chose venue bouleverser ce père égaré dans la mélancolie d'un bonheur révolu?

Écrit et mis en scène par Maud Lefebvre, *Maja*, est un très beau conte moderne qui parle à la fois à l'enfant et à l'adulte. Il interroge avec beaucoup d'acuité la relation filiale, le rapport à l'éducation, à la notion d'abnégation, de dévouement.

Comment continuer d'être un bon père, comment protéger son garçon dans cette épreuve insurmontable alors que la langueur accable l'homme? Comment faire acte de résilience pour offrir les armes du bonheur à son enfant, qu'il puisse continuer à se construire afin d'affronter la vie. Le loup serait-il la réponse inattendue?

La puissance des émotions se construit par l'atmosphère très onirique du spectacle. Théâtre d'images poétique et ténébreux, à mi-chemin entre rêve et hallucination, *Maja* nous abîme dans un monde saisissant où les déjà-vus, chimères et autres distorsions de l'espace et du temps jalonnent ce périple! initiatique vertigineux.

Valentin Paul et Clément Fessy, respectivement créateur lumière et son, offrent un écrin de grande qualité au loup, fascinante et splendide marionnette créée par Anne Legroux. Il symbolise avec beaucoup de pertinence les carences d'un père, obligé de dompter la bête, s'il veut se retrouver lui-même et ainsi, rouvrir le portail de la résurgence à son fils disparu.

Un spectacle singulier et envoûtant. **Angelo CORDA**

MAJA de Maud Lefebvre. Avec : Kathleen Dol, Arthur Fourcade, Christina Losif, Lucile Paysant, Maud Lefebvre

La Manufacture 2, Rue des Écoles- 84000 Avignon du 5 au 25 juillet 2019

Théâtre du blog

16 juillet 2019

Histoire de l'imposture, chorégraphie de Patrick Bonté en collaboration avec Nicole Mossoux



Que cachent nos vêtements? Si l'habit fait le moine, la vérité est-elle nue ?

Dans le plus simple appareil, cinq personnages s'avancent timidement: difficile, dans cette tenue, de se faire des civilités comme l'ordonne une voix de robot impérative. Pour obéir, hommes et femmes vont devoir se vêtir : de plus en plus guidés ils s'adonneront aux cérémoniaux d'usage. Du costard cravate aux atours d'un autre âge, le temps ne fait rien à l'affaire, l'imposture est éternelle.

Dans imposture, on entend posture et la chorégraphie joue sur ces mots en bâtissant la pièce sur des glissements successifs d'une posture à l'autre : « L'enjeu était de s'interroger sur l'artifice des postures sociales, des jeux de rôles, des normes conformistes qui nous façonnent », note Patrick Bonté. L'imposteur, selon Jean-Bertrand Pontalis, est « celui qui usurpe une identité, s'invente une histoire qui n'est pas la sienne, se fait passer pour un autre, et ça marche. »

Ici point de psychologie, ni de volonté démonstrative : les corps nous raconteront mieux que les livres cette histoire de l'imposture. Les deux danseurs et les trois danseuses évoluent dans un carré violemment éclairé, raides comme des mannequins de vitrine. Dans imposture, il y a aussi pose, et ils nous feront rire en prenant des poses sous les flashes répétés d'un hypothétique appareil photographique, et toujours pilotés par la voix off. Ils adoptent des personnalités d'emprunt, des poses grotesques, des mimiques grimaçantes, ou au contraire des airs compassés... Se transformant à vue, ces figures se mettent dans des situations stéréotypées, selon une typologie sociale repérable : hommes et femmes d'affaire pressés, mondaines et mondains évaporés, dragueurs de boîte de nuit ou encore courtisans étriés dans des redingotes et courtisanes en corsets et robes à panier... On oublie progressivement leurs anatomies, découvertes avant qu'ils n'apparaissent dans la lumière crue de la scène. Et l'on en vient à s'interroger soi-même sur le "look" que l'on se donne, le matin, devant son miroir, avant de sortir se joindre à la comédie humaine...

Mais à la fin, le factice finit par se fissurer, quand la musique appelle les interprètes à libérer leur énergie dans une danse sauvage inspirée de rituels tribaux. Hors d'eux et de la petite imposture du théâtre... Cette transe signe le retour du naturel contre la norme sociale...

Patrick Bonté est metteur en scène et dramaturge, Nicole Mossoux danseuse et chorégraphe ; depuis 1985, ce tandem bruxellois pilote alternativement ses créations. Lors de cette dernière représentation estivale, nous avons découvert avec plaisir leur travail raffiné, au Château de Saint-Chamand, salle hors-les-murs de la Manufacture. Espérons que ce spectacle, qui tourne depuis 2013, sera, après le succès rencontré à Avignon, de nouveau programmé. **Mireille Davidovici**

Vu le 14 juillet à La Manufacture.

Théâtre du blog

14 juillet 2019

Morgane Poulette de Thibault Fayner, mise en scène d'Anne Monfort



Deux monologues : *Le Camp des Malheureux* et *La Londonienne*. Nous y voyons souffrir, aimer et finalement grandir Morgane Poulette, une rockeuse cabossée, haute comme son prénom de fée et fragile comme son nom de petite chose. Elle se parle, à la deuxième personne, se regarde vivre et dériver, et refaire un parcours chaotique. Thibault Fayner nous emmène dans une ville fantasmée, Londres de bas-fonds et de clinquant, capitale des musiques mélancoliques...

Dans la première pièce, Morgane Poulette vit une histoire d'amour compliquée par la drogue et l'alcool, avec l'acteur Thomas Bernet dont la mort achèvera de la déjanter. Va-t-elle mourir elle aussi ? La voix off d'un "guérisseur" nous fait entendre comme le songe de son passage par les enfers et sa résurrection. Nous la retrouvons mûrie, plus ouverte au monde dans la seconde partie, où passe le fantôme très concret de Margaret Thatcher. Ce qui éclaire rétroactivement *Le Camp des Malheureux* d'un jour froid et en fait entendre l'aspect social implicite.

Anne Monfort a confié le texte à Pearl Manifold avec qui elle travaille souvent. L'actrice est faite pour la pièce, glissant du français à l'anglais si nécessaire, conteuse d'abord, puis livrant de plus en plus son corps au personnage. En même temps, la scénographie change. L'îlot cerné d'ombre d'un praticable s'efface en un espace aquatique indéterminé, onirique comme un terrain vague. La poésie du spectacle est dans cette convergence entre un texte qui s'ouvre d'une subjectivité, à un regard sur le monde et un espace, avec des lumières à la fois simples et polysémiques. Et puis cela fait du bien de s'extraire un court moment d'Avignon... *Morgane Poulette* se joue au Château de Saint-Chamand, un beau bâtiment municipal au milieu d'un parc où jouent les enfants et où les jeunes se rassemblent dans l'un des quartiers les plus pauvres de la ville. Respirer et mettre un pied, ne serait-ce qu'un seul, dans le monde réel... Ce qui donne son prix au théâtre, et en particulier à celui-là. **Christine Friedel**

La Manufacture, 2 rue des Écoles, Avignon, jusqu'au 24 juillet (relâche le 18)



LA GAZETTE DES FESTIVALS

L'Origine du monde

Si, au détour d'une brocante de quartier, on essaie de vous refourguer une médiocre copie de « L'Origine du monde » de Courbet pour 200 euros, il est probable que vous passiez votre chemin. C'est ce qu'a d'abord été tenté de faire Nicolas Heredia, avant de regretter sa désinvolture : et si l'acquisition du tableau était le point de départ de quelque chose de nouveau ? De cette aventure minuscule, Heredia, avec beaucoup d'humour et d'élégance, tire une performance conférencière sur la construction de notre perception de la réalité, sur notre propre capacité à transformer la valeur des choses (à commencer par les œuvres d'art et, dès lors, les copies des œuvres d'art), mais plus largement de nos actes quotidiens : « L'Origine du monde » est un brillant exercice de revitalisation du réel, que n'aurait pas renié Georges Perec. **Mathieu Daval**

La Manufacture

11 juillet 2019

Toute La Culture.

3 juillet 2019

Avignon OFF, Kheireddine Lardjam démène enfin le récit national

Depuis Page en Construction, Kheireddine Lardjam interroge un récit national rebelle à y intégrer la chronique de la génération issue de l'immigration. Aussi il s'empare de Désintégration, un texte de Ahmed Djouder et créé pour le OFF 2019, une pièce belle et édifiante qui honore cette édition d'Avignon et fait du bien à chacun de nous.

Nos parents ne joueront jamais au tennis, au badminton, au golf. Ils n'iront jamais au ski. Ils ne mangeront jamais dans un restaurant gastronomique. Ils n'achèteront jamais un bureau Louis-Philippe, une bergère Louis XV, des assiettes Guy Degrenne, des verres Baccarat, ni même un store Habitat, clame résigné mais lucide un personnage, « issu de l'immigration ».

Depuis les attentats et l'injonction anti-amalgame, nous nous étions assoupiés à ne rien vouloir comprendre, nous tenant loin de la stigmatisation ou de l'amalgame. De peur de mal penser nous avons renoncé à penser. Le texte de Ahmed Djouder vient nous sauver de cette torpeur. Après des études de psychologie et de journalisme, Ahmed Djouder exerce une dizaine d'années comme directeur de collection chez Flammarion. En 2006, il publie **Désintégration**. Le texte est brillant ; il échappe aux faciles explications car il n'explique pas justement avant de décrire au plus près. Le texte est indéniablement courageux, il rince à la façon d'une catharsis.

La pièce de Kheireddine Lardjam en devient utile, indispensable même. Elle se mesure dans une première partie au patriarcat archaïque, à la misogynie, à la peur du sexuel et du féminin, à la déficience des pères phobiques, à l'hypocondrie des mères soumises, à la valeur superfétatoire de la famille, à l'islam qui organise l'économie sexuelle et le repli sur soi. Avec humour et auto-dérision mais sans complaisance. Dans une seconde partie tout aussi clairvoyante nous nous confrontons à la douloureuse morsure du mépris, de la peur, de la ségrégation et du racisme. Entre le Charybde de la faute et le Scylla de la victimisation, Lardjam nous fait naviguer en eaux agitées mais tellement nécessaires.

Et comme à chaque fois avec Kheireddine Lardjam, par des tableaux mêlant habilement décor, lumières, vidéo et musique, notre odyssée est une expérience du beau et du vivant. Où les trois comédiens talentueux restituent le texte et son esprit. Sans démonstration Linda Chaib, Azeddine Benamara (repéré dans le magnifique End/ignés) et Cédric Veschambre nous livrent un faisceau de témoignages bouleversants. Loin des lieux communs et des raccourcis, ils incarnent des destins, des parcours de vie. Et des désirs, ceux auquel ils renoncent et ceux qu'ils exigent, avec au centre le désir brûlant et paradoxal d'être français alors que déjà français.

La pièce est une proposition à penser qui honore le festival et qui s'impose au festivalier.

David Rofé-Sarfati

Toute La Culture.

21 juillet 2019

« Queen Blood », Ousmane Sy fait danser les filles au Off d'Avignon

*Le collectif **FAIR-E** est surveillé de près depuis qu'il a obtenu la direction de l'iconique CCN de Rennes longtemps dirigé par **Boris Charmatz**. Nous les retrouvons dans le OFF, à la Manufacture, avec notamment l'énergique **Queen Blood**.*

Nadia Gabrieli-Kalati, Nadiah Idris, Odile Lacides, Cynthia Lacordelle, Audrey Minko, Linda Hayford et Anaïs Imbert Cléry sont prêtes à jouer. Les battles se font au son d'une house par essence vidée du féminin : danser sur de l'électro est totalement androgyne. Ousmane Sy prend le contre-pied en permettant aux filles de déployer leur danse la plus naturelle dans leur diversité de tout : taille, morphologie et couleur de peau.

S'en suit une bonne heure punchy à la lumière bien écrite de Xavier Lescat. Elles dansent dans les codes hip-hop les plus classiques qu'elles maîtrisent toutes à la perfection. L'alternance se fait fluide entre les solos et les scènes de groupe où le corps commun prime. La bande-son est totalement canon, on y croise Nina Simone ou Famba Nawera.

Ce qui est intéressant ici c'est la façon dont la grammaire et l'esthétique street du hip-hop viennent se caler sur les beats de la house. Les filles ont l'occasion de chacune déployer des états de corps vraiment pertinents où les tremblements sont maîtrisés comme les déplacements qui glissent rapidement. Le buste est forcément assez tenu, presque comme des boxeuses. Il y a du combat bien sûr ici, mais avec une bienveillance palpable.

La pièce ne prétend pas remettre en jeu toute la syntaxe urbaine, mais juste de s'éclater avec une bonne dose de talent. C'est l'occasion également de voir Linda Hayford à l'oeuvre. Elle est l'une des membres du collectif et sa danse est très particulière. Regard serré, elle dévisse plus vite et déploie une urgence de danser viscérale. Elle est particulièrement à surveiller.

Néanmoins, malgré la générosité de la proposition, on peut regretter une dramaturgie un peu trop légère. Ousmane Sy est sur un très bon terrain de recherche, à explorer encore plus. Car oui, il ne fait que survoler les origines africaines du rythme house pour traduire ce lien en danse.

Reste un excellent moment pour cette pièce tout public à partir de 8 ans, dont on sort rempli d'énergie. **Amélie Blaustein Niddam**

Jusqu'au 24 juillet, à la Manufacture (Patinoire). A 13H40-Durée 1H30 trajet compris.

Toute La Culture.

1 juillet 2019

Avignon OFF, Séisme de Duncan Macmillan à la Manufacture

Avec un sujet marronnier, une mise en scène minimaliste et un jeu d'acteur à l'économie, Arnaud Anckaert réussit à nous faire rire et nous émouvoir avec Séisme. Une bonne surprise du OFF.

Le décor n'est qu'un mur en plexiglas du même gris que l'estrade. On joue plein feu et la scénographie est quasi neutre. Seule la bande son (du reste très réussie) rappelle qu'un metteur en scène est à la tâche.

Deux amoureux se promènent chez Ikea, lorsque l'homme évoque le projet d'un enfant. La femme se fige. Va commencer un long échange et de multiples péripéties autour de cette étrangeté de l'envie d'enfant. A part la fin inutile et prétentieuse car elle veut trop embrasser, la pièce parcourt avec intelligence ce thème inépuisable.

La conscience écologique, la pollution, le terrorisme, tout impacte sur la pensée du couple. L'émotion que suscite ce texte assure un moment de théâtre réjouissant dans un dialogue vif. On retrouve la vitalité et le réalisme des textes anglophones. Duncan Macmillan, peu connu en France, est un auteur contemporain de théâtre lauréat de nombreux prix. *Séisme* (Lungs) fut créé en 2013 à Berlin et s'est joué au Barbican à Londres en 2016 où il rencontre la consécration du public. On retrouve cet humour anglais de la mise à distance, où on se moquera du discours écologique radical, le discours de la peur qui consisterait pour l'écologie la plus aboutie à voir l'extinction de l'espèce humaine!

Très drôle donc que cette création. **David Robe-Sarfati**

La Manufacture. 11h55

Toute La Culture.

3 juillet 2019

« Y a pas grand chose qui me révolte pour le moment », un coup de Tazer réjouissant à nos psychés.

« Soudain, on a arrêté de faire confiance à la réalité. Et on est tombé dans le sous-réalisme ». De cette honnête mais sombre constatation Alexis Armengol, Ludovic Barth et Mathylde Demarez ont fabriqué et présenté lors du Festival Ambivalence(s) de Valence, avancé du Off d'Avignon la pièce foutraque et enjouée *Y a pas grand chose qui me révolte*. Merveilleusement, les trois comédiens y jouent le non sens et la poésie de leur propos.

Le plateau est investi, la salle abandonnée aux convenances du théâtre. Le public est installé en quadri-frontal sur la scène. Au centre une table à manger et quatre chaises pivotantes, dans les coins laissés vides par les estrades deux portes, une cuisine, un frigidaire, un buffet et son pickup. Déguisés en cowboy on se sert du saucisson et des apericubes. Au milieu du public et d'une déco des années 70 on fête le retour de Nicolas 15 ans après sa disparition. Mais très vite l'histoire se brise. Les comédiens allégés du quatrième mur sortent de leur personnage et reprennent la main parfois, l'intrigue elle même se rompt devant nos yeux sous la dialectique réalité-vérité. La réalité menace de chuter dans le sous-réalisme, mais sera sauvée par la vérité.

Tu joues que tu joues pas ou tu joues pas ?

L'histoire est celle d'un deuil impossible. L'intrigue se saisit du thème si actuel du ghosting, Nicolas a disparu subitement laissant sans nouvelles ceux qui lutteront désormais à ne pas sombrer dans la nostalgie. Malicieusement le motif de la disparition est propulsé au sein même du couple personnage-comédien. Alternativement l'un disparaît au profit de l'autre. *-Tu joues que tu joues pas ou tu joues pas ?* Le spectateur, désorienté tente de se raccrocher à la réalité; mais un autre piège l'attend qui consiste en une réalité sédimentée en un mille feuille de choses essentielles autant qu'anecdotiques. La réalité nous provoque sans cesse pour s'évanouir devant nous. Restent les gags défendus en particulier par l'hilarante Mathylde Demarez, et reste l'édifiante angoisse. Émerge peu à peu la vérité, celle décidée par chacun et qui se présente sous forme d'une fiction qui soutient les personnages, les comédiens et l'intrigue. Le final est épatant car il tricote la dualité dans la fiction. Tout est double. Les *personnages-comédiens* nous quittent en *mimant* de jouer au cerf-volants tandis que Nicolas est un *mort-vivant*, un *acteur-zombie*. – *Je crois qu'il a une intention*. nous rassure son ami.

Y a pas grand chose qui me révolte est une pièce admirable sur le mensonge, celui sans lequel rien n'est possible ni nos vies, ni le théâtre. Les trois comédiens se placent au niveau de cette exigence du propos. Ils sont formidables. **David Rofé-Sarfati**

La Manufacture



Avignon 2019, troisième épisode : les perles du OFF

Désobéir de Julie Berès

Voici un spectacle qui a été créé au Théâtre de la Commune d'Aubervilliers en 2017, et qui prend tout son envol aujourd'hui au Festival d'Avignon. Quatre jeunes comédiennes et danseuses, Lou-Adriana Bouziane, Charmine Faribozzi, Hatice Ozer et Séphora Pondi, viennent nous conter des bouts de leurs jeunesse. La première, voilée, se dévoile progressivement en même temps qu'elle révèle la manière dont elle a été capturée par la tradition islamique. La seconde entre en transe, corps nerveux de danseuse hip-hop, raconte sa révolte contre un père et les coups échangés pour devenir elle-même. Les deux autres, rayonnantes et révoltées, font exploser leur verve et leur humour par les torsions de leurs corps agité et renversé, leur sourire ravageur et leur invectives tendres et violentes à l'égard de la tradition familiale. Toutes, inspirées par d'autres témoignages de jeunes filles recueillis par Julie Berès et Kevin Keiss, ont dit NON. A leur famille ou a une reproduction sociale. Leur spectacle est un jaillissement de libertés, joyeux et sans appel.

Hélène Kuttner

Manufacture, la Patinoire à 13h40 jusqu'au 14 juillet



Avignon 2019, troisième épisode : les perles du OFF

Y a pas grand chose qui me révolte pour le moment d'Alexis Alexis Armengol, Ludovic Barth et Mathylde Demarez

Autant prévenir, le trio franco-belge qui émane de la réunion des deux compagnies, Alexis Armengol de « Théâtre à cru », Ludovic Barth et Mathylde Demarez de « Clinic Orgasm Society », ont mis leur folie en partage pour concocter un huis-clos déjanté où l'absurde le dispute à l'hyper réalisme. L'histoire d'un ami qui débarque après des années d'absence, alors que ses deux potes préparent un apéritif communautaire. La scène se passe donc dans une salle à manger cuisine, avec chips et Apéricub, décor années 70 avec papier peint orange à motifs géométriques. Le ton est donné, ils sont tous en chapeau texan et en santiags à éperon, Mathylde Demarez porte une fausse moustache, Alexis Armengol un faux sexe, et Ludovic Barth est pour l'instant le seul à ne pas savoir qui il est ni d'où il vient. Naturellement, on nage en plein délire et c'est souvent très drôle, tant les échanges naviguent entre les eaux de la folie et du réel. Le spectateur est perdu, se laisse aller au fantastique qui surprend progressivement. Une bulle de fantaisie décapante et loufoque, ça fait du bien. **Hélène Kuttner**

Manufacture, la Patinoire à 15h35 jusqu'au 14 juillet

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Vent debout

« Désobéir », un titre qui claque. Quatre comédiennes portent ce spectacle avec une énergie et une sensibilité entraînant. Un hymne au courage et à la volonté de jeunes femmes issues de l'immigration. C'est pour moi le spectacle le plus abouti de mon bref festival d'Avignon.

L'immigration, originaires de Seine-Saint-Denis. D'un ensemble de témoignages, quatre ont été conservés : ceux de Sephora, Lou, Hatice et Charmine. Leurs paroles nous sont restituées avec un respect, une délicatesse et une intelligence du plateau formidables, avec pour viatique la formule de Walter Benjamin : « *organiser le pessimisme* ».

Julie Berès s'est notamment entourée d'Alice Zeniter (l'autrice de *L'Art de perdre*) et de Kevin Keiss (dramaturge de *Sous d'autres cieux*, présenté dans le In) pour l'écriture ainsi que Marc Lainé (qui vient d'être nommé à la tête de la Comédie de Valence) pour la scénographie.

Pour ce chœur de jeunes femmes, de combattantes de la liberté, elle a choisi des artistes de haute volée, venues des mêmes quartiers et, pour respecter l'anonymat des témoins, a conservé les prénoms de ces artistes. Citons l'incroyable danseuse de hip hop d'origine iranienne Charmine Fariborzi dont le corps semble constitué de mille morceaux indépendants, la gymnaste chanteuse Ava Baya, Lou-Adriana Bouziouane dont la voix semble toujours au bord de la rupture, Sephora Pondi enfin, de parents camerounais, dont l'énergie semble nourrie de désespoir. On a beau savoir qu'il s'agit d'actrices, si excellentes qu'elles ne peuvent être sorties de nulle part, une ambiguïté troublante demeure : sont-elles des interprètes ? Ou jouent-elles leur

propre histoire ? Cette confusion enrichit le spectacle.

Un chœur en marche

Il faut les voir arpenter le plateau d'un pas résolu comme des soldats, le regard fièrement dirigé sur les spectateurs.

Un chœur volontaire et soudé, en marche, parfois en solos, filmées de près par leurs camarades de plateau et de vie, s'exprimant par le biais de leur art.

Toujours vraies,

entre souvenirs douloureux de batailles perdues et détermination à ne pas baisser les bras, soutenues par le groupe alors que leurs histoires sont si différentes, si uniques.

Tout est évoqué : l'Islam et la tentation du repli, le poids de l'héritage et des traditions familiales, l'oppression masculine et comment répondre aux garçons, montrer et croire qu'« *on a des couilles* » aussi. Et un incroyable monologue d'Agnès, sur fond de cruelle déception et d'injustice criante.

À voir sans tarder. ¶ Trina Mounier

Désobéir (pièce d'actualité #9), de Julie Berès.

Conception et mise en scène : Julie Berès

Texte : Julie Berès, Kevin Keiss, Alice Zeniter

Avec : Lou-Adriana Bouziouane, Charmine Fariborzi, Ava Baya, Sephora Pondi

!

Du 5 au 14 juillet 2019, à 13 h 40 - La Manufacture



11 juillet 2019

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

Revivre les amours mortes

« Reconstitution », une œuvre intimiste de Pascal Rambert, est donnée dans une petite salle du Off, tandis que son « Architecture » se déploie dans la Cour d'honneur du Palais des papes. Le « petit » spectacle est un bijou d'émotion pudique et de délicatesse.

Tout débute par la commande d'un couple d'amis, Véronique Dahuron et Guy Delamotte. Ils se sont séparés après avoir été follement amoureux, avoir eu un enfant, longtemps vécu ensemble et s'être séparés. Pascal Rambert a accepté le défi.

Il a tenté de reconstituer pour nous cette descente au plus secret d'eux-mêmes afin d'y retrouver (intact ?) le feu qui les a brûlés. Véronique Dahuron et Guy Delamotte sont comédiens

et interprètent leur propre rôle.

À priori, l'entreprise est hasardeuse. Elle avait de fortes chances de sombrer dans le voyeurisme, le sentimentalisme et autres sentiments dégradés. C'est tout le contraire, grâce au texte puissant de l'auteur. L'idée géniale consiste à partir concrètement des souvenirs amassés, des lettres et des photos, puis d'enquêter à partir de ce matériau pour reconstituer, sinon reconstruire, le réel tel qu'il fut. Grâce aussi aux comédiens, complètement engagés dans ce face à face, corps à corps, âme à âme, comme dans une joute, un combat pour la vérité, afin de ne pas décevoir l'autre et de faire revivre les émotions perdues.



À la recherche du temps perdu

Ils se sont donné rendez-vous dans un lieu neutre, un gymnase occupé par de grandes tables métalliques, comme on en trouve dans les cantines ou les laboratoires. Dans les morgues aussi. Une montagne de cartons s'y trouvent. Nous apprenons qu'il l'a quittée, qu'il lui a «brisé le cœur»... Le couple âgé regarde en arrière une vie pleine, sans nostalgie inutile, mais pas sans reproches. Les vieilles rancunes ne sont pas éteintes, ni la fraîcheur et les timidités

d'autrefois.

Les objets contenus dans les cartons font ressurgir les souvenirs qui, rapidement, courent tout seuls. Le spectateur assiste à une scène intime sans jamais avoir le sentiment d'être importun. Tour de force de la direction d'acteurs et des acteurs eux-mêmes : Véro en écorchée vive, toujours sur le qui-vive, lui plus maladroit, sur la réserve. La plus grande force de ce magnifique spectacle est d'avoir su trouver la bonne distance pour nous mener au bord de l'émotion et nous en tenir éloignés. Comme au théâtre ! ¶ Trina Mounier

Reconstitution, de Pascal Rambert Mise en scène : Pascal Rambert Avec : Véro Dahuron et Guy Delamotte
La Manufacture. Du 5 au 14 juillet 2019 à 18 heures

LES TROIS COUPS

LE JOURNAL DU SPECTACLE VIVANT

23 juillet 2019

Derniers coups de cœur du Off



© Leslie Artamonow

D'après le proverbe

Un proverbe dit : « *Le dernier qui arrive ferme la porte.* » Oublieux de ses errances ou de celles de ses ancêtres, l'émigré d'hier devient ainsi étrangement xénophobe. C'est à ce paradoxe qu'ont été intimement confrontés les deux interprètes et concepteurs de *L.U.C.A.* Pour faire la peau aux préjugés de leurs proches, ces deux petits-fils de mineurs italiens émigrés en Belgique se lancent dans une enquête rocambolesque et vivifiante jusqu'à leur/ notre ancêtre commun : L.U.C.A.

Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli présentent, pour ce faire, une forme hybride et ingénieuse à la croisée du théâtre documentaire, de l'aventure picaresque et de l'investigation scientifique. On rit, on s'interroge et on est souvent très ému. Le dispositif scénographique contribue aussi à la réussite du projet. Il conjugue en particulier un emploi malin des projections à un rapport public assumé. Comme le propos, pertinent et tendre, est terriblement actuel, on sort ravi. ¶

Laura Plas

Du 5 au 14 juillet 2019, à 17 h 30- La Manufacture (La Patinoire)

Le raz de marée

Un couple face aux migrants

On se souvient que la photo du petit Aylan trouvé mort sur une plage avait ému le monde. Peut-être est-ce cet événement qui a inspiré ce texte : une femme assise dans une maison du bord de mer raconte comment avoir vu des cadavres sur le sable en face de chez elle a bouleversé sa vie, son couple.

Elle est assise seule, sur une chaise. Au milieu d'autres chaises renversées qui l'entourent. Elle attend dans l'immobilité du silence, ou dans le silence de l'immobilité. Lorsqu'elle parle, c'est pour raconter le bonheur qu'elle ressent d'être là dans une maison près de la mer avec l'homme qu'elle aime.

Son monologue intérieur se poursuit avec le récit des moments heureux, amoureux, précieux vécus en commun. Jusqu'au jour où des cadavres de migrants sans papiers échouent sur la plage visible d'une fenêtre du logis. Alors surgissent les questions. Ou les fuites face à la réalité. Et la dissension des points de vue entre elle et lui. D'autant qu'un jour, un enfant s'échoue à son tour.

Pour transmettre ces interrogations, ces doutes, ces élans d'empathie ou de rejet, Paul Verrept a composé un texte qui focalise l'attention et la tension sur le regard à travers un champ sémantique récurrent. À travers lui passent de multiples sensations, images. Un autre champ sémantique a trait à la parole, au langage : dire ou taire, mots ou mutisme. A cela se tisse le procédé de la répétition car des phrases redisent, ressassent, insistent créant une musique à leitmotivs.

La situation s'enlise peu à peu. Lui se conduit comme si rien ne s'était passé. Elle, à l'inverse, se questionne, en peuple ses rêves, agit. C'en est terminé de l'harmonie amoureuse. C'en est fini du bonheur lisse. L'amour n'est pas mort. Il ne suffit plus à resserrer les liens. Et s'y insère la présence ou l'absence de l'enfant, soudain incarnée sur le plateau par la présence réelle (ou mentale ?) qui parcourt l'espace, qui s'installe à une table, muette, pour y dessiner.

Verrept et son équipe créent une mise en scène discrète, basée essentiellement sur la présence permanente de Clara van den Broek qui distille sa parole, ménage ses effets, offre à son corps les réactions surgies de son psychisme. Ainsi s'infiltré dans l'intimité la plus secrète le bruit du monde extérieur qui engendre ses tragédies brutales.

Michel Voiturier

Du 05 au 25 juillet 2019 à 19h20 La Manufacture

Y a pas grand chose qui me révolte pour le moment Un théâtre qui code le non- sense

Pas question de théâtre de l'absurde tel que connu dans les années 1950. Ni de réalisme, ni de surréalisme. Mais plutôt de 'sous-réalisme' sans jeux de mots, ni mots d'auteurs. Il s'agit de mettre en présence deux frères vivant ensemble avec un autre disparu depuis quinze ans et d'observer ce qui se passe.

Nicholas est de retour. Il a débarqué chez ses frères Hughes et Léo après une errance de quinze années. Tous trois sont cowboys. Du moins en ont-ils la tenue vestimentaire. La vie quotidienne se transforme irrémédiablement en nonsense. Mais pas n'importe lequel. Celui d'un théâtre qui avoue au public que c'est du théâtre et donc de la fiction, sauf que c'est vrai et donc du réel. Un réel qui perd très vite les apparences du réel pour prendre l'allure de jeux de rôles auxquels chacun se soumet tour à tour.

Alors bien sûr, les costumes changent sans cesse. Ils sont inattendus, farfelus, sans rapport avec les situations jouées. Celles-ci sont interprétées avec une sorte de désinvolture élégante, ce naturel le plus désarmant qui soit, celui du quotidien lorsqu'on est chez soi, dans l'intimité sans éprouver le besoin de mimer ces codes sociaux sans lesquels on se sent étranger même parmi les siens.

Rien de plus normal que de jouer au ping-pong sur la table où les ingrédients de l'apéro festif attendent des bouches pour les avaler. Idem pour le fait de poser la nappe au-dessus des éléments du repas. Pas de question non plus à se poser si l'un des trois frères est une femme à moustache. Aucune gêne à pratiquer un toucher rectal à une pastèque pour avoir la certitude que la maladie suivra son cours ordinaire. Ce qui n'est pas plus extravagant que de pratiquer un interrogatoire avec glace sans tain dans un salon très peu salon.

Il arrive qu'ici se pratique ce que Jean Tardieu avait jadis préconisé dans une de ses pièces en un acte : « Un geste pour un autre ». Qu'on veuille doter d'une sécurité anti-intrusion une porte fermée par un rideau de fils plastiques. Que des éléments de maquillage métamorphosent un visage de fils de première en celui de Quasimodo. Qu'un livreur de pizzas vienne livrer... une pizza. Que lorsqu'un noir se fait sur le plateau, il est remplacé par un éclairage qui change le cours du temps...

Il y aurait tant de trouvailles dans des tas de détails à citer, notamment de fréquentes mises en abyme à travers des commentaires des comédiens entre eux. Mieux vaut les découvrir dans cet univers de salon-cuisine désuet de petit logement étriqué et kitsch. Avec, à la clé, cette double question sans réponse : qu'est-ce qui est vrai ? qu'est-ce qui est faux ?

Michel Voiturier

Du 05 au 24 juillet 2019 à 15h30 La Manufacture



SPECTACTIF

10 juillet 2019

AFTER THE END

La pièce est un huis-clos. C'est l'histoire du séjour de deux survivants dans un abri antiatomique après un attentat terroriste, à moins que... Louise et Mark n'ont pour seules ressources que de quoi survivre quelques jours dans cet abri. Une explosion semble avoir tout ravagé à l'extérieur.

L'hyperréalisme fulgurant de l'écriture de Dennis Kelly nous saisit dès les premières minutes. L'effroi et le doute, la violence et le désir, la crudité et la cruauté s'entremêlent avec puissance dans les propos comme dans les actions.

Cette pièce de Kelly nous plonge à nouveau dans son univers sombre et terrifiant où le seul mot d'ordre semble être de retenir ou de confisquer l'attention de l'auditoire le plus longtemps possible, pour le laisser se perdre dans le labyrinthe de l'incompréhension, lui offrant quelques pistes pour nourrir son imaginaire. Le fantasme crée illusion, le réel est distendu jusqu'aux dérivés. Le mensonge devient message et se confond dans l'ensemble du vraisemblable.

Mark a-t-il sauvé Louise ou non ? Qui ou quoi est intervenu pour que tous deux se retrouvent ainsi piégés à deux mètres sous terre ? En sortiront-ils ?

Avec l'acidité glaçante de son humour habituel, Kelly explore ici les mécanismes de la peur engendrée par la psychose. Les pulsions de vie et de mort combattent en permanence. L'humiliation sadique et la perversité de la possession dominent les comportements.

La tension palpable est superbement rendue par une mise en scène au cordeau et une direction de jeux fine et précise signées par Antonin Chalon. L'interprétation de Xavier Guelfi et Marie Petiot est littéralement impressionnante dans l'engagement et l'intensité du trouble implacable de leur récit.

Les ruptures du texte qui cinglent, les répliques qui se chevauchent, les liens de domination et de subordination sont parfaitement rendus et idéalement joués. L'émotion nous gagne peu à peu, le trouble nous emporte. Une interprétation saisissante. Chapeau bas !

Pour le plaisir de retrouver ou de découvrir l'univers de Dennis Kelly, voici un spectacle captivant de bout en bout, merveilleusement mis en vie, que je conseille de voir sans hésitation. **!F. PEREZ**

De Dennis Kelly. Traduction de Olivier Werner et Pearl Manifold (L'Arche éditeur). Mise en scène de Antonin Chalon. Scénographie de Salma Bordes. Lumière de Antonin Chalon et Quentin Maudet. Son de Rémy Billardon et Antoine Henri De Villeneuve. Avec Xavier Guelfi et Marie Petiot.

!La Manufacture. Du 5 au 5 juillet 2019 13h40

Off 2019 • Cherchez la faute ! Histoire d'une liberté à construire ?

Dans "Cherchez la faute !", François Rancillac et ses comédiens essaient de comprendre le mythe du jardin d'Éden et de la faute originelle. En auscultant les trois premiers chapitres de la Genèse et des textes de Marie Balmay, ils avancent de surprises en surprises et avec eux le spectateur.

Le dispositif est composé d'un rectangle fermé formé par des tables sur lesquelles des livres et des fonds de dossiers sont déployés. Au centre, un arbre en pot. Il n'y pas de scène. En s'asseyant à l'une des tables, le spectateur comprend vite que la forme influe sur le contenu.

À chaque extrémité des médianes, quatre interlocuteurs, en vis à vis, s'emploient d'abondance à lire le texte, le déchiffrer. Pas à pas. Lettre à lettre. Mot à mot. Verset à verset. Passionnés, ces exégètes (même le modérateur) ! Qui relie le signe, la chose et l'imagination raisonnable que l'on peut en déduire. Tous enclins à la précision et l'humilité du regard critique. La disposition est propice à l'échange, au dialogue en commun. Assurément, l'histoire de la genèse est contée de manière singulière.

Le spectateur en apprend de belles et s'émerveille non seulement de la qualité des échanges et de la connaissance (cela est délectable), mais aussi de la beauté et de la justesse de ce poème célébrissime et si peu lu. Des questions lui mordent les lèvres. Mais il est malgré tout au théâtre et écoute religieusement une toute autre histoire que celle qu'il attend.

Et les dialogues et les disputes entamées, révèlent un monde plein d'humour, de surprises, d'étonnement : un monde à rebours des idées reçues. C'est que le jardin d'Éden, qui abrite cet être de terre glaise fertile comme glèbe nommé Adam, connaît l'altérité. Le paradis abrite en fait Ish et Isha, qui sont des dédoublements au sein d'Adam. C'est apparemment un condition jugée nécessaire par cet Élohim, cette force qui crée un monde à son image et dont l'attribut YHWH, imprononçable, offre, malgré tout, la faculté de tout nommer, de tout faire.

Dans ce jardin, Ish et Isha (Ève n'existe pas encore), face à l'arbre de la connaissance, sont soumis à l'épreuve du signe. Ce signe insidieux qui sera transformé en serpent pour baliser l'aventure de la connaissance mais ne serait pas fatal. Pour en avoir découvert le goût, ces Ish et Isha ne seraient pas chassés du paradis mais simplement conviés à son

élaboration ! Ce jardin d'Éden ne connaît pas la faute !

Le simple spectateur, ou plutôt simple auditeur, car ce spectacle tourne au véritable colloque, en est tout tourneboulé. La genèse raconte l'histoire d'une liberté à construire... Quel superbe renversement de perspective !

Dans la disposition scénique adoptée, l'attention est soutenue, continue. Tout devient limpide comme source claire. L'espace clos est un espace de réflexion, un espace d'ensemencement, de séminaire. L'arbre au centre est à la fois sujet et objet d'étude. Les comédiens, les spectateurs appartiennent eux à une utopie temporaire. Ils sont tous des Ish et des Isha, à égalité, de même pâte humaine. Le public et les acteurs ont fusionné en une quête commune. Un petit paradis.

Un dialogue est engagé avec les spectateurs après la représentation. C'est le début d'une autre histoire que chacun est appelé à porter avec lui. Avec beaucoup de finesse, "Cherchez la faute !" décrypte les pouvoirs : le pouvoir du conte, les pouvoirs du théâtre (et peut-être un peu plus). C'est du grand Art.

P.S. : Le spectateur attend avec impatience une suite. Celle de la disparition d'Isha et l'apparition d'Ève, par exemple. Ou le sens d'Élohim. Quant à la prononciation d'YHWH, il faudra peut-être attendre... car c'est un défi lancé à la face des linguistes et des phonéticiens. Aux dernières nouvelles, il y aurait quelque chose comme Ya ho... mais cela reste très superficiel. Car, avec ce tétragramme, il faut conjuguer des consonnes explosives, fricatives pharyngales, voire glottales, et des voyelles antérieures fermées et postérieures ouvertes, des fricatives latérales, etc.

Tout ce que l'on peut déduire de cette histoire, c'est que, dans la genèse, il est question d'une conjonction de puissances (Élohim est un pluriel) réunies en un souffle créateur qui a le pouvoir de nommer, de faire donc, de conférer ou de détruire. Et que cette faculté est confiée à une pâte fertile en création et en langage.

Jean Grapin

Du 8 au 24 juillet 2019 à 10 h 45, La Manufacture, Château de Saint-Chamand

Off 2019 • L.U.C.A. D'où tu viens ? Qui t'es toi ? Voyage au bout des origines

Revêtus d'une salopette bleu marine traçant leur origine prolo, la poitrine fièrement épinglée des différents drapeaux des pays les ayant accueillis, Gregory Carnoli et Hervé Guerrisi, deux italo-belges petits-fils de migrants italiens, se lancent dans une conférence gesticulée effrénée à couper le souffle... et surtout la chique des identitaires. Convoquant les ressources actualisées de la science et de la généalogie, ils remontent jusqu'au point commun à toutes et à tous : Last Universal Common Ancestor (L.U.C.A.).

Et, grâce à leur énergique humour décapant, on découvre in fine l'incroyable vérité que les complotistes de tout poil auraient bien voulu nous cacher : nous sommes tous cousins, lointains certes, mais cousins ! Une révélation à faire frémir psychanalystes et anthropologues confondus (le tabou de l'inceste en prend un sacré coup...) mais encore plus les tenants d'une revendication identitaire pouvant - à son extrême - aboutir aux théories nauséabondes du Grand Remplacement agité comme un torchon rouge par les adeptes de Camus (pas Albert, écrivain pourtant de "La Peste", mais Renaud, celui qui véhicule la peur de l'étranger).

OVNI... "L.U.C.A." l'est à coup sûr. Un objet de haut vol sans frontières, non identitaire... et libertaire à souhait. Qu'on en juge sur pièces. Après la découverte par des archéologues en 1974 de Lucy (qui doit son nom à la chanson des Beatles "Lucy in the Sky with Diamonds") dans la corne de l'Afrique, établissant que l'Homme est africain (?!), des travaux de pointe de la science contemporaine font reculer notre origine à une cellule souche dans laquelle est inscrite l'ADN de l'humanité. C'est elle l'ancêtre commun universel de qui nous descendons, on tient là le Big Bang de l'espèce vivante.

Alors, concrètement, quand on dit que l'on est d'ici ou de là, que nos parents étaient ci ou ça, on raccourcit considérablement la portée de la lorgnette d'observation et on fait preuve d'une myopie "gigantissime" empêchant de voir plus loin que le bout de son nez. Et les deux complices face à nous, s'ils n'ont pas revêtu leur nez d'un appendice de clown, sont suffisamment experts en l'art d'instruire tout en amusant pour être poétiquement "voyants". Et c'est ainsi par le biais d'un humour dont ils ne se départissent jamais, que les choses essentielles vont être révélées...

Craie à la main, ils s'appliquent à dessiner au sol un immense arbre généalogique enrichi par une analyse de leur ADN afin d'identifier les groupes ethniques qui traversent leur lignée.

Ainsi, ils reparcourent l'espace-temps de 25 000 ans pour en conclure... que leur parcours recoupe "étrangement" celui des migrants actuels, traversant la méditerranée pour rejoindre les côtes européennes. La restitution de cette découverte à leur famille, n'est pas sans réserver quelques réactions brutes de décoffrage.

Partant de leur propre histoire de migrations, de celles de leurs aïeux et d'autres exilés, ils évoquent les réflexions suscitées par l'arrivée de nouveaux migrants. L'on s'aperçoit alors que l'expérience personnelle de la migration ne "vaccine" aucunement contre le réflexe identitaire se traduisant par le rejet plus ou moins acté de l'étranger nouvel arrivant. Les préjugés sont légion, et les entendre de façon décalée met en abyme les idées reçues "à l'insu de notre plein gré".

C'est toujours la même violence qui se répète... *"T'as honte d'avoir été dans la même misère que ces gens-là ?"* déclenche tous les clichés racistes éculés, jusqu'au haineux *"Une bombe atomique, et on n'en parle plus !"*. Mais lorsque ce sont des gens que l'on aime qui énoncent cela le plus tranquillement du monde, on se sent pour le coup démuni : *"Si je ne réagis pas, je me sens coupable... Je ne sais pas quoi faire... La mémoire choisit l'oubli pour survivre"*. En contrepoint, les deux conférenciers acteurs migrants se prennent dans les bras avec en fond d'écran la photo de la cellule originelle.

Drôle, énergique, personnel et fort documenté, "L.U.C.A." est, à ne pas s'y tromper, un manifeste décillant les yeux embourbés par les discours identitaires et les préjugés "encrés" en chacun. En mettant le public en situation de questionnement, il réalise ce que l'on attend du théâtre : une représentation du réel qui, loin de tout didactisme enfermant, ouvre l'espace du jeu propice à l'élaboration d'une réflexion sur ce que nous sommes en tant que sujets. Migrant par essence. Yves Kafka

Du 5 au 24 juillet 2019 à 17 h 30, La Manufacture (Patinoire)

LEBRUN DUOFF

20 juillet 2019

SIMON ET LA MÉDUSE ET LE CONTINENT :
LOUISE EMÖ TISSE UN UNIVERS
SENSIBLE ET INSOLITE.



Simon, 7 ans, n'est pas un enfant comme les autres. Trop en avance ou trop en retard, on ne sait pas. Il parle beaucoup, pense beaucoup, s'agite, compte les choses, fait des listes. Pour lui, le langage des adultes, « ça ne veut rien dire ». Pour leur échapper il s'enfonce dans son contre monde à la recherche d'un nouveau continent, toujours suivi de près par la méduse d'angoisse qu'il a dans le ventre et par Monsieur Murmure, son ami imaginaire, invisible et flottant.

Sur le plateau nu, déployant une énergie physique et un flot de paroles impressionnants, le comédien tente de restituer l'incessant fourmillement des pensées qui traverse l'esprit de Simon. Ces pensées sont verbalisées à travers un langage plein de répétitions, de bégaiements et de changements de rythme.

Déroutant, le comédien nous égare dans les méandres de l'imagination de Simon, s'appropriant et sublimant le langage de l'enfance. L'écriture expérimentale de Louise Emö tisse un univers mental sensible et insolite, qui certes nous fascine, mais peut-être laisse trop peu de place à l'émotion du public.

Une vraie performance, tant pour le comédien que pour l'auteure, qui explore les angoisses, désirs et rêves d'un enfant confrontés aux injonctions des adultes. Et même si le texte y est plus que central, il est magnifiquement incarné par Simon Vialle qui nous happe par son jeu détonnant. **Claire Burguière**

SIMON ET LA MEDUSE ET LE CONTINENT – Louise Emö – La Manufacture – 21h35 – Jusqu'au 25 juillet.

LEBRUN DUOFF

18 juillet 2019

« TOUTES LES CHOSES GÉNIALES », ÔDE À LA VIE



Sujet difficile s'il en est que celui proposé par le metteur en scène Arnaud Anckaert d'après un texte de l'auteur anglais Duncan Macmillan. Ici on y parle de dépression et de suicide, celui d'un proche du personnage face à nous sur scène. Dans une scénographie astucieuse, le comédien Didier Cousin se retrouve au centre d'un cercle formé par les spectateurs dans lequel chacun aura un rôle à jouer.

Sans jamais heurter, le comédien invite tour à tour les spectateurs à endosser un rôle, à lui donner la réplique afin de faire avancer l'histoire mais aussi à davantage nous impliquer sur ces sujets dont chacun ne peut échapper au moins une fois dans vie.

Didier Cousin nous dessine par petite touche le portrait intimiste de cet homme en devenir qui découvre peu à peu ce qu'est la dépression de sa mère puis, plus tard, nous confronte avec lui au suicide de cette dernière. Sans pathos, le personnage dresse la liste avec nous de toutes ces choses qui nous font aimer la vie mais qui ne guérissent pas néanmoins des bleus à l'âme.

Le dispositif mis en place par le metteur en scène et le jeu subtil du comédien permettent à tous les spectateurs d'avoir cette impression réelle de participer à bien plus qu'un spectacle.

Didier Cousin prend par la main avec délicatesse et entraîne avec lui l'ensemble du public dans cette ode à la vie qui ne se refuse pas de regarder en face la réalité de la détresse humaine. Point d'angélisme ici mais le constat de réelles souffrances et de la vie que l'on doit à tout prix continuer sans se mettre la tête dans le sable.

A la sortie, hors de la scène, le comédien invite les spectateurs à compléter cette liste de choses géniales qui doivent nous permettre de se raccrocher à la vie. Ce procédé, plus qu'un gadget, fait naître un autre lieu de théâtre et de partage, au-delà des murs de la scène et des personnages. Le lieu de la vie.

Pierre Salles

« Toutes les choses géniales » De Duncan Macmillan – Mise en scène : Arnaud Anckaert à la Manufacture du 05 au 25 Juillet (relâche les 11 et 18) à 10h15.



24 juillet 2019

« FINAL CUT », L'ENFANCE ÉCARTELÉE

La comédienne Myriam Saduis pour ce quasi seule en scène, se met à nue devant son public d'après un texte autobiographique. Cette femme née de père tunisien et de mère italienne dans les années 60, témoigne de sa douleur et de son vécu d'être issue de la mixité culturelle.

Myriam est le fruit d'un amour secret, son père n'a jamais été accepté dans cette famille italienne. Le couple se réfugie et s'installe en France et se sépare trois ans après, Myriam ne reverra alors plus jamais son père. L'absence paternelle n'est pas abordée dans le début de la narration, l'accent est mis sur le comportement plutôt étrange de la maman qui petit à petit prive sa fille de son identité. L'auteure raconte ainsi les étapes les plus importantes de sa vie de petite fille jusqu'à la création de la pièce.

« Final cut » délivre beaucoup d'émotions avec son récit du comment se reconstruire quand une personne a été complètement morcelée depuis son enfance. Ses paroles sorties du cœur sont captivantes et ses interrogations sur le mélange des cultures parfois encore d'actualité. L'amour, on le sait, peut être destructeur aux dépens de ces enfants innocents privés totalement de leurs origines, allant même parfois faire changer leur nom de famille pour réduire à néant tous signes extérieurs identitaires.

Myriam Saduis mérite vraiment d'aller être entendue dans ce témoignage touchant et sensible. **Béatrice Stopin**

« Final Cut » – mise en scène par Myriam Saduis – à La Manufacture à 18h10 jusqu'au 25 juillet.

LEBRUN DUOFF

10 juillet 2019

« JE N'AI PAS TOUJOURS DANSE COMME CELA », LA VIE DEVANT SOI...



Bouba Landrille Tchouda est un habitué du OFF. Assez vite, après la création de sa compagnie en 2001, comme l'un des représentants de la nouvelle génération de danseur-chorégraphe Hip-Hop en France, il est venu y présenter ses pièces dont sa création avec des danseurs brésiliens issus de la capoeira « Meia Lua » en 2010 notamment. Depuis, il est l'un des piliers de la programmation de La chapelle du Verbe incarné, théâtre entièrement consacré aux artistes des territoires d'outre-mer à Avignon et cette année il a fait coup double en investissant aussi La Manufacture avec sa nouvelle création « Des air(e)s d'anges » un quatuor vif qui a pris fin le 21 juillet pour laisser place pour la dernière semaine du OFF à un solo émouvant « je n'ai pas toujours dansé comme ça ».

Contrairement à « Autobiography » de Wayne McGregor présenté dans le Festival, Bouba Landrille Tchouda propose un vrai retour sur son passé, passé d'ailleurs que peu connaissent et qu'on découvre dans cette pièce où le danseur d'origine camerounaise décrit son parcours et renseigne sur ses origines comme sur les sources de sa danse, et c'est là que ce solo est particulièrement passionnant, comme une des multiples histoires de la grande Histoire de la danse hip-hop en France.

Avec une sensibilité touchante, un engagement physique qui annonce que le chorégraphe n'a rien perdu de ses qualités de danseur de Battle, déployant sur scène à l'occasion de ce solo une énergie admirable dans la chaleur suffocante de la canicule avignonnaise, Bouba Landrille Tchouda décrit sa vie qui se trouve correspondre en tous points au développement d'une danse qui s'impose non seulement comme un art mais comme une communauté dans le monde, et qui forme un vrai réseau dont le chorégraphe arrivé frigorifié du Cameroun fait partie intégrante : le hip-hop...

En montrant toute l'évolution de sa danse, en s'appuyant aussi sur les personnages qui ont marqué sa vie tels Colette, Henri et Jean-Claude (Gallotta), il fait mouche et touche avec des mots justes qu'il livre avec une aisance inattendu, comme un comédien, sauf que là, c'est sa vie, se sont ses forces et ses faiblesses qu'il livre...

Sorte de conférence dansée de sa vie et de son art, Bouba Landrille Tchouda ne tombe pas dans le pathos et on suit le fil narratif animé et la danse engagée qui en découle avec empathie.

Cette petite heure avec le chorégraphe nous permet de mieux le connaître et d'être encore plus sensible à ce choix de mixité de danse qui caractérise son travail et qui le porte dans le monde entier... Ne le ratez pas, vous ne le comprendrez que mieux ! **Emmanuel Serafini**

« Je n'ai pas toujours dansé comme cela » – Bouba Landrille Tchouda – 16h05 à La Manufacture (St Chamand), jusqu'au 25 seulement.

LEBRUN DUOFF

9 juillet 2019

« L'ORIGINE DU MONDE », EXCEPTIONNEL ET BLUFFANT

Un jour, passant devant une brocante, parmi divers objets hétéroclites tels qu'une coque de protection pour téléphone (antédiluvien) ou des cadrans d'horloges, entre divers autres objets aussi, se trouvait une reproduction d'une toile de Gustave Courbet : « l'Origine du monde ».

Nicolas Heredia a l'intuition, fulgurante, celle qui vous fait immédiatement vous poser la question encore un peu

trouble, qu'il vient de trouver quelque chose -qui correspond à l'idée que la « cause » produit l'effet-. Il voit un objet : une toile, *L'Origine du monde* de Gustave Courbet. Il voit cet objet provoquer un désir, le désir engendrera une action, et l'action déterminera un changement prévisible dans son mode de réflexion.

Les hasards du réels. Tels sont les enchaînements auxquels nous allons irrésistiblement, être soumis.

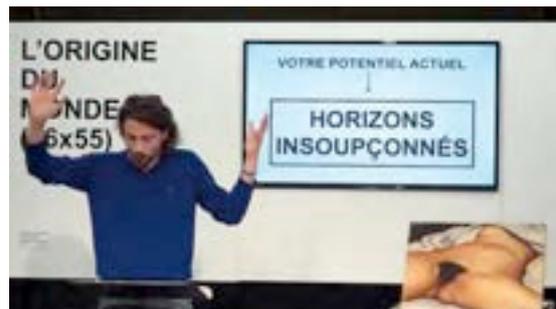
L'effet de dominos va s'enchaîner en une suite de déductions plus ou moins logiques, même fantaisistes, avec associations d'idées, liant, entre eux, une suite d'événements tous plus irrésistibles les uns que les autres, d'empilement précaire de questions pragmatiques, ou philosophiques, ou économiques, ou poétiques, sur la valeur potentielle des choses. Le tout dans un récit émotionnel contenu, drôle, désopilant, hilarant.

Nicolas Heredia, étonnant hâbleur.

Vous serez conquis par cet emballement convivial, inénarrable, dont l'auteur lui même dit que nous sommes conviés entre le héros et la réunion Tupperware.

Nicolas Heredia offre une ébouriffante histoire, une belle séquence de spectacle, en artiste convaincant des arts du spectacle vivant et des arts visuels ou performatifs.

A voir absolument. J'y vais, j'y cours. **André michel Pouly**



« L'origine du monde (46x55) » – Conception, écriture et interprétation : Nicolas Heredia – Musée Angladon du 5 au 25 juillet à 18h45 – une programmation de La Manufacture

LEBRUN DUOFF

16 juillet 2019

« LA CICATRICE », UN MOMENT FORT DE THÉÂTRE



Droit comme un i au milieu d'une scène nue le comédien Vincent Menjou-Cortès est ce jeune ado Jeff, 13 ans, affublé à la lèvre de ce que tout le monde appelle sa « cicatrice », en fait un bec de lièvre. Moqué de tous, Jeff intériorise cette violence de tous les jours et nous raconte son histoire, celle de ce pré-ado qui a tant de mal à s'intégrer dans sa nouvelle école et qui va finir par voler son seul ami Willy.

Sans jamais dévier d'un pouce le comédien joue son texte dans une tension toujours palpable, tension des mots sur lesquels il ne s'attarde pas, quelle qu'en soit la lourdeur, et qui procure au spectateur la même sensation que celle ressentie dans une piscine, quand, juste après avoir bu la tasse, vous n'avez pas le temps de reprendre votre souffle avant la tasse suivante, juste à la limite de la noyade. Tension du corps également quand, face au public, Vincent Menjou-Cortès semble tendre et retenir chacun de ses muscles dans des spasmes à peine visibles mais suffisamment pour stresser le corps des spectateurs. En état d'apnée chacun retient son souffle au récit bouleversant de ce petit bonhomme affublé de son bec de lièvre et pour lequel tout ne peut qu'aller de travers.

Vincent Menjou-Cortès parvient à créer sur scène ce trou béant de souffrance dans l'âme de cet enfant, abîme happant toutes les moqueries, toutes les frustrations et enfantant un monstre malgré lui qui, peu à peu se détache de ses parents et de son petit frère Bubby qui continuent coûte que coûte à lui vouer un amour infini.

Texte dur s'il en est sur l'adolescence et sur le mensonge, « La cicatrice » offre au public, au travers du jeu magnifique de justesse et d'une puissance toujours en retenue de Vincent Menjou-Cortès, un moment fort de théâtre, un instant suspendu duquel on ne sort pas indemne.

Impossible de parler de seul en scène tant le comédien parvient à nous entraîner avec lui dans son récit. A découvrir sans tarder à la Manufacture et, il faut l'espérer, en tournée après le Festival. **Pierre Salles**

« La cicatrice » de Bruce Lowery – Mise en scène et jeu : Vincent Menjou-Cortès – A la Manufacture du 5 au 25 juillet à 15h20 (relâche les 11, 18 juillet).



26 juillet 2019

MORGANE POULETTE, À FLEUR DE PEAU



C'est au cœur de la chaleur moite de ce mois de juillet du Festival Off d'Avignon que les spectateurs découvrent à la Manufacture Saint-chamand le spectacle « Morgane Poulette », chanteuse rock et junkie, baignant dans sa fange et déambulant dans les nuits des bas-fonds de Londres. Un soir de ruine elle y rencontre, au détour d'un dernier verre, l'acteur de série Thomas Bernet. Coup de foudre improbable !

C'est sous la forme d'un diptyque (le camp des malheureux et la londonienne) que l'auteur Thibault Fayner dépeint la descente et le retour à la vie de Morgane. La comédienne Pearl Manifold qui incarne Morgane s'adresse frontalement au public au travers d'une histoire de descente aux enfers avec la mort de son amour et celle de sa résurrection et de son retour à la vie dans un éternel recommencement.

Morgane se parle à elle-même à la deuxième personne projetant le spectateur dans son monde noir, glauque et poétique mais lui laissant assez de distance pour prendre des temps de respiration. Le spectacle s'imbrique alors dans un tourbillon, comme une sorte d'épopée obscure où le Londres nocturne fantasmé suit les cheminements de la pensée de Morgane, parfois fait de bitume chaud, d'odeur d'urine et de vomis et parfois de nature, d'eau et d'espoir. L'environnement est mouvant, suivant comme par mimétisme l'infinie tristesse de Morgane et les prémices d'espoirs.

Pearl Manifold offre un jeu à fleur de peau, toujours sur le fil de la tension et du laisser-aller, dans une maîtrise parfaite elle incarne une Morgane qui de la tête aux pieds semble parfois sortir de son corps pour mieux nous parler d'elle.

Sur un texte parfois difficile à appréhender la mise en scène, juste et soutenue par une comédienne de talent, arrive à faire plonger le public dans le cœur de Morgane. Malgré une chaleur écrasante dans cette salle Saint-Chamand de la Manufacture, c'est un beau moment de théâtre durant lequel les désillusions et les espoirs de Morgane deviennent aussi un peu les nôtres. **Pierre Salles**

« Morgane poulette » de Thibault Fayner – mise en scène : Anne Monfort – Pour le Festival Off d'Avignon – A la manufacture du 5 au 24 juillet à 21h05

LEBRUN DUO OFF

23 juillet 2019

« LA 7^e VIE DE PATTI SMITH », UNE MERVEILLEUSE ET DÉLICATE PROPOSITION.



Souvent mini évènements du Off, les « Nightshots » de la Manufacture sont devenus au fil des ans des incontournables. Durant quelques jours, la Manuf offre sa scène intramuros afin de présenter un travail en cours ou abouti flirtant quelquefois avec de la pure performance. C'est à l'occasion d'un de ces nightshots que la compagnie Zabranka dirigée par Benoît Bradel présente son travail

autour du texte de l'auteure Claudine Galea : « La 7^{ème} vie de Patti Smith ».

Ici on parle d'une idole du Rock adulée par toute une génération et aux inspirations qu'elle puise autant dans l'œuvre de Bob Dylan que dans celle de Rimbaud. Mais c'est avant tout cette histoire du rock vu au travers des yeux d'une frêle jeune fille de 16 ans, se découvrant fan absolu et rêvant sa vie au travers de celle de son idole. Elle à 16 ans, vit près de Marseille, sans folie, sans envie, avec un corps inconnu d'elle jusqu'au jour où durant une soirée elle rencontre Patti Smith et sa poésie. Les mots, la musique, la vie de Patti, tout l'inspire et tout va l'ouvrir au monde et la libérer d'elle-même. Sur scène, ce soir-là, C'est la comédienne Marie-Sophie Ferdane de la Comédie Française, que l'on a pu voir dans « Architecture » de Pascal Rambert dans ce Festival d'Avignon, qui endosse le rôle de cette jeune fille (en alternance avec Marina Keltchewsky) qu'elle incarne de tout son corps, entourée des guitaristes Sébastien Martel et Thomas Fernier.

Des papiers et textes à la main, comme si elle puisait dans son propre journal intime, la comédienne enchaîne les bribes de la vie de cette jeune fille imaginant un dialogue à sens unique avec la rockeuse puis, juxtaposant les deux vies, nous parle de celle de son idole. Histoires entremêlées et proximité fantasmée, prétexte à la découverte de sa propre émancipation au moyen des mots et de la vie de Patti, ou comment mieux se laisser engloutir par l'œuvre et la vie de l'idole pour finalement devenir soi. Sébastien Martel et Thomas Fernier jalonnent le récit d'éléments liés à la vie et à l'origine du mythe et relancent la comédienne avec humour ou malice, intégrant le public à la performance. Le spectacle offre une ambiance propice à la poésie et à la découverte de l'univers protéiforme de la chanteuse punk poétesse et nous ouvre les portes d'une époque dans des sonorités parfois teintées de nostalgie ou de simple bonheur.

Etonnant de voir et d'entendre comment la comédienne Marie-Sophie Ferdane et les deux guitaristes Sébastien Martel et Thomas Fernier, portant chacun des univers apparemment si différents, arrivent à recréer devant nous le monde intérieur et si intime du texte de Claudine Galea. Une merveilleuse et délicate proposition mise en scène par Benoît Bradel, servie par une comédienne se fondant avec délectation dans le rôle et portée par deux guitariste inspirés et inspirants. A ne pas manquer ! **Pierre Salles**

LEBRUIT DUOFF

10 juillet 2019

« AFTER THE END », HUIS-CLOS GLAÇANT



Huis clos glaçant que cet « After the end » dans les murs de la Manufacture. Louise se réveille face à Marc, un ami qui vient de la sauver en lui faisant partager son bunker suite à une explosion nucléaire terroriste.

Dès le début et malgré la chaleur omniprésente durant ce Off 2019, l'atmosphère est glaçante. Dans un décor très réaliste les jours de survie et d'attente s'enchaînent au cœur d'une relation se tendant au fil des minutes. Le comédien Xavier Guelfi dans le rôle de Mark tire sur la corde, tour à tour ancienne victime et sujet de dérision de la part de la bande d'amis de la jeune Louise, interprétée par Marie Petiot, ou homme colérique prêt à tout pour faire accepter ses règles et son bon vouloir. Mark devient peu à peu le bourreau de Louise.

Dans ce huis clos il ne s'agit bien sûr pas de terrorisme mais plus d'une déconstruction de l'Humanité de Mark. Jusqu'où sommes-nous prêts à aller dans ces situations ? Qu'est ce qui fait de nous des hommes et comment bascule-t-on dans la barbarie ? Même si ce spectacle ne permet pas de répondre à ces questions complexes, il permet néanmoins de poser quelques bases et, au-delà du dégoût légitime que peut susciter un « Mark », d'imaginer nos réactions dans une telle situation.

Les deux comédiens, chacun dans un registre différent, offrent un juste équilibre et ne tombent jamais dans la caricature. Xavier Guelfi dans le rôle d'une sorte de psychopathe schizophrène et manipulateur est convaincant dans ses changements subits d'attitudes. Toujours à la limite de la folie et de l'excès il parvient à garder cette réserve propice aux malaises et à la peur des spectateurs quand face à lui Marie Petiot offre une Louise convaincante et dénuée de manichéisme. Nul héros ici mais seulement une personne résignée et décidée à survivre.

Une mise en scène réaliste, souvent drôle malgré tout, sur un texte, qui, même s'il n'apporte rien de nouveau dans une pièce de huis clos, reste avant tout malin dans le traitement et l'analyse des rapports humains dans le cadre de situations extraordinaires. **Pierre Salles**

«After the end » De Dennis Kelly mise en scène de Antonin Chalou à La Manufacture à 13h40 – du 5 au 25 juillet (relâche les 11, 18 juillet).

LEBRUN DUOFF

17 juillet 2019

« CONCERT À TABLE », L'ÉBOURIFFANTE CLAIRE DITERZI EN SES JARDINS

Attention OVNI ! C'est dans ces lieux presque secrets du Off que la Manufacture a eu la brillante idée d'offrir aux spectateurs avertis ce Concert à table de Claire Diterzi accompagnée par Stéphane Garin.



C'est donc au milieu du magnifique jardin de cette maison d'hôte « Les jardins de Baracane » que le public découvre ce mini format musical. Habituee maintenant au grand format, l'interprete et compositrice de musique actuelle Claire Diterzi, offre ici au public un moment aerien de poesie. Difficile alors de s'imaginer a cet instant dans la folie du Off d'Avignon tant cet ecrin de verdure paraît hors du temps.

Au milieu des spectateurs, une table et deux interpretes face a face. Sur la table, le percussionniste Stéphane Garin joue d'une multitude de petits

instruments, électroniques ou simplement percussifs, certains detournes de leur fonction premiere. Tout est ici pretexte a emotion et creation d'ambiance. Face a lui Claire Diterzi egrene a la guitare et au chant avec legereete sa poesie, tout en sourire, tour a tour drôle ou incisive mais toujours d'une extreme bienveillance. Les spectateurs oscillent entre le sentiment d'etre a la fin d'un repas d'ami ou au milieu d'une foret où tout semble voue a la creation et au partage.

Claire Diterzi et Stéphane Garin offrent là un concert flirtant du debut a la fin avec la performance creative et joyeuse, tout est ici sujet a la decouverte des mots de Claire Diterzi mais aussi de cet univers si particulier et donc indispensable. Une petite pepite dans ce Off a decouvrir ici ou ailleurs en esperant que La Manufacture saura encore trouver a l'avenir d'autres de ces propositions atypiques et delicieuses, tant pour la performance que pour ces lieux hors du temps

Pierre Salles

« Concert à table » de Claire Diterzi – À la Manufacture « hors les murs » au 12 rue Baracane – Avignon Off – Du 11 au 19 juillet à 18h – durée 1h.

LEBRUN DUO FF

15 juillet 2019

« EXIT », A LA MANU : TROP LONG, TROP LENT...
EXIT !



© Laure Delamotte-Legrand

« L'amour, le couple et la rupture » tel pourrait être le simple pitch de cette pièce car il s'agit bien ici de conter aux spectateurs une histoire d'amour, de ses débuts jusqu'à la rupture en passant par les pseudo retrouvailles. Si le sujet est simple, la mise en scène imaginée par Anne-Sophie Pauchet permet de donner un soupçon de peps à cette rupture somme toute assez banale. Ils se sont rencontrés, se sont aimés et se sont séparés.

En alternant flash-back et adresse directe au public, la metteuse en scène, traitant le sujet comme une dissection de la dérive d'un couple, parvient quelque peu à dynamiser le propos qui malgré de convaincants comédiens laisse le spectateur dans son fauteuil d'indifférence. La mise en scène, bien que maligne, ne peut rehausser ce texte sans saveur qui finit au mieux par lasser et au pire par légèrement agacer. Tout ça pour ça ? Ce laps de temps qui permet à un spectacle de se mettre en place semble perdurer tout au long de la pièce, laissant planer le doute dans la salle. Et si le temps s'était arrêté ?

Un trop long et trop lent moment de théâtre sur un propos sans peps dans lequel on s'ennuie en s'enfonçant tout doucement dans son fauteuil.

Pierre Salles

« Exit » de Fausto Paravidino sur une mise en scène de Anne-Sophie Pauchet – A La Manufacture (hors les murs) du 5 au 25 juillet à 12h00



26 juillet 2019

Notre TOP 30 définitif.

En ce 26 juillet, voici notre **TOP 30** définitif, classé **par ordre de préférence**. Un très bon cru 2019, ce qui ne s'était pas vu depuis des années... En comparaison, la 73e édition du Festival d'Avignon, le « IN », était vraiment déplorable. Jusqu'à présent, c'était plutôt l'inverse, l'inventivité, l'expérimentation, la contemporanéité étaient plutôt dans le « IN ». Ce ne fut pas le cas cette année, et fort heureusement, le OFF a su tirer son épingle du jeu avec d'excellents spectacles, certains mêmes qui n'auraient pas eu à rougir de figurer dans le programme du « IN ». Ainsi va la vie...

La 7e Vie de Patti Smith – La Manufacture TC

The Great disaster – Théâtre des Halles (Conservatoire) TC

Concert à table – La Manufacture PF

40° sous Zéro – La Manufacture TC

La dernière bande – Théâtre des Halles TP

Du bruit et de fureur – 11-Gilgamesh TC

HEN – Le Train Bleu TP

L'Origine du Monde – La Manufacture (Musée Angladon) TC

Et le cœur fume encore – 11-Gilgamesh TP

Le rouge éternel des coquelicots – 11-Gilgamesh TP

Helen W – 11-Gilgamesh TC

L.U.C.A. – La Manufacture TC

La sextape de Darwin – La Factory (Théâtre de L'Oulle) TP

Ils n'avaient pas prévu qu'on allait gagner – Théâtre des Halles TC

Vendetta – Théâtre Golovine DC

On est sauvage comme on peut – Théâtre des Doms TP

En réalités – Le Train Bleu TC

Inging – La Factory (Théâtre de L'Oulle) DC

Les Couteaux dans le dos – Petit Louvre TP

Roi du silence – Théâtre des Barriques TP

Hamlet – 11-Gilgamesh TP

Plaidoyer pour une civilisation nouvelle – Théâtre des Halles TC

Le syndrome du banc de touche – Le Train Bleu TP

Des caravelles et des Batailles – Théâtre des Doms TP

Je n'ai pas toujours dansé comme cela – La Manufacture DC

Une Goutte d'eau dans un nuage – Théâtre Transversal OV

La cicatrice – La Manufacture TP

Lampedusa Beach – Théâtre des Carmes TP

Traverser la rivière sous la pluie – Le Parvis OV

Ubu roi – Chien qui fume TP

La clairière du grand n'importe quoi – Artéphile OV

Plusdeoff

la sélection
Plusdeoff

9 juillet 2019

40 DEGRÉS SOUS ZÉRO. Exceptionnel

Louis Arene et la compagnie Munstrum Théâtre avaient mis Avignon en émoi il y a deux ans, avec LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU. Bien plus encore, leur 40 DEGRÉS SOUS ZÉRO va secouer jusque les plus blasés. On savait pourtant à quoi s'attendre du côté du texte : deux Copi, d'abord *L'Homosexuel ou la difficulté de s'exprimer*, puis *Les quatre jumelles*. La Sibérie, puis l'Alaska. Des coins tranquilles où se coltinent à la vie des personnages, jurons en carnassière, qui s'escriment aux confins de la société. À l'Est, Mme Simpson, sa fille Irène, addict à la copulation, et Mme Garbo, l'une des conquêtes d'Irène. Toutes les trois ont changé de sexe, à la suite d'opérations dont on ne saura jamais vraiment si elles ont été désirées. À l'Ouest, carrément à l'ouest, deux sœurs, Fougère et Joséphine, vaguement chercheuses d'or, reçoivent la visite de Maria et Leïla, au passé chargé. Tout ce beau monde est accro aux poudres, dont la maison regorge, et possède une aptitude certaine à la suppression de son prochain.

Louis Arene, qui met en scène et joue, aux côtés de Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Éthève, Lionel Lingelser et François Praud (à créditer chacun d'un engagement spectaculaire que l'on devine éprouvant), exacerbe la tension dramaturgique en poussant à l'extrême les situations, dans une alternance de pulsions de vie et de mort qui tourne à la sarabande macabre. Le sang gicle, les étrons fusent, les insultes jaillissent. Le tout est d'une veine comique en diable, faite d'accumulations outrancières sans répit aucun. Quant à l'esthétique-maison, unique par l'utilisation de protubérances, entre autres crâniennes, qui bousculent les genres, elle entre dans une résonance toute particulière avec les textes de Copi. Les costumes, signés Christian Lacroix, ne gâchent rien à l'affaire. Un extravagant coup de pied au conformisme, à voir d'urgence. **Walter Géhin**

LA MANUFACTURE (Patinoire) à 21h35, du 5 au 25 juillet, relâche les 11 et 18.

Plusdeoff

la sélection
Plusdeoff

6 juillet 2019

SÉISME À voir absolument

Pour le couple que forment F et H, la question de concevoir un enfant donne lieu à une première naissance, celle d'une houleuse conversation. Au-delà des préoccupations matérielles et des interrogations personnelles qui surgissent, comme pour tout couple se projetant vers ce qui marquerait un tournant dans son histoire, cette question les place face à une responsabilité qui les dépasse : ajouter un être humain au fardeau de la planète. Aussi ne cessent-ils de se demander s'ils sont des gens bien.

Arnaud Anckaert met en scène le texte de Duncan Macmillan sous la forme audacieuse d'un continu plan-séquence. Quelque soit la durée les séparant, les scènes se suivent sans transition et sans temps mort, le flot de paroles enserré dans une unité temporelle. Un procédé narratif saisissant qui élève ces conversations, fondues en un seul bloc, au rang de lien absolu. « Ta conversation me manque », finira-t-elle par dire, une fois seule. Ce plan-séquence constitue un véritable défi dans le jeu, que Shams El Karoui et Maxime Guyon (déjà l'un des tout bons de sa génération) relèvent avec une belle complicité et ce qu'il faut de nuances et d'intensité.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (Intramuros) à 11h55, du 5 au 25 juillet, relâche les 11 et 18.

Plusdeoff

la sélection
Plusdeoff

5 juillet 2019

TOUTES LES CHOSES GÉNIALES

À voir absolument

Il y a des pièces, elles ne sont pas légion, dont on sort requinqué.e et prêt.e à affronter, mieux encore accueillir avec un haussement d'épaules, relativiser, dédaigner, les vicissitudes de la vie. En somme un *feel good* théâtre, catégorie dans laquelle TOUTES LES CHOSES GÉNIALES, pièce de Duncan Macmillan et Jonny Donahoe mise en scène par Arnaud Anckaert, entre le sourire aux lèvres.

Sur scène, un homme (joué par Didier Cousin) se remémore son enfance. Et le commencement d'une liste, d'abord limitée à quelques entrées, contenant toutes les choses qui lui paraissent géniales. Une couleur, un sportif, une situation, une sensation... La liste enfle, accompagne son adolescence puis son passage à l'âge adulte, devient pléthorique. Pourquoi une telle liste ? Outre qu'elle repose sur une belle aptitude à dénicher dans les moindres recoins ce qui fait que la vie vaut la peine d'être vécue, son positivisme acharné répond à un manque que l'homme évoque avec pudeur et qui se devine entre les lignes.

Une habileté dans la litote qui fait en grande partie le charme de ce texte, parfaitement restituée par la mise en scène de Arnaud Anckaert et le jeu sensible de Didier Cousin qui, par de courtes participations bien dosées et un réel sens de la connivence, entraîne le public dans la constitution de la liste et ses circonstances, qu'elles soient heureuses ou non.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (Intramuros) à 10h15, du 5 au 25 juillet, relâche les 11 et 18.

Plusdeoff

la sélection
Plusdeoff

9 juillet 2019

APRÈS LA NEIGE À découvrir

Dans un préfabriqué chichement meublé, un couple et sa fille, échoués là suite à une catastrophe nucléaire qui vient de se produire. Leur passé, duquel ne filtreront que quelques bribes, paraît déjà effacé. Leurs réactions diffèrent : la mère s'inquiète de tout, le père se focalise sur la nécessité de travailler, la petite fille mesure les becquerels sans mesurer la gravité de la situation.

L'auteure et metteuse en scène de la pièce, Aurélie Namur, a basé son travail sur des centaines d'heures de documentaires traitant non seulement de Tchernobyl et Fukushima, mais aussi de la longue série d'incidents en tout genre émaillant l'histoire du nucléaire civil à travers le monde, complétées par trois séjours au Japon post-Fukushima. Ce qui à première vue pourrait conduire à un huis clos oppressant, sur un sujet non moins oppressant, échappe au coup de massue grâce à un texte concis, des silences justement placés, une scénographie utilisant des effets de transparence et de profondeur, et surtout un recours croissant à l'onirisme et au fantastique. Les trois personnages semblent en suspension, ne faisant plus tout à fait partie des vivants. Une pièce d'une belle sensibilité, à découvrir.

Walter Géhin

LA MANUFACTURE (Patinoire) à 10h00, du 5 au 25 juillet, relâche les 11 et 18.



Les comédiens Hervé Guerrisi et Gregory Carnoli, interprètes de L.U.C.A. (« Last Universal Common Ancestor »), visible à Avignon jusqu'au 25/07. L.U.C.A., c'est l'histoire de petits-fils de migrants italiens qui croisent leurs récits familiaux et entament un débat sur l'identité, les origines, le racisme.

Les comédiens Hervé Guerrisi et Gregory Carnoli, qui ont créé la compagnie Eranova, signent ici leur premier spectacle. Ils y démontent les préjugés sur l'autre, l'étranger, en mettant en rapport leur vécu et celui des nouvelles générations d'immigrés. Auscultent ce regard dédaigneux, au mieux condescendant, que les « anciens » portent sur les familles de nouveaux migrants. Les deux Italiens remontent aux origines, au code ADN. À la clé, la découverte de ce fameux ancêtre commun, L.U.C.A. (Jusqu'au 25 juillet à La Manufacture - Patinoire à Avignon. À voir aussi, entre autres, les 12 et 13 août au Festival de Spa.) **Emmanuelle Jowa**

21 juillet 2019

NAJA 21

« Morgane Poulette », songe d'une vie la nuit



"Morgane Poulette", magnifiquement incarnée par la comédienne Pearl Manifold © Lucdanslaboite

Les mots de Thibault Fayner, mis en scène par Anne Monfort, font surgir d'un rêve Pearl Manifold, magnifique *Morgane Poulette*.

La pièce réunit deux textes de Thibault Fayner, *Le Camp des Malheureux* et *La Londonienne*. L'un n'est pas la suite de l'autre mais tous deux sont inspirés par la figure de Morgane Poulette, une chanteuse junkie, amoureuse de Thomas Bernet, un acteur de séries à succès, puis trainant le chagrin de la mort de ce dernier

dans un Londres mouillé.

Anne Monfort a vu dans le portrait de la jeune femme matière à mettre en scène le retour sur la ville européenne des années 70, sa musique, ses amours, ses chagrins, ses drogues qui propulsent jusqu'à l'oubli de soi et du monde. Des deux textes que l'auteur a écrits la nuit, alors veilleur dans un hôtel parisien, la metteuse en scène a composé sa propre variation, *Morgane Poulette*, que sa rencontre avec Pearl Manifold a rendu évidente.

Pas de doute, l'actrice colle à la peau de l'héroïne de Thomas Bernet, Pearl est Morgane. Blonde au regard transparent, vêtue d'un jean et d'un blouson noirs, elle vit le long monologue de sa vie, de ses nuits urbaines, ses échappées et ses retours, ses chansons composées au rythme du bus de nuit londonien, son amour pour Thomas Bernet, le soutien de ce dernier qui, après qu'elle ait disparu sans crier gare, n'hésita pas à tout plaquer pour la sauver des bas-fonds où la mène son addiction, ce que ses amis disaient, la musique, son chagrin, sa colère d'un monde perdu, son envie de tout recommencer avec un autre homme.

Autant d'états d'âme qui habitent la formidable comédienne, debout dans la nuit brumeuse, isolée sur une toute petite île. De son beau timbre de voix, acclimaté au français comme à l'anglais, s'échappent les bribes d'une époque et de son histoire, heureux et douloureux, entre fougue et innocence, entre peur et espérance, entre colère et promesses. S'adressant à elle-même, Morgane Poulette se dit tu. Ce tutoiement intrigue, puis aide le public à pénétrer dans ce qui est suggéré comme un espace mental, à se faufiler dans un songe dont Morgane Poulette est l'héroïne.

La scénographie et la lumière font œuvre de révélateurs du songe. Tour à tour esquissant une silhouette dans la brume, encadrant violemment le visage pour mieux faire entendre les mots, créant le double du corps endormi qui se reflète dans l'eau miroir. Le corps englouti sous l'eau près d'un bouquet de fleurs fait naître un instant de pure poésie, tandis que la colère est sublimée à coups de poings lancés dans l'eau faisant jaillir des giclées de gouttelettes brillantes de lumière. **Véronique Giraud**

Morgane Poulette, texte Thibault Fayner, mise en scène Anne Monfort, avec Pearl Manifold et la voix de Jean-Baptiste Verquin. Du 5 au 24 juillet au Château de Saint-Chamand

La Provence

40° Sous Zéro (waouh !)

Aux portes de l'enfer selon Dante, cette inscription : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. »

Point d'inscription au-dessus de la porte de l'enfer où se débattent les personnages des deux pièces de Copi réunies en un seul spectacle. Un enfer blanc, la Sibérie pour les uns, l'Alaska pour les autres. Aussi espèrent-ils, ces laissés-pour-compte, s'agitent-ils sans fin. Leur enfer c'est l'impossibilité d'exister, d'aimer, d'échapper à la réalité, de s'évader, de partir. Chez Copi, on patine sur place, on est un hamster dans sa roue.

Ces deux pièces sont hors norme, hors normes. Esprits cartésiens, amateurs d'ordre, de civilité, de bon goût, passez votre chemin. Mais si rien ne saurait vous effrayer, laissez-vous entraîner dans ce maelström immonde dont la réalité est incroyable.

Tout y est extravagant, abject, sordide, ordurier et rien n'y est dégoûtant en raison de la démesure même de ces dérèglements. Ces personnages sont quasiment des créatures extra-terrestres, semblent n'avoir pas grand-chose d'humain que leur détresse. Les costumes et les accessoires sont somptueux et stupéfiants, tout cela est « camp » tout cela est comique, et tout cela est tragique. C'est le cri de Münch avec des paillettes.

On comprend que ces pièces soient présentées ensemble, comme les deux faces d'une même médaille et quand le fond de scène s'ouvre jusqu'au mur, que les sept comédiens se réunissent en bouquet, costumes et accessoires arrachés, c'est toute leur belle et angoissée humanité qui nous interpelle. **Alain Pécoult**

Du 5 au 25 juillet à 21h35, relâches les 12 et 18 juillet. La Manufacture (Patinoire)

La Provence

After the end (Exaltant)

Produit par la compagnie Zabou Breitman, Antonin Chalon adapte la troisième pièce de Denis Kelly, coutumier d'un théâtre expérimental ; on connaît l'auteur anglais pour ses explorations de thèmes sociétaux aigus, prégnant notamment chez la jeune génération.

Début : sortie d'un pub, Mark a sauvé Louise d'une explosion nucléaire, "terroriste certainement". C'est trouble, les souvenirs sont évanescents pour Louise. Mais à présent elle est là, dans le bunker de Mark. Enfermée avec lui. Tout le monde a bien ri à l'époque quand celui-ci a évoqué son abri, c'était quoi le mot exact ? "parano" ? L'époque des paroles pacifistes autour d'un verre entre amis. Les mêmes qu'on vient de voir mourrir aujourd'hui. On en fait quoi de ces idéaux ?

"Il faut agir Louise, agir !". Dent pour dent, monstre pour monstre ? Non. Surtout non. C'est le chaos, le discernement et les instincts s'entrechoquent. Où sont les repères ? Se raccrocher à ses convictions "la seule façon qu'ils ont de te détruire Mark c'est de faire changer la personne que tu es". Si cette liberté est maintenue, pas de bourreaux. Et si le bourreau s'insinuait, sournoisement, dans le bunker. L'enclos.

Ce territoire restreint entre Mark et Louise est aussi l'arène du pouvoir, de la manipulation, du désir, de la peur et de l'indélogeable confrontation originelle de l'homme et la femme.

Un espace réduit, un noir profond, des néons intermittents, du métal, une radio, un couteau.

Porté par deux jeunes comédiens très convaincants, un huis clos aux frontières qu'on voudrait un peu plus incertaines (on pressent souvent les issues).

Néanmoins une mise en scène judicieuse qui fait osciller le spectateur dans ses propres réflexions. Où se situe la genèse du malaise ? Quelle est la boussole du bien ? Quelle est notre part de soumission ? Et au final, après la fin, "est ce que je me ressemble ?". **Floriane Boulghobra**

Du 5 au 25 juillet à 13h40, relâches les 12 et 18 juillet. La Manufacture

8 juillet 2019

La Provence

Après la neige (conventionnel)

Du nuage de Tchernobyl et des pluies toxiques, Aurélie Namur a fait une neige contaminant les habitants à côté d'une centrale ayant explosée. Nous suivons une famille réfugiée dans un logement préfabriqué – reconstitué sur scène dans une volonté réaliste – sur un parking dans un huis clos pesant qui met les nerfs de tous à vif.

Ils s'emportent et se réconcilient à une vitesse stupéfiante avant d'introduire des séquences à la portée qui se veut poétique sans que ce soit touchant et frissonnant. S'ensuit une séquence fantaisiste qui concrétise la rêverie de la petite fille de la famille, attachée à une biche qu'elle aperçoit dans les bois, incarnation d'une liberté sauvage mais maltraitée par l'action de l'homme. Cela cristallise ce que la metteuse en scène appelle réalisme fantastique.

Les acteurs, comme sonnés par le choc nucléaire jouent au ralenti, en termes de rythme et d'intensité de jeu, complétés par des voix off qui ne sont pas du meilleur effet. Tout ce qu'on peut imaginer après une catastrophe nucléaire, cette mise en scène ne l'aura pas dépassé.

Ce spectacle ne nous fait en aucun cas violence, il n'est pas désagréable mais il reste dans une scénographie, un jeu, un texte et des situations conventionnels. L'imaginaire explorant une dystopie ne nous dérange pas et ne fait que rappeler des représentations et des positions assez convenues.

Louise Vayssières

Du 5 au 25 juillet à 10h, relâches les 12 et 18 juillet. La Manufacture (Patinoire

7 juillet 2019

La Provence

Cherchez la faute ! (on aime)

Le parc du château de Saint-Chamand accueille les quatre acteurs de « Cherchez la faute ! », prenant place à un large carré de tréteaux autour duquel les spectateurs sont conviés. La pièce se présente comme un séminaire herméneutique autour de la Genèse et de la notion de faute qu'on lui associe ordinairement.

Au cœur d'un espace qui n'est pas sans rappeler le jardin d'Eden, trois acteurs débattent à bâtons rompus en lisant, dans le texte et à partir de différentes traductions, le texte biblique. Le metteur en scène François Rancillac se présente comme un modérateur devant tempérer leurs ardeurs. Les réflexions dépassent largement le seul problème de la faute et soulèvent des micros-détails, qui mènent souvent à des enjeux originaires et plus globaux. Les débats sont captivants et demandent une attention de tout instant face à une matière conceptuelle et dense.

Les acteurs sont animés, incarnent à la perfection des spécialistes des textes bibliques, et tentent de créer du lien avec le public à leurs côtés sur des tables de travail comprenant un livret mentionnant plusieurs traductions de la Genèse, des essais de référence ayant nourri le travail autour d'un ouvrage de Marie Balmay (« La Divine origine » sous-titré « Dieu n'a pas créé l'homme »), des feuilles, des stylos. On pourrait regretter quelques flottements dus au dispositif qui tend à faire participer le public alors que le texte laisse peu de place à des interventions impromptues. Au milieu de toute une assemblée de lecteurs herméneutes que les acteurs projettent, seuls quatre d'entre eux prennent la parole, même si un temps d'échange avec les spectateurs est assuré à la fin de la représentation.

Louise Vayssières

Du 8 au 24 juillet à 10h45, à la Manufacture Château Saint-Chamand

22 juillet 2019

La Provence

L'origine du monde (46x55) (très bien !)

Nicolas Heredia propose avec "L'Origine du monde (46X55)" une pièce de théâtre-conférence jubilatoire. Il se situe sur une estrade, semblable aux mises en scène de ventes aux enchères, pour retracer sa découverte et la folle aventure qui s'est présentée à lui lorsqu'il est tombé sur une reproduction de « *L'origine du monde* » de Courbet dans une brocante. Elle devient le point de départ d'une méticuleuse réflexion sur la valeur des objets d'art, reproductions ou originaux, des performances et manifestations culturelles plus généralement. Ils sont souvent confrontés au prix d'objets qui peuvent apparaître à première vue nécessaires dans la vie quotidienne mais au capital culturel et symbolique moindre.

Nicolas Heredia et Gaël Rigaud, nous captivent par leur tenue constante et leur humour pince-sans-rire. Leur sérieux frise l'absurde, notamment dans les saisissants et fous moments d'auto-correction, de rectification et d'approfondissement des périeuses équivalence de prix qu'ils proposent entre différents objets.

L'ensemble fonctionne par un comique de répétition toujours très subtil que Nicolas Heredia maîtrise à la perfection et est sublimé par une progressive tension entre réel et fiction, la question de la reproduction s'élargissant progressivement à toute la création. **Louise Vayssières**

Du 5 au 25 juillet à 18h45, relâches les 12 et 18 juillet, au Musée Angladon (5 rue Laboureur). Durée : 1h05.



L.U.C.A. (Last Universal Common Ancestor) (pas mal !)

Deux hommes dans la force de l'âge, Hervé Guerrisi et Gregory Carnoli (Théâtre de l'Ancre), sont à la recherche de leur(s) origine(s) dans ce spectacle, entre la Belgique et l'Italie. Est-il seulement possible de répondre à la question : « Et toi, tu viens d'où ? ». Le public y est confronté à l'entrée en salle et s'installe une chaleureuse complicité avec ces hommes lucides quant à la difficile tâche qui s'impose à eux. Ils l'abordent avec humour, adoptant une méthode de généalogie ascendante dont les termes techniques ne nous perdent pas mais permettent des jeux de mots cocasses.

Leur enquête est traversée de témoignages de membres de leurs familles. Leur contenu est glaçant et représentatif de la façon dont les Italiens émigrés des générations précédentes sont incapables de voir la détresse dans laquelle se situent les migrants d'aujourd'hui.

Ce duo d'acteurs au jeu impeccable, qui maîtrise une scénographie dynamique, arrive à faire entendre cela avec force. Il cède cependant progressivement à un victimisme qui ne peut être que consensuel pour un public éclairé, ce qui fait retomber quelque peu un spectacle bien lancé.

Louise Vayssières

Jusqu'au 24 juillet à 17h30, à la Manufacture Château La Patinoire

7 juillet 2019

La Provence

Morgane Poulette (on aime)

Morgane Poulette est la figure féminine torturée autour de laquelle Thibault Fayner a écrit « Le Camp des malheureux » et « La Londonienne ». Cette junkie rencontre d'abord un acteur fameux, Thomas Bernet, avant de créer un groupe de musique, Pain and Fury, et d'évoluer dans un contexte social et politique de plus en plus tendu, celui d'une Angleterre post-thatchérienne. Passion et création se mêlent avant l'émergence de la perte et du manque. Les différentes tensions et revirements connus par le personnage sont à la fois incarnés et mis à distance par l'actrice Pearl Manifold, remarquable.

Dans une constante adresse à cette protagoniste (« toi, Morgane Poulette ») et par son intense présence sur scène, elle saisit les spectateurs. Toujours sur le fil du rasoir, elle parvient à maintenir une forme d'étrangeté, que cultive la mention et la répétition de termes anglais, comme autant de signe de la fixation et du délire du personnage.

L'étrangeté est également celle de la scénographie, que l'on découvre peu à peu, souvent tamisée par des fumées qui ne sont pas sans rappeler le fog londonien ou la brume d'un espace mental. Le travail sur les lumières est très beau, fait de larges faisceaux qui éclairent la comédienne – d'abord assez statique – sous différents angles. Celle-ci est progressivement amenée à descendre d'une île se situant au milieu d'une étendue d'eau, surface de réflexion dans laquelle se noie toute perception, et la distinction entre rêve et réalité.

Louise Vayssières

Jusqu'au 24 juillet à 21h05, à la Manufacture Château Saint-Chamand

23 juillet 2019

La Provence

Queen Blood (on adore)

Les sept danseuses de « Queen blood » nous entraînent sur le ring formé par la piste de danse, délimitée par des spots lumineux au sol. Suivant la partition écrite par Ousmane Sy, à la tête du Centre chorégraphique national de Bretagne, elles brisent les codes et déforment les allures et postures ordinairement associées à la féminité. Les représentations sont ébranlées par des mouvements d'ensemble qui sont parfois judicieusement décalés et des solos avec une dynamique de « battle ».

Le rythme global et celui de chaque séquence est heurté, porté par une musique house retravaillée, entraînante et entêtante, faite de boucles et de répétitions. Le corps même des danseuses produit du rythme, avec leurs claquements de main, les crissements de leurs baskets sur le tapis de danse et des cris d'encouragement. Une rupture est notable et rappelle qu'un autre enjeu est au cœur de cette chorégraphie : il s'agit d'une chanson de Nina Simone, « Four Women », qui revient sur les discriminations due à la couleur de peau.

Les danseuses nous invitent alors à observer de micro-gestes heurtés, lors de séquences intenses, qui entrent en continuité avec des moments plus lumineux, qui reflètent l'engouement de jeunes femmes décomplexées.

Se dégagent de ce spectacle une belle énergie et une dynamique de groupe réjouissante. Les danseuses, en scène dès l'entrée public, tiennent la cadence et font montre d'une complicité communicatrice.

Louise Vayssières

Du 8 au 24 juillet à 13h40, à la Manufacture Château Saint-Chamand

22 juillet 2019



Reconstitution (c'est poignant)

Qu'il est émouvant, ce spectacle spécialement écrit et mis en scène par Pascal Rambert pour Véro Dahuron et Guy Delamotte !

Un homme et une femme se retrouvent après des décennies de séparation. Elle a eu le cœur brisé lorsqu'il l'a abandonnée et ne s'en est jamais remise. Ils se sont donné rendez-vous pour une reconstitution de leur passé en vue d'une réconciliation. C'est elle qui dirige le déroulement de cette rencontre. Elle cherche d'emblée à créer une atmosphère apaisée mais, à l'évocation attendrie de souvenirs heureux succèdent, lors de la théâtralisation de leur coup de foudre sous la pluie, les plaintes de douleur et les cris de fureur d'une femme blessée à vie.

Tout est poignant dans la représentation. La démarche des personnages, qui correspond à un phantasme universel, est d'autant plus pathétique qu'ils sont au crépuscule de leur vie, que la perte du grand bonheur qui a enchanté leur jeunesse s'avère aussi irréparable qu'elle était imprévisible et le remède pire même que le mal. La scénographie est inventive, à la fois réaliste, symbolique, puissamment poétique et empreinte d'une fantaisie non dépourvue d'humour, avec notamment l'accumulation des cartons renfermant les souvenirs, si difficiles à ouvrir malgré la beauté de leur contenu, les tables du passé, du présent et de l'avenir, la soupe qui mêle légumes et littérature.

Les dialogues brillent aussi par leur vérité, leur expressivité et leur valeur littéraire. Enfin, le jeu des acteurs est admirable et touchant : Véro Dahuron crée l'empathie pour une femme meurtrie, déterminée à panser ses blessures puis résignée à l'échec de sa tentative. Guy Delamotte fait bien sentir la docilité de son personnage, sa bonne volonté aussi, et finalement son impuissance tant à revivre l'amour enfui qu'à restaurer une relation définitivement abîmée avec la femme qu'il a aimée et qu'il a tenté d'aider. **Angèle Luccioni**

Du 5 au 14 juillet (relâche le 11) à 11 h 40 à La Manufacture

9 juillet 2019

La Provence

Seasonal affective disorder (on aime)

Anne-Lise Heimburger et Laurent Sauvage sont Dolly et Vlad, des Bonnie and Clyde français. La pièce de la compagnie Léla retrace la rencontre et l'itinéraire d'un couple qui fait le choix de la transgression : par leur passion, malgré une grande différence d'âge, et par leur cavale qui les emportent loin de toute préoccupation antérieure à leur rencontre.

L'amour se mêle à une forme de dépression saisonnière, celle qui sévit les mois d'hiver, que la recherche de sensations fortes doit balayer. Les deux personnages ne font pas face à une tension continue de la même façon, ce qui se traduit dans le jeu d'acteurs par deux partis pris qui fonctionnent parfaitement et relèvent une pièce qui serait trop statique autrement. La jeune femme est fébrile, provocante, elle a une gouaille marquante. L'homme est quant à lui plus posé, réfléchi. Le contraste entre les deux acteurs dynamise des huis clos étouffants.

La boîte noire de la scène figure divers espaces confinés, chambres d'hôtel ou voiture et l'écran en fond de scène reflète des éclats de réalité qui apparaissent lointains. La mise en scène excelle par sa création sonore : les acteurs usent parfois de micros à leur disposition, introduisant différents degrés d'intensité, ce qui passe également par des voix off qui fonctionnent bien. Le tout est retravaillé par la technique dans un système de sonorisation et une création musicale impeccables.

Louise Vayssières

Du 5 au 25 juillet à 10h10, relâche les jeudis 11 et 18 juillet,, à la Manufacture Château Saint-Chamand

7 juillet 2019

La Provence

Tribus (on est interpellé)

Le texte de Nina Raine, « Tribus », est très fort et retrace des confrontations familiales à la violence assourdissante. Deux parents anglais aisés et leurs trois enfants se déchirent. Une première séquence, un peu longue, dans un décor réaliste réagencé à vue installe un climat lourd pour tous les protagonistes qui s'écharpent avec brutalité.

Le retour des enfants sous le toit parental rapproche des êtres aux parcours hétéroclites. Les caractères sont excessifs sans se limiter à des clichés et incarnés par des acteurs au jeu impeccable. On les saisit sous différentes coutures, directement et par le biais de gros plans sur un écran en fond de scène.

La fable est bouleversée lorsque le cadet de la famille, sourd, ayant appris à lire sur les lèvres et à parler, rencontre une jeune femme. Celle-ci introduit un désordre au sein de cette tribu et ouvre son compagnon à la communauté des sourds de laquelle ses parents voulaient le garder éloigné, niant un handicap qui lui est pourtant constitutif.

Le texte est saisissant et la façon dont se noue l'intrigue captivante. On est étonné de la façon dont les attaques glissent des membres de la famille aux individus qui leur sont extérieurs : les rapports de force et les tentatives de domination ne laissent rien intact.

Louise Vayssières

Du 5 au 25 juillet à 17h30, à la Manufacture

8 juillet 2019

Douze spectacles à voir avant la fin du festival Off.



After the end

Mark a eu raison d'acheter une maison avec un abri antiatomique. Il a pu, à l'occasion d'une explosion mystérieuse, sauver Louise de l'apocalypse. On comprend vite qu'elle ne veut pas répondre à son amour. Qu'importe, il a le temps.

Lentement mais inexorablement, les deux jeunes gens vont sombrer dans un rapport de force qui s'avérera tantôt surréaliste, violent, désespéré, parfois amusant, navigant constamment entre poésie, amour, rêve et hyperréalité. Amour ? Manipulation ? Quel futur ?

L'écriture incisive, ultra-réaliste, du britannique Dennis Kelly percute le spectateur, tout au long du huis clos étouffant et déstabilisant d'After the end. Le rythme est rapide, les deux superbes acteurs se répondent, s'entrecoupent, d'une façon tellement naturelle qu'on se surprend à devenir le voisin voyeur, témoin d'une scène de vie captivante et déstabilisante. Les jeunes interprètes Marie Petiot et Xavier Guelfi exploitent à fond la magnifique aubaine qui leur est offerte : ils incarnent dans une parfaite complicité les deux fragiles personnages qui ne pourront éviter leur naufrage.

La scénographie "punchy" du jeune Antonin Chalon, digne héritier de sa mère, Zabou Breitman, conjuguée aux talents de Quentin Maudet aux éclairages et Rémy Billardon et Antoine Henri De Villeneuve, donnent à cette pièce une force et une émotion aussi jeunes que prometteuses. **Anny AVIER**

« After the end » : un huis clos classique et réussi

Louise reprend conscience dans un abris anti-nucléaire souterrain. La jeune femme a été sauvée par Mark, un copain qui a pu, dit-il, l'emmener évanouie, dans ce bunker avant que n'arrive le nuage radioactif généré par une explosion nucléaire d'origine terroriste. After the end, la pièce écrite en 2005 par l'auteur britannique, de renommée internationale, Dennis Kelly est donc un huis clos classique dans sa facture, entre un homme et une femme, coupés de toute communication avec le reste du monde, dans un ailleurs insituable au cours duquel vont se dérouler, se déployer, se dévider, toutes les attitudes, sentiments et passions les plus basiques pour ne pas dire les plus archaïques.

On retrouve là, sous l'évocation d'une menace réelle ou imaginaire le déploiement des mécanismes psychiques défensifs et d'attaque, clivages, projections, identifications projectives, dénégations, dénis, qui participent à la construction du huis clos. Le périmètre délimité est un véritable dispositif de contrôle, de contrainte et d'emprise afin de maintenir ou même détablir un lien fusionnel. Durablement fermé, conçu dans le but de suspendre le temps et l'espace, de réduire ou d'annuler la parole et la singularité de l'autre, le huis clos est énigmatique et donc en tant que tel un objet de théâtralisation.

Dennis Kelly déploie ce thème en créant une situation dans laquelle la parole, les actes, voire la pensée de Louise va être contrôlée par Mark. Il usera pour ce faire de logiques relationnelles faites de conduites de surprotection, de relations tyraniques d'emprises, et même perverses. Les protagonistes ne sont aucunement dans un dialogue. La phrase de Louise à peine commencée est interrompue par Mark et accusée de dissimulation, de non-dit. La dimension paranoïaque de Mark avec sa fixation homosexuelle est bien illustrée dans le déploiement de sa jalousie, quand il évoque le petit ami supposé de Louise.

C'est le classicisme de cette exposition qui très vite peut produire un effet de déjà vu tant les ressorts du huis clos sont connus. Heureusement il y a le jeu des comédiens, Xavier Gelfi et Marie Petiot, qui portent de bout en bout le texte avec une foi, une énergie à renverser les murs, dans une scénographie faite d'ombres et de lumières comme il se doit, et de décor d'une grande sobriété. La scène finale, construite autour d'un presque dialogue, entre les deux protagonistes, assis sur une chaise est sans doute superflue. Elle donne une explication, prosaïque, réductrice de sens à la thématique déployée sur le plateau. Roland Sabra

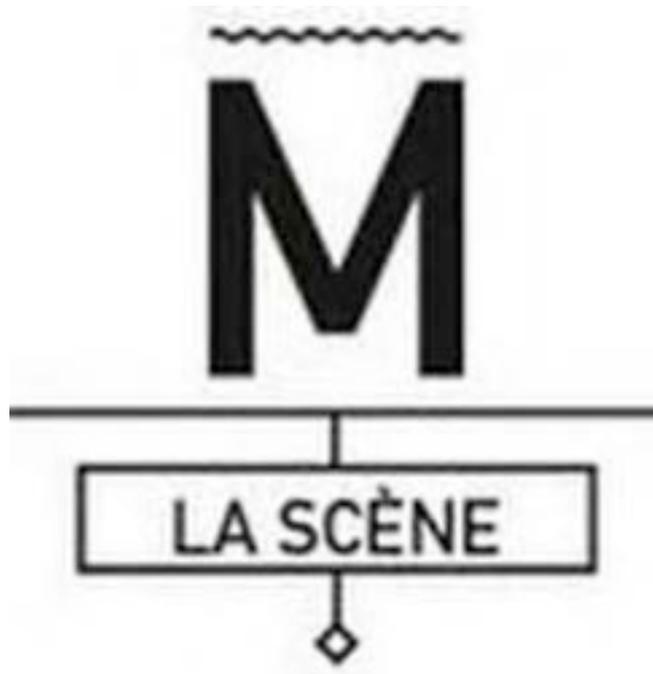
Quarante degrés sous zéro Texte de Copi m.e.s. Louis Arene

« Vous voulez que je vous raconte comment j'ai changé de sexe ? » demande Copi. Et voici un texte (du moins le premier) qui réactualise cette question mise à l'honneur lors du précédent festival d'Avignon. Le second texte (Les quatre jumelles) évoque les questions de la drogue et de l'omnipotence de l'argent. Le premier a pour cadre la Sibérie, le second l'Alaska.

Ces deux textes qui datent des années 70, ont été mis en scène à l'origine par Jorge Lavelli. Copi, son compatriote, figure de proue du mouvement gay, s'intéresse ici aux corps en souffrance, celui des trans comme celui des addicts à la cocaïne. Le texte se ressent de ces déchirures, il éructe, il vomit les mots dans des hurlements qui déchirent. Chez Copi, on s'insulte, on se baise, on se tue, et c'est souvent un seul et même geste. Le monde se désarticule, on marche sur la tête, on ne sait plus où on en est. Le tragique voisine avec le burlesque dans un univers qui tient de Jarry et de Kantor. Subversion de l'ordre social et du sens, abracadabra baignant dans l'hémoglobine, cette révolte textuelle était très nécessaire dans les années soixante-dix. Elle anticipait la dictature à venir, dans un pays, l'Argentine, connu comme repaire de nazis, où la terreur orchestrée par les militaires et les gros propriétaires terriens était une réalité quotidienne. Aujourd'hui néanmoins, cette force subversive faiblit et finit par lasser à force de violence répétitive.

Pourtant, la mise en scène époustouflante de Louis Arene et de sa troupe du Munstrum Théâtre sauve l'entreprise et nous offre un spectacle de théâtre de toute beauté, dans lequel la musique, les lumières, la chorégraphie et le jeu des acteurs touchent au sublime. Les couleurs, les formes, la gestuelle et les mouvements d'ensemble sont un enchantement pour les yeux. Un tourbillon incessant dans lequel les luttes fratricides, le démantèlement de la famille, le bouleversement de tout ordre social finissent par prendre une dimension onirique. Ballet d'apocalypse où tragique et comique se fondent. A un texte délibérément extravagant répond une chorégraphie et une plastique superbes.

Au total, un pur spectacle de théâtre, qui vaut moins par l'émotion que par l'étonnement et l'admiration qu'il suscite. **Michèle Bigot**



Prendre le pouvoir sur son passé

Myriam Saduis, auteur, metteuse en scène & comédienne présente au Théâtre La Manufacture, *Final Cut*, une pièce qui, dans un montage serré, conjugue mémoire individuelle et collective. Celle du colonialisme, de la Guerre d'Algérie, du protectorat tunisien.

Final cut porte parfaitement son nom. Il s'agit pour Myriam Saduis, la « réalisatrice » du film familial, de prendre le pouvoir sur son passé et d'en assurer le montage final. Issue d'une famille franco-tunisienne, taraudée par la figure d'un père tunisien effacée par sa mère, Myriam Saduis avoue avoir mis plus de quinze ans avant d'oser porter son histoire sur scène. « Je suis née en France, en 1961. Et je n'ai découvert qu'à 40 ans dans quelles circonstances ma naissance a eu lieu ».

De montage, il est bien question. **Myriam Saduis**, assise devant un bureau qui recèle de nombreux tiroirs, organise le dévoilement de ce qui est caché. Avec aisance, humour, maîtrise du geste dans l'espace, la comédienne amène le spectateur, captivé, jusqu'à la révélation ultime.

Éclairer notre histoire

Son parcours intime traverse également des pans d'histoire dramatiques trop souvent occultés par la France. Ceux liés à la colonisation française en Afrique du Nord. A son histoire personnelle font écho les massacres du 17 octobre 1961 ordonnés par le sinistre Maurice Papon encore Préfet de police malgré ses « crimes contre l'humanité » reconnus seulement en 1983. De 1942 à 1944, à Bordeaux, ce haut fonctionnaire avait

contribué à la déportation des Juifs vers les camps d'extermination. En 1961, il décidait le lynchage et le meurtre des Algériens venus manifester. Cette même année, la Tunisie, fraîchement indépendante, subissait à Bizerte les bombardements meurtriers de l'armée française qui ne voulait pas abandonner ce port stratégique de la Méditerranée.

Pour Myriam Saduis, il est important aujourd'hui, face « à la montée des nationalismes, du repli sur soi, de la recherche de boucs émissaires, de mettre à disposition cette histoire pour déclencher un désir de parole ». La réalité lui donne raison. L'instance *Vérité et dignité* a récemment transmis le fruit de ses recherches sur la bataille de Bizerte au gouvernement tunisien en vue d'une reconnaissance par l'état français.

Final cut est un spectacle captivant qui, de main de maître, met un point final à une enquête intime. Mais, cette parole ouvre aussi un chemin qui nous permet de vivre ensemble. En connaissant l'histoire qui nous est commune. **Marie-Laure Barbaud**

Festival #OFF19 d'Avignon au **Théâtre La Manufacture**, à 18h10



« Reconstitution » à 11H40 à la Manufacture

« Reconstitution » de Pascal Rambert, une partition à deux écrite tout spécialement pour Véro Dahuron et Guy Delamotte, une bataille houleuse pour deux anciens amants que la vie a écorché, une danse sensuelle pour deux corps oubliés qui se retrouvent, une tentative d'apaisement enfin.

C'est comme un écho, comme une réponse à son très beau succès « Clôture de l'amour ». Comme si l'on retrouvait après l'usure des années le couple emblématique formé par Audrey Bonnet et Stanislas Nordey sous les traits changés de Véro Dahuron et Guy Delamotte. Oui, incontestablement les années ont passées, les épreuves ont façonnées les corps et les visages, les coups ont brutalisés le couple, il n'est plus. Pourtant il reste quelque chose, quelque chose de grand et indéfinissable, quelque chose qui colle dans les souvenirs, les images, les odeurs, les contacts. Entourés d'objets marqués par leur histoire, le couple tente tant bien que mal de recréer les conditions d'un amour qu'ils ont adoré, de reconstituer un moment, celui qui a, à tout jamais, sceller leur deux destinées. L'on retrouve ici le style si reconnaissable de Pascal Rambert, que ce soit dans le dispositif scénographique, les costumes ou par dessus-tout dans la langue, le

rythme de cette langue, son exigence et sa complexité. Car au-delà du simple règlement de comptes « Reconstitution » devient au fil du spectacle une envolée presque lyrique et douloureuse sur la violence d'aimer, une recherche philosophique sur la vie et la mort d'une relation amoureuse, la difficulté d'abandonner une construction inachevée et de traîner à jamais les sacs de souvenirs qui font mal. Véro Dahuron et Guy Delamotte prennent beaucoup de plaisir à s'approprier ce texte sur mesure et engagent fébrilement corps et émotions dans ce face-à-face beau et triste, dans cette tentative un peu ridicule de jouer l'amour pour de faux, de recréer naïvement des souvenirs du passé. Se souvenir c'est ce qu'il reste quand tout est fini mais se souvenir c'est aussi être vivant.

Audrey Jean

« Reconstitution » Texte et mise en scène de Pascal Rambert . Avec Véro Dahuron et Guy Delamotte
La Manufacture. Du 5 au 14 juillet à 11h40

Après la neige d'Aurélie Namur

Que faire de sa vie quand la neige est tombée ? Quel récit inventer quand tout futur est condamné ?

Après un accident nucléaire, une petite famille organise sa vie dans un préfabriqué, logement de fortune pour réfugiés. La vie continue, étrange, inquiète. La petite fille joue, elle va à l'école. Le père cherche du travail. La femme tente d'organiser un semblant de normalité. La vie continue même si la mort est au bout, car il ne faudra plus faire d'enfants désormais. Les ventres enfanteront des monstres.

Le spectacle d'Aurélie Namur est confondant de beauté. L'espace du préfabriqué agit comme le cadre d'un tableau dans lequel s'exprime la plus inquiétante des étrangetés. D'où là metteur en scène et écrivaine tire-t-elle ses images ? Pourquoi leur simplicité nous amènent-elle peu à peu au bord de l'abîme ?



Réalisme magique et rêve réel

Peut-être parce qu'elle utilise une forme de réalisme magique, qui décale subtilement des images qui se laissent peu à peu contaminer par le rêve. Peut-être parce que ce rêve reste subtilement en lien avec la situation et qu'il n'en est que plus vibrant. En d'autres termes, l'étrangeté du présent vécu par les protagonistes fait un pont efficace vers le rêve qui en retour peut devenir réel. Nous pouvons ainsi accéder aux profondeurs du récit comme de l'émotion.

Si le jeu d'acteurs est par moments convenu – du moins lorsque je suis venu voir le spectacle –, la présence de la petite fille achève de nous enchaîner à la situation. Le jeu de l'enfant amène en effet sur le plateau une sensation de présent pur. C'est la vie que l'on voit s'exprimer, et qui joue dans le cadre de ce tableau mort.

La folie peut alors se déployer, derrière les larmes retenues. Des images violentes et douces surgissent, comme sorties tout droit d'un imaginaire de théâtre japonais. Le déni du réel éclate au grand jour, le désespoir s'exprime par des éclats de rire, et c'est à notre tour alors de pleurer. **Willy Boy**

Jusqu'au 25 juillet à 10h à La Manufacture

théâtrorama

Le panorama du spectacle bien vivant

22 juillet 2019

Y'a pas grand chose qui me révolte pour le moment

OVNI théâtral à savourer comme une pastèque sanglante en équilibre sur une saucisse knacki...



La Clinic Orgasm

Society et le Théâtre à cru s'associent pour le meilleur du pire de l'absurde et du gore dans une pièce performance qui relève plus de l'expérimentation que d'un spectacle.

Réunion de famille et western spaghetti

Trois frères se retrouvent pour évoquer les moments passés ensemble, une fête à organiser, le souvenir d'une soirée... Le public débarque et s'installe tout autour de la scène pour être plongé en immersion dans cet univers de l'étrange où il n'y a pas vraiment de début, ni de logique. Des saynètes plus que des scènes. Du surréalisme dopé au sous-réalisme revisité. Le spectateur a la sensation de se retrouver perdu dans une bande dessinée dont il a sauté une bulle. Une scénographie très colorée émoustille les pupilles qui ont bien du mal à savoir où poser les yeux.

On se perd entre le réel, la fiction, la vérité... Théâtre de l'abstrait qui ancre le concret dans un présent en feux d'artifice, servi par trois comédiens, véritables performeurs qui manient le verbe et mènent le jeu en maître. La pièce pourra en déconcerter certain. Les amateurs d'absurde frôleront l'orgasme. Dans tous les cas, l'expérience vaut la peine d'être vécue. **Ange Lise**

Jusqu'au 24 juillet à 15h35 à La Manufacture

THÉÂTR'ELLE

40° sous zéro, farce bouillonnante et décapante



Il y a deux ans lors du OFF 2017, *Le chien la nuit* et *le couteau* m'avaient emportée dans l'univers baroque et déjanté du Munstrum Théâtre. Cette année, les revoilà avec deux courtes pièces de Copi : *Quarante degrés sous zéro* et *Les jumelles*. Il y est question dans la première de 3 femmes transsexuelles : la mère, la fille et l'amante de celle-ci. La fille, Irina, couche avec tout ce qui passe, la

mère ne veut pas que sa fille parte, l'amante rêve de partir avec la fille, qui d'ailleurs est enceinte (de qui ? On ne saura pas et de toute façon l'enfant passe). Dans la seconde, deux jumelles, droguées jusqu'à la moelle, vivent en Alaska, et reçoivent la visite d'une autre paire de jumelles venues... on ne sait plus vraiment, en fait, ce qu'elles sont venues faire. En tous cas, ce petit quatuor va s'entretuer s'entredroguer s'entrelacer dans une chorégraphie férocement macabre et déjantée. Dans les deux cas, tout ce petit monde attend un train, le Transibérien pour les premières, le Transalaska pour les secondes.

C'est difficile de trouver les mots pour décrire ces deux farces où l'absurde, le burlesque, le macabre, le caustique, se mêlent et s'entremêlent dans une escalade de provocation où le trash rivalise avec l'absurde. Provocation et trash oui, mais l'auteur (que je ne connaissais pas, honte à moi), bouscule tant et tant les codes de la bien-pensance, de la morale, qu'il finit par emporter tout ce qui pourrait nous empêcher de savourer la proposition du Munstrum Théâtre. Nous voilà donc emportés par un torrent d'irrévérence, de burlesque, aussi visuellement beau qu'hypnotisant. Les comédiens sous leurs masques et leurs prothèses jubilent dans un jeu toujours plus convaincant, les costumes de Christian Lacroix sont à la fois exubérants et munificents (très Lacroix, donc), la scénographie, les lumières sont superbes, tout, y compris le chien et les chansons, tout est envoûtant. Le public est emporté par ce torrent de folie, captif et fasciné, jusqu'au final, sidérant.

Le tout est follement esthétique, follement drôle et follement provocant. Le tout est fou, aussi fou que le public quand il sort, totalement séduit et ne voulant qu'une chose : y retourner. **!verobeno**

La manufacture, 21h35

THÉÂTR'ELLE

Apocalypse bébés



C. Raynaud De Lage

Un jeune homme et une jeune femme sont enfermés dans ce qui semble être un sous-sol obscur. Des vivres entassés, des lits superposés, le confort est spartiate, l'atmosphère sinistre. On comprendra vite qu'une bombe atomique a été lancée. Le jeune homme, Mark, a sauvé Louise et réussi à la transporter dans un abri dissimulé au fond de son jardin. Lui, le prévoyant, le sceptique, le solitaire, avait

un abri : il a pu se sauver. Louise, elle, ne se souvient de rien après qu'elle se soit évanouie. De là-haut ils n'entendent que le silence et ne peuvent sortir par peur des particules radioactives.

Entre Mark le timide, le réservé et Louise l'extravertie va se nouer une relation ambiguë entre protecteur et protégée, dominant et dominée. L'auteur Denis Kelly joue habilement avec les situations en inversant à plusieurs reprises le rapport de force entre les deux personnages, le confinement les poussant petit à petit à user de toutes les solutions, quelles qu'elles soient, pour survivre. Il n'oublie cependant pas de distiller ça et là des touches d'humour, salvatrices dans cette atmosphère sombre.

Un tel texte repose avant tout sur la composition des comédiens : Marie Petit est convaincante en Louise d'abord perdue puis de plus en plus rebelle et déterminée. Xavier Guelfi paraît plus effacé, mais cette discrétion convient à son personnage moins inoffensif qu'on veut le croire : on aimerait qu'il soit cependant encore plus inquiétant, mais cela devrait venir au fil des représentations. La mise en scène d'Antonin Chalon, précise, calculée jusque dans les inter-scènes où le temps défile dans ce bunker coupé du monde, distille lentement les doutes et fait joliment la part belle au texte. Bref, un *After the end* de belle facture, qui gagnera en perversité et ambiguïté au fil des représentations. **verobeno**

*After the end, de Dennis Kelly - Mise en scène de Antonin Chalon. Avec Marie Petit et Xavier Guelfi
Festival d'Avignon OFF 2019, la Manufacture, tous les jours à 13h40*

21 juillet 2019

[VU] OFF19 : Désobéir, pièce d'actualité n°9 de Julie Bérès

À l'automne 2017, Frédéric Gros a publié, aux éditions Albin Michel / Flammarion, un livre de philosophie remarquable et marquant, nécessaire et donc précieux, sous le titre *Désobéir*. L'auteur y explore de façon très précise et très documentée, théoriquement et historiquement, la nécessité de désobéir, comme condition de l'exercice et du développement de la citoyenneté. La démocratie a besoin d'actes de désobéissance.

Julie Bérès est allée à la rencontre de jeunes femmes de la première, seconde ou troisième génération pour questionner chacune sur leur lien à la famille, la tradition, la religion, l'avenir. Il y a eu des rencontres déterminantes avec six jeunes femmes de moins de 25 ans. Quatre d'entre elles, aussi engagées dans des carrières artistiques, vont être sur le plateau. Julie Bérès, Kevin Keiss et Alice Zeniter se sont emparés de leurs témoignages pour constituer les personnages de la pièce et raconter leurs histoires à travers des fragments de pensée, souvenirs, soumissions conscientes ou inconscientes, de révoltes, de nostalgies curieuses mêlant l'intime et le politique.

La culture française se mêle à celle de Kabylie, du Maroc ou de l'Iran. Entre fidélité et refus du poids de l'héritage, entre désirs immenses et sentiments d'impasse de l'époque, comment ces jeunes femmes s'inventent par-delà les assignations familiales, sociales, religieuses et pour cela désobéissent. Elles témoignent d'un NON posé comme acte fondateur. Non aux volontés du père, Non face aux injonctions de la société, de la famille, de la tradition, Non face à la double peine du machisme et du racisme. S'opposer pour pouvoir danser tous les jours, faire du théâtre, écrire, prier, arracher sa liberté.

Un bataillon de désobéissantes

En entrant vers 13h40 après quelques minutes de navette dans la salle de la patinoire que le théâtre de La manufacture occupe depuis plusieurs années pour assister à *Désobéir, pièce d'actualité n°9* de Julie Bérès, le plateau est vide. Un tapis noir un peu sale servira de décor sous des néons blancs de chaque côté. La place sera donnée à la parole ou aux paroles.

Un bataillon de désobéissantes entre sur le plateau côté jardin en bord de scène. Elles ont aux alentours de 20 ans (moins de 25 ans) et elles marchent au pas, déterminées, pour traverser démonstrativement le plateau dans les différents sens en nous fixant de leurs regards et de leurs sourires. Une d'entre elles, tout aussi souriante que les trois autres, est voilée. Sur le mur de fond de scène, elles s'entraident pour graver à la craie en écriture inversée le mot DESOBEIR comme un slogan qu'elle arbore comme un trophée sur un selfie qu'elles prennent d'elles quatre et qui sera projeté en fond de scène un court instant. Elles vont nous parler de leurs désobéissances. Entre autres.

Nour

La jeune femme voilée s'avance, s'assoit au-devant de la scène. Elle s'appelle Nour et engage son témoignage. « *Le collège, ça m'a rendu triste* » (...) « *À cette époque, j'ai éprouvé le rejet de ma famille* » (...) « *En géographie, j'ai refusé de colorier la carte de l'Afrique* ». J'ai désobéi parce que « *c'était une carte de blancs. J'éprouvais un sentiment d'injustice de mensonge* ». Un message de Hassan reçu un jour sur les réseaux sociaux à 14h42 suivis de 846 autres messages vient rythmer ses journées. Il y a des poèmes. Il y a l'éveil amoureux. « *Il y a l'obsession d'un monde qui serait meilleur* ». Il y a la prière. Il y a l'injonction d'Hassan à ne plus porter de jean ou de leg-in. Il y a les photos du chat qu'on aimait tant que l'on jette. Il y a la décision de porter le voile (hijab). Il y a l'apprentissage à voir, à regarder et à être regardée avec le hijab. Il y a la promesse de mariage. Il y a la découverte qu'Hassan était déjà marié, était en Syrie sans doute radicalisé. Il y a la décision de garder le voile, de garder l'Islam, plus grand et plus fort que la colère. Il y a l'idée de devenir femme Imam. On enlève le tapis noir au sol que l'on écarte pour retrouver le sol.

Charmine

Charmine se décrit comme ayant été souvent exclue pour indiscipline et bagarre à l'école. Elle écoute beaucoup de musique et aime danser iranien, son pays d'origine. Elle danse de façon syncopée. Elle fait venir le popping. En Iran, il y avait eu violence. On lui a dit de ne pas parler aux garçons : « *J'ai fait l'inverse* ». Intolérante à l'injustice, j'ai menacé un jour avec un couteau et on m'a interné à l'hôpital du Bocage de Dijon. Là-bas, je dansais toute la journée. Il y a l'agressivité du père. Il y a l'alcoolisme. Il y a le premier popp et les cours à l'école de danse. Elle danse pour nous. Elle entraîne les autres filles dans la danse.

La troisième jeune fille

Elle est non nommée. Elle chante a cappella. Elle chante l'orient et fait apparaître le témoignage d'Hatice.

Hatice

Elle est de noire de peau. Elle est forte mais semble très à l'aise dans son corps. Elle est bavarde, réjouie de façon accentuée. À fleur de peau, on le sent. Elle commente à voix haute le chant de la chanteuse et impose son témoignage. Elle s'impose. Sans doute a-t-il fallu en imposer pour faire face à un père moralisateur qui fait sommeiller la révolte. La même révolte que celle que peut provoquer les propos enregistrés de Nicolas Sarkozy et Henri Guaino pour le discours de Dakar en 2007 et qui apparaissent aussi sur le mur de fond de scène. « *J'avais le diable en moi* ». Elle rejette la religion. Elle rejette de devoir croire comme son père dans une église évangéliste. Autour d'elle, on a peur des jeunes, plus que des étrangers. « *Être une fille, c'est dangereux* » lui a-t-on inculqué. Et puis, il y a eu le théâtre Le théâtre qui l'émancipe..

Retenue pour jouer Agnès dans *L'école des femmes*, elle croit se délivrer. Avant qu'on ne lui refuse le rôle finalement. Elle propose alors à un spectateur de jouer le rôle d'Arnolphe dans une scène à deux. Tout en jouant la scène, le rôle d'Agnès dévie pour exprimer sa colère, sa révolte, sa rébellion. Elle aussi désobéit. Une explosion d'appétit de liberté

Les personnages sur scène croisent ensuite leurs témoignages, dialoguent leurs convergences et divergences, évoquent d'autres sujets (Sexuellement, c'est quoi que tu aimes ? l'école coranique, est une école de la liberté ?...). Elles dansent aussi. Elles s'expriment. Il y a aussi une projection : Comment on sera à la quarantaine ? Il y a à la fin une décision : ne pas partir avec des choses inachevées.

En rentrant par la navette vers la manufacture peut-être que le réquisitoire de la rockeuse canadienne Samuele pourrait vous revenir en mémoire : « les filles sages vont au paradis, les autres vont où elles veulent... » Daniel Le Beau

La Manufacture

[VU] OFF19 : Final Cut de Myriam Saduis

« Écrire, c'est tenter de savoir ce qu'on écrivait si on écrivait » Marguerite Duras. Alors Myriam Saduis, amoureuse de l'écriture de cette grande dame nous le dira-t-elle après, se raconte comme si elle redécouvrait en l'écrivant, en se racontant sur scène, ce qu'elle avait à raconter, c'est-à-dire qui elle est. Il est 18h10 et nous sommes déjà en suspend jusqu'au *Final Cut* de Myriam Saduis à la Manufacture en intramuros. Un petit bureau avec beaucoup de tiroirs, bien cachés, parade à jardin. C'est le seul élément sur scène que Myriam Saduis rejoint rapidement, comme pressée, lorsque le Noir du plateau se brise.

Quand ma mère est morte,...

« *Quand ma mère est morte...* » . Témoignage personnel. Récit. Direct. Présence. Rétrospectives. Intensité du réel. Mais lequel ?

Ma mère est née en 1938 sous le protectorat de Tunisie. Celui que Jules Ferry, le 28 juillet 1885, positionne dans l'espace de droits des races supérieures. A 18 ans, en 1955, cette jeune femme qui n'a pas fait d'études rencontre un homme plus âgé (il a 30 ans). C'est déjà un homme d'affaire. Jusqu'ici, ça ressemble vraiment à du Duras. Vous ne trouvez pas ?

L'Algérie est française et le sera jusqu'à 1962. La Tunisie deviendra indépendante plus tôt, en 1956, à l'exception de la base contrôlée de Bizerte. Peu de temps donc après leur rencontre. Des projections sur l'écran en fond de scène de documents photographiques ou filmés précieux aident à planter l'époque, aident à comprendre. C'est juste. Ni trop, ni trop peu.

La famille maternelle d'origine italienne quitte la Tunisie pour Dijon en 1958. C'est par correspondance épistolaire que leur amour va se développer jusqu'à la majorité au 19 juillet 1959. Elle rejoint alors l'homme qu'elle aime. Myriam, celle qu'on voit devant nous sur scène, naîtra de cet amour. « *Ma mère était italienne. Mon père était Tunisien. Ma mère était européenne. Mon père était Arabe. On entend tout de suite quelque chose, non ?* » .

Trois ans plus tard. C'est la séparation. L'amour est apatride mais des frontières se créent. Myriam ne reverra plus jamais son père. Myriam s'est levée. Elle caresse l'écran. L'absence est là. À 5 ans, elle apprend à lire et l'enquête commence. Constante. Urgente. Déterminée. Elle retrouve le négatif d'une photo de son père. D'un geste discret, comme si nous spectateurs n'étions pas là, Myriam adresse un coucou à la photo. Eh oui, c'est du réel. Eh oui, la scène donne à voir plus que ce que l'écriture peut dire.

Rétrospective sur l'enquête. Myriam revisite l'intranquillité dans laquelle vit sa mère. Elle réentend les chansons de Barbara que sa mère fredonne. Elle dévisage ses essayages de robes. Elle se réexamine aussi. Elle interroge sa propre compulsion d'objets, scrute ses tics le langage, décrypte ses gestes rituels. « *Évidemment, j'ai une psychanalyse pendant 12 ans, trois fois par semaine* » . Et on devine que ça a été douloureux.

« *Je n'ai jamais revu mon père mais il a fait signe deux fois* » . Le premier. À 11 ans, une femme sonne à la porte et annonce « *ton père veut te revoir* » . Sa mère s'y opposera de toute sa force allant jusqu'à franciser le nom de famille tel que la loi du 25 octobre 1972, toujours en cours, l'autorise. Saduis est une fabrication issue de Saâdaoui. Les livres, ceux de Duras encore, sont des identités remarquables pour Myriam. Le second. Un soir de février. « *Ton père est venu* » . Sa mère l'expulsera de la maison. Elle portera plainte, bénéficiera du contexte conciliant anti-arabe pour l'expulser même de France où il vit pourtant depuis 16 ans ! Myriam fait une tentative de suicide. Myriam fugue à 18 ans. Myriam se tait. Myriam sur scène enlève sa perruque. Myriam devient comédienne et le théâtre joue son rôle. Myriam rejoue ou revit un extrait de l'acte III de *La Mouette* de Tchekhov. Pierre Verplancken lui donne la réplique et elle décompose le rejet du « petit bourgeois de Kiev », le père disparu. Elle le comprend désormais. Quelques temps après, son père est mort.

Sa mère est arrivée au cœur des ténèbres. Elle est internée d'office. Son intranquillité masquait à qui ne savait le voir, à qui ne pouvait le voir, à qui ne voulait le voir, des délires paranoïaques, la maladie mentale. Son cœur a vite et mystérieusement lâché. Elle est morte.

... Je suis allée sur la tombe de mon père.

Quand ma mère est morte..., j'ai pu aller sur la tombe de mon père avec mon fils. A Tunis, on lui a dit tendrement : ça fait 40 ans qu'on t'attend. Myriam est revenue à Tunis. Sur la photo projetée en fond de scène, le zoom se resserre lentement, petit à petit, mais moins vite que notre regard de spectateurs qui ont entendu, ont écouté, ont compris, sur un couple uni, souriant en haut d'un paquebot chargé qui quitte Tunis. On les discerne de plus en plus, de mieux en mieux. Mais le zoom ne s'arrête pas. Il continue sur le coin de ciel entre eux deux. Père et mère s'écartent pour ce coin de ciel qui perce entre eux deux et remplit petit à petit l'écran. Final Cut. **Daniel Le Beuan**

OUVERT AUX PUBLICS

SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA

24 juillet 2019

Choix instantané : L'origine du monde (46×55) par La Vaste Entreprise

L'Origine du monde version copiste du dimanche, achetée dans une probable brocante sur un possible coup de tête, puis potentiellement revendable (et revendue ?) par un bonimenteur hors pair ! L'art de la parole et de la spéculation dans sa plus belle démonstration (pas forcée) par le très convaincant et naturel Nicolas Heredia. Servie en lumière du jour sur une simple mais élégante estrade dans le jardin attenant au délicieux Musée Angladon, sous la houlette de la Manufacture, cette conférence-ludico-burlesque, sans en avoir l'air, livre une intelligente fable du réel sur la valeur de l'argent, et de l'art, à partir du tableau de Courbet... qui inspire décidément toujours... Loquace et malin.

Delphine Michelangeli

L'origine du monde (46×55) jusqu'au 25 juillet à 18h45, au Musée Angladon.

OUVERT AUX PUBLICS

7 juillet 2019

SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA

[ITW] OFF19 : Le Panta Théâtre pour Reconstitution de Pascal Rambert.

Le Panta Théâtre, basé à Caen, est une équipe de recherche et de création théâtrale, un centre de ressources des écritures et formes contemporaines. La compagnie présente *Reconstitution de Pascal Rambert*, à la Manufacture, jusqu'au 14 juillet. Interview et retour.

Magistral. Autant l'écrire en début d'article. Au singulier, cet adjectif qualifie le texte de Rambert. Employé au pluriel, il désigne Véronique Dahuron et Guy Delamotte, personnages fictifs de cette troublante pièce de théâtre.

La fin d'un couple

Véronique et Guy sont les deux protagonistes de cette histoire d'amour qui se finit. Ils se sont aimés, ont eu des désirs ensemble. Peut-être même qu'elle l'aime toujours. Ils se retrouvent pour se séparer. Mais avant, il faudra *se regarder à nouveau pour se souvenir de tout*. Dans un décor quasi-clinique, quatre tables en inox, en fond de plateau, accueillent cartons et vaisselles. C'est froid, sans vie. Les interprètes font leur entrée après le public.

Ils ne se sont pas vus depuis, peut-être, un certain moment, mais se sont convoqués pour un ultime rendez-vous afin de *remettre en ordre leur présent et repenser à [nos] leurs années de jeunesse*.

Pascal Rambert fait l'autopsie, avec *Reconstitution*, de la fin d'un amour. À coups de monologues et de dialogues pertinents, dont les mots sont affûtés tels des lames de couteaux, l'auteur lacère ce qui lie deux êtres en un temps donné, pour en faire jaillir toutes les ambivalences. La passion est parfois haine ; l'amour, trahison ; le souvenir, une résilience de tous les instants.

Un duo magistral

Les interprétations de Véronique Dahuron et Guy Delamotte sont magistrales. Ils se lancent dans cette partition sans retenue, jouant sans relâche comme si c'était leur dernier rendez-vous, leur dernière étreinte. Le public les suit dans cette partition forte, bouleversante. Ils sont Véronique et Guy, mais pourrait être autre. Ce qu'ils racontent touche forcément l'amoureux qui a connu la fin d'une histoire. Celle-ci vous émeut jusqu'à la dernière image. Magistral, on vous avez dit. **Laurent Bourbousson**

L'interview

C'est dans la cour de l'Hôtel d'Europe, au son de la fontaine, que nous nous sommes donnés rendez-vous pour une interview.

Dans cette partie, nous parlons de la genèse du projet et du pari osé que Véronique Dahuron et Guy Delamotte ont fait pour découvrir le texte.

ITW : <https://ouvertauxpublics.fr/itw-off19-le-panta-theatre-pour-reconstitution-de-pascal-rambert/>

Jusqu'au 14 juillet (relâche le 11 juillet, à 11h40, à la Manufacture

Metteur en scène Pascal Rambert | Interprétation Véronique Dahuron, Guy Delamotte

[VU] OFF19 : Séisme de la compagnie Théâtre du prisme

Un panneau blanc rapproche le fond de scène du public pour nous mettre encore davantage et plus vivement les deux comédiens et leur conversation sous les yeux. Eux deux, Shams El Karaoui et Maxime Guyon sont sur un plateau blanc très réduit d'à peine 1,5m de profondeur et 3m de large tout au plus. Petit plateau sur un reste de scène qu'on abandonne, intensité décuplée. Ils ne quitteront jamais ce plateau réduit, en équilibre sur lui comme sur la relation qui rapproche leur couple dont nous parcourons la vie à travers une longue conversation, jamais interrompue, toujours soutenue même quand les diffractions du temps ou les éloignements de vie aurait pu interrompre le dialogue, la conversation, les conversations converties en une seule. Tout est intense. Tout est soutenu. Tout est profond dans *Séisme*, la pièce de Duncan Macmillan mise en scène par Arnaud Anckaert du Théâtre du Prisme à La Manufacture intramuros à 11h55, juste avant de partager midi. Un magnifique travail pour du beau théâtre.

Une secousse initiale

Lumière. « Un bébé ? » On ne nous a pas donné à entendre la question, mais on la devine et on a la réponse, la réplique, la réplique du séisme. Un séisme traduit par la ponctuation, par l'accentuation, par le point d'interrogation. La conversation entre elle et lui est engagée. Ce bébé est entre elle et lui. Tout de suite dans l'intensité de la pièce. Écriture théâtrale magistrale de Duncan Macmillan. Interprétation lumineuse des deux comédiens.

La secousse vient de la question posée par lui à l'occasion d'une visite chez Ikéa. Une question, un choc, qui la laissée, elle, sidérée, flippée. Elle aura eu besoin d'un peu de temps pour s'en remettre et la nuit est tombée quand elle l'a rejoint sur le parking, puant la clope.

Le rythme est lancé

Un bébé, j'y pensais. On en parle. Non. Si. Je suis en train de dire oui. Avoir un bébé, c'est une idée initiale jamais remise en cause. Mais il ne faut pas y penser. Si tu y pensais, tu ne le ferais jamais. Et la planète ? Si tu te préoccupes de la planète, alors ne fais pas d'enfant. Suicide-toi ! En même temps, le monde a besoin de gens bien, qui ont la capacité à aimer.

Une conversation continue

Les répliques fusent. Directes et à rythme soutenu comme des idées qui fourmillent dans les têtes et qui sortent faisant voir ce qu'on pense dans ce qu'on dit avant même de l'avoir pleinement pensé. Tellement vraies. Tellement justes et justement jouées. La conversation se poursuit à deux continuellement au-delà des événements et coupures qui l'ont jalonné. Un effet crescendo se met en œuvre avec ce procédé narratif et il va à merveilles pour dire l'humanité, dire les hésitations, les pudeurs, les peurs, les vulnérabilités. Les ellipses font continuer la conversation. Les changements de lieu (en boîte, au lit, à la maison,...) ne la ralentissent pas non plus. L'écriture conserve et révèle étape par étape les cheminements. Merveilleux.

Une conversation ininterrompue

Ok, c'est oui. T'es sûre ? Plutôt pas sûre. Excuse-moi, j'ai peur. C'est tout. On devrait s'installer en province. On devrait se marier, prendre le temps d'y réfléchir. Je devrais soutenir ma thèse d'abord. Et toi faire des concerts. Tu sais les musiciens aussi ont des enfants. Oui, mais les musiciens à succès ! Un blanc léger se passe mais le rythme reprend. Oui, je suis terrifiée pour mon corps. Excitée à l'idée de grossir, de passer des échographies, mais ça m'angoisse. Tu devrais arrêter de fumer. J'ai mes règles. On devrait faire l'amour. On est des gens bien. On sera des super parents.

C'est en train d'arriver, c'est en train d'arriver, c'est en train d'arriver.

Peut-être que c'est les hormones ? Juste une dépression. Des nausées. Et le test de grossesse ? Et le coup de fil aux parents ? Tu n'aimes pas mes parents ?...

On l'aimera. Essayons de dormir. Tu dors ? Rien ne s'achève. C'est le début de quelque chose. C'est important parce que tu me fais confiance. Dors ! Et si je suis incapable de l'aimer ?

Nouvelle secousse

J'ai perdu du sang. Au moins, je peux me remettre à fumer. Putain. Tant mieux. On n'aurait pas dû s'emballer. Dis-moi que ce n'est pas un soulagement ! Il faut qu'on passe à autre chose. On peut réessayer. Tu crois qu'on devrait rester ensemble ? On devrait se quitter. Une bonne occasion d'avoir une conversation. Je t'aime. On va. On peut réessayer. J'ai embrassé une fille au bureau. Je t'aime plus que tout. Tu me manques. Pour la première fois, j'y vois clair. J'avais besoin que tu sois patient avec moi. Je n'avais surtout pas besoin que tu embrasses une autre fille !

Retrouvailles

Les ellipses sont plus longues mais la conversation se poursuit au même rythme, comme si elle ne s'est jamais interrompue, comme si les choses importantes étaient entre eux deux. Uniquement. Je suis venu à l'enterrement de ta mère. Mon père aussi est mort il y a quelques mois. On n'était pas faits pour être ensemble. Si ? Je ne lis plus. Ah c'était bien.

Enceinte

Fiancé ? On a fait l'amour dans ces toilettes. Marions-nous ! Je ne sais pas si je vais le garder. Je vais aller lui parler à ma fiancée. On n'est pas un couple. Je t'aime. Je t'ai toujours aimé. On va apprendre à être des parents. On essaiera de faire ce qu'il faut.

Les ellipses s'espacent, mais la conversation, comme une métaphore de la vie, continue. L'enfant grandit. Il a lui-même des enfants. Lui meurt et elle continue la conversation. Je t'aime.

Construction et écriture superbes, interprétation magnifique, émotion garantie, ce théâtre nous regarde et nous parle. Le fond de salle s'est rapproché de la scène. **Daniel Le Beuan**

Vu à La Manufacture, dans le cadre du Festival Off d'Avignon

26 juillet 2019

LIBRE THÉÂTRE

DU TEXTE À LA SCÈNE

21 juillet 2019

After the end de Dennis Kelly mise en scène d'Antonin Chalon

Libre Théâtre vous recommande ce spectacle

Dennis Kelly sait saisir les angoisses de notre époque : violence, racisme, attentat terroriste, risque d'apocalypse nucléaire... Ces psychoses servent de toile de fond à un huis-clos angoissant entre un jeune homme asocial, amateur de jeux de rôles, et une jeune fille, qu'il a sauvé. Mais quelle est la réalité, où est la vérité ? La mise en scène d'Antonin Chalon nous plonge au cœur de ce drame, où les jeux de domination s'exercent tour à tour et où la violence psychologique laisse peu à peu la place à la violence physique.

Un texte fort servi par deux jeunes comédiens qui donnent humanité et fragilité à ces deux personnages très contemporains.

Ruth Martinez

Du 5 au 25 juillet à 13h40

La Manufacture – 2 bis, rue des écoles – 84000 Avignon



20 juillet 2019

After the end : un huis-clos glaçant

Apocalypse Now aurait pu être le titre de la pièce. Au lendemain d'une attaque terroriste, Marc et Louise se retrouvent enfermés dans un abri antiatomique, coupés de toute communication avec l'extérieur et avec de quoi tenir quelques jours en survie. Et pourtant, le pire est à venir dans ce huis-clos glaçant.

La pièce plonge directement en immersion dans une ambiance de fin du monde avec une introduction intégralement dans le noir. La tension est déjà palpable. Elle ne va que s'accroître dans cette chronique d'un thriller psychologique. Ils font partie de la même bande d'amis mais au lendemain d'une soirée, se retrouvent seuls dans ce bunker, en attente d'être sauvés et ignorants tout ce qu'il se passe à l'extérieur. Souhaitant contrôler mais perdant au fur et à mesure le contrôle, ils vont devoir apprendre à vivre ensemble. Ils se croient proches mais finalement se connaissent mal : leur proximité contrainte et le confinement vont révéler leurs zones d'ombre.

Pour nous plonger dans cet univers angoissant, le plateau reconstitue un petit abri : un espace cuisine, un espace couchage et un espace de vie. Les jeux de lumière, couleurs pâles type néon et ambiance feutrée, contribuent à la tension. La mise en scène se divise en quatre grands temps forts matérialisés par un écriteau du début à la fin et subdivisés en scènes plus réduites.

Cette immersion est un vrai face à face d'acteurs porté par deux jeunes et très bons comédiens : leur jeu est posé, juste, intense et trouve un parfait équilibre entre la réserve de Marc, le naturel de Louise et leurs excès réciproques. Le rythme met en exergue cette psychose de la peur : il suit l'énergie de la survie alternant actions et repos, échanges et silences. Il suit les rapports de force entre ces deux personnalités opposées qui changent au cœur de la pièce : la situation leur échappe à tour de rôle. On ne sait plus qui croire, qu'est-ce qui est réel.

C'est là toute la force de la pièce et du texte fin, drôle et intelligent de Dennis Kelly dont le style direct capte et retient l'attention. Ultra-réaliste, le texte est vivant par son phrasé où les acteurs se coupent la parole. Il s'attaque aux jeux humains, aux instincts profonds et à l'absence de règles en instinct de survie. Il met en évidence le mensonge et la manipulation comme armes d'attaque et de protection où, tour à tour, les personnages deviennent persécuteur, sauveur ou victime.

Profonde, tendue et superbement interprétée, *After the end* nous plonge dans les contradictions d'une jeunesse en manque de repères et dans la déconstruction de leurs rapports humains. Un récit fort qui porte un regard acerbe sur la société où la bascule vers la psychopathie n'est jamais loin. Au delà, ce sera l'Apocalypse. Xavier Paquet

13H40 : DU 5 AU 25 JUILLET 2019- RELÂCHES : 11, 18 JUILLET à la MANUFACTURE (2 bis, rue des écoles, 84000 - Avignon)



1^{er} août 2019

Histoire de l'imposture : une performance troublante et belle pour faire tomber le masque des apparences

Les créations de la compagnie Mosoux-Bonté sont fascinantes. Le travail du corps, chorégraphié, invite à une contemplation synesthésique qui ne peut laisser indifférent.

Dans « Histoire de l'imposture », cinq danseurs s'exhibent en déployant une multiplicité de postures « empruntées aux codes sociaux comme à nos délires les plus intimes jusqu'à ce que le tout dégénère en une sarabande survitaminée » leur permettant de s'affranchir du masque des apparences.

« Le monde est un théâtre » disait Shakespeare... » Tout navigue sous de faux pavillons » disait Kafka... Si l'idée n'est pas nouvelle, la démarche artistique utilisée ici pour l'illustrer séduit par son originalité et sa puissance sensorielle et évocatrice.

On y lit et ressent ce que l'on souhaite, au final. Invitation séduisante à l'observation d'un tableau mouvant à l'esthétique médusante et aux réflexions sous-jacentes pertinentes.

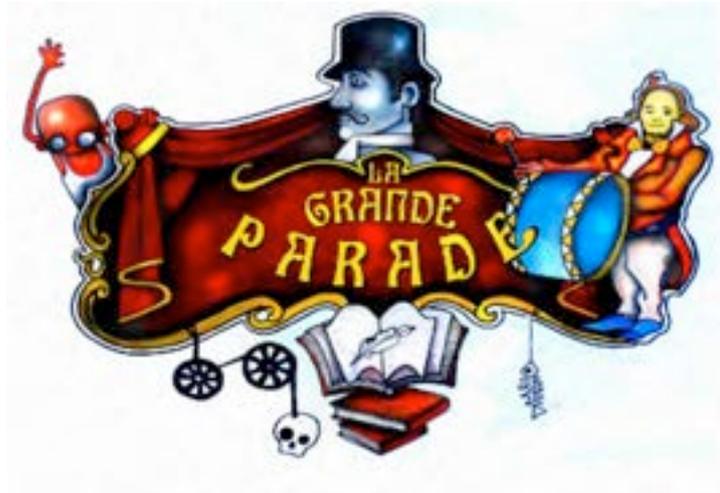
Sur le plateau, Sébastien Jacobs, Leslie Mannès, Frauke Mariën, Maxence Rey, Marco Torrice font preuve d'une énergie hypnotisante et offrent aux spectateurs la sensation troublante d'avoir flirté avec le subconscient et ses méandres fascinants devant un ballet pulsatif intemporel.

"Histoire de l'imposture"? Un travail chorégraphique de grande qualité à la (re)conquête de son vrai visage...

Julie Cadilhac

À 17H40 : DU 5 AU 14 JUILLET 2019 à la MANUFACTURE





18 juillet 2019

L.U.C.A. (LAST UNIVERSAL COMMON ANCESTOR) : D'où viens-tu, frère?

Hervé Guerrisi et Gregory Carnoli, petit-fils de migrants italiens, sont partis de leur propre arbre généalogique et croisent témoignages, récits et biologie pour réfléchir sur la complexe question identitaire mais également sur les différences et similitudes entre les migrations d'hier et d'aujourd'hui. Tous les êtres humains, en effet, se construisent sur l'héritage de récits familiaux, sur une rassurante appartenance à un groupe donné, montrant ainsi facilement du doigt l'Autre, l'étranger dont l'expérience, le comportement, les aspirations ne peuvent forcément pas être comparables aux siennes. Vraiment?? Avec autant d'impertinence que de conviction, nos deux comédiens expliquent comment ils se sont livrés à une expérience génétique qui ébranle les convictions de manière salvatrice.

L.U.C.A. est un objet théâtral fort intéressant, tout à la fois documentaire, engagé et divertissant. Si l'on y cause, en effet, d'épigénétique, d'endosymbiose et de « De cujus », les deux interprètes à la plaisante complicité ont imaginé une mise en scène dynamique qui ne fait pas l'économie de plusieurs séquences cocasses. Le franc-parler et la mise à nu font certes parfois grincer des dents...mais de manière salutaire.

Une pièce...qui nous rappelle que nous portons tous, dans notre corps, l'héritage du même chemin parcouru que les migrants d'aujourd'hui...et que l'on vous !



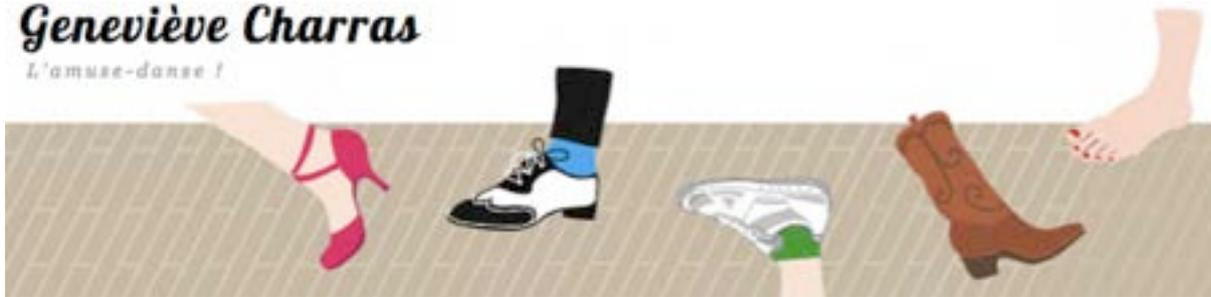
recommande vivement, ne serait-ce que pour trouver une solution pour égayer - ou tout du moins animer de manière utile - vos repas de famille !

NB: Le dernier ancêtre commun universel (DACU) est le plus récent organisme dont sont issues toutes les espèces vivant actuellement sur Terre. En anglais, on la nomme Last Universal Common Ancestor : elle a pour acronyme LUCA. Il aurait vécu il y a environ 3,5 milliards d'années. Il ne doit pas être confondu avec le premier organisme vivant. LUCA était une cellule assez complexe, déjà issue d'une longue évolution. Julie Cadilhac

DU 5 AU 25 JUILLET 2019 - RELÂCHES : 11, 18 JUILLET à 17h30 à la MANUFACTURE

!

Geneviève Charras
L'amuse-danse !



22 juillet 2019.

"Des air(e)s d'anges de Bouda Landrille Tchouda
Compagnie Malka.

Querelles d'hommes

!

Ils sont trois à se disputer le territoire, se chamailler, vouloir prendre le dessus, sens dessus-dessous et ça fonctionne très bien, entre cirque, danse et escalade d'un piédestal inaccessible sauf au final où nos trois héros tiennent le haut du pavé sans se marcher sur les pieds Le podium masculin semble inébranlable et tant mieux si rien ne s'effondre au royaume du solide et du minéral : la musique est bonne dans ce désert d'anges où les ailes du désir se font attendre au profit d'aires à conquérir à l'ère d'aujourd'hui: l'air de rien !

A La Manufacture

Geneviève Charras

L'amuse-danse ?



22 juillet 2019

Danse à la Manufacture Avignon le Off 2019 : Que FAIR-E ?

FAIR-E à l'honneur, le nouveau collectif directeur- collégiale du Centre Chorégraphique National de Rennes et de Bretagne fait son "entrée sur scène" avec trois spectacles portés par la Manufacture et un "jeune public" au collège de La Salle. Un bon panorama de leur savoir FAIR-E... Action donc pour ce voyage au long cours !

! "Shapeshifting" de Linda Hayford.

Etat de grâce

C'est un solo extra-ordinaire, dansé de toutes parts des pores de la peau de l'interprète, des yeux, aux bouts des doigts, des déhanchés, au sauts discrets que son corps gracile trace dans l'espace comme une rémanence visuelle inédite. Passage dans l'univers singulier d'une femme qui danse, qui rayonne et irradie l'énergie distillée au goutte à goutte par un corps stable, en équilibre précaire pour dégager un impact hypnotisant pour celui qui regarde. FAIR-E l'impossible ?

"Wild Cat" de Saido LehlouhC.

Chatons sauvages et b-boying style!

Quintette de danseurs lâchés comme des félins sauvages, félin pour l'autre dans une gestuelle maîtrisée, mais une écriture d'ensemble qui pêche par la répétition d'un style qui n'en finit pas de reprendre le dessus d'un savoir faire déjà édicté.

Bouger comme un chat, mais rester à l'affût des surprises de la recherche, de la chasse à la proie ou du simple jeu! Prêt à bondir et se surprendre....Tout reste à FAIR-E !

"Queen Blood" d'Ousmane Sy.

Reines d'un jour !

Elles sont resplendissantes sur leurs lignes droites, comme sur des podiums de défilé de mode, de voguing en alternance soliste, ou groupées comme une meute, une horde de femmes toutes singulières, toutes différentes et pourtant à l'unisson d'un parcours scénique surprenant et très chorégraphié. Toutes vêtues de noir, dentelles ou cuir luisant, elles démontrent qu'une architecture à géométrie variable transporte les corps au delà d'un espace conquis, pour en faire naître d'autres, seules ou à l'unisson d'une écoute complice! Du travail d'orfèvre ou d'architecte, de chorégraphe de haute voltige. FAIR-E et re-FAIR-E à l'envi !

Geneviève Charras
L'amuse-danse !



22 juillet 2019.

"Histoire de l'imposture" Compagnie Mossoux Bonté

Déclics et des claques!

Un plaisir de retrouver ce tandem belge de danseurs-chorégraphes, plasticiens, metteurs en scène- images, à l'occasion du festival off! Pour un spectacle singulier fait de pauses, de "clichés" avec obturateurs, d'attitudes sociales empruntées à l'observation méticuleuse des comportements sociaux par Patrick Bonté.

Beaucoup de charme dans ces tableaux millimétrés, tirés au cordeau où la danse se fabrique de postures en attitudes figées, de redémarrages et successions affolées, cavalcade de signes distinctifs de rangs sociaux, de divagations éclectiques sur le "corps social": celui qui ment, celui qui se trahit, celui qui séduit, celui qui questionne nos aprioris, nos convenances, nos habitudes.

C'est baroque à souhait, rondement mené, au rythme soutenu par des salves de déclics, de claques faites aux conventions.

Sarabande carnavalesque finale pour boucler la boucle, fermer les becs aux détracteurs de mensonges, aux paparazzi de la bienséance. Une qualité d'observation et d'interprétation, valant à chacun des cinq danseurs, costumés une petite ovation!

Changements d'accoutrement à vue tambours battant pour des portraits de groupe plus vrais que nature.

A La Manufacture



Maja, l'éternel recommencement...

Du 5 au 25 juillet 2019, La Manufacture prend vie le temps du festival OFF d'Avignon et propose plusieurs spectacles contemporains tels que *Désobéir, pièce d'actualité #9* ou *Maja* du Collectif X. Maud Lefebvre met en scène ce nouveau conte où le loup n'est pas forcément celui qu'on croit...

Une maison brisée

La pièce s'ouvre sur une narratrice, Maja adulte, incarnée par Maud Lefebvre assise au sein des spectateurs qui raconte l'histoire de sa famille. Elle commence avec des anecdotes de moments de liesse entre elle jeune, son père et sa mère. Ces moments festifs sont présentés comme des petites pastilles. Sans transition, on passe d'une scène à l'autre avec un noir, comme au cinéma, le tout rythmé par la voix off qui contextualise chaque saynète et finit par annoncer le décès de la mère, jouée par Lucile Paysant. Ne reste plus que Maja et son père, les saynètes s'enchaînent mais perdent de leur joie, la tristesse et l'incompréhension fait son entrée dans la famille, même en essayant de retrouver de retrouver les instants de bonheur, ça finit toujours mal. Alors que Maja a besoin d'attention pour pallier la perte de sa mère, son père, lui, est anéanti, il n'arrive pas à relever la tête, et est incapable de gérer correctement son enfant avec qui la communication est de plus en plus difficile jusqu'à ce que la maison n'explose !

Cette maison n'est pas visible sur scène mais est admirablement suggérée, s'agissant de souvenirs, ce n'est probablement pas grave qu'il n'y ait pas de murs à la maison, pourtant, une porte fait son apparition quand on est dans la salle principale, et une petite fenêtre se présente dès lors qu'on est dans la chambre de la petite Maja, jouée avec beaucoup de sensibilité par Kathleen Dol. La maison prend forme avec des meubles et des petits éléments de décor... pourtant cette maison disparaît complètement dès lors que le Loup fait irruption dans la demeure ! L'entrée de ce personnage change d'ailleurs complètement la structure de la pièce, la narratrice se tait, le décor s'efface, ne reste que le Loup, le père et les ombres... Finies les saynètes de famille, le père se retrouve seul avec ce loup qu'il pourchasse sans relâche encore et encore, pensant qu'il lui a pris son enfant...

Le loup, miroir de l'Homme

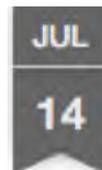
Avec l'apparition du Loup, on bascule définitivement dans la noirceur du conte. La musique devient particulièrement angoissante. Plus de lumière, toute la scène est noire, la fumée s'empare du plateau, seul Arthur Fourcade, qui donne un bel accès de folie au père malgré trop de cris, bénéficie d'un peu de lumière pour l'aider dans sa chasse. Plus que dans la noirceur, on bascule dans le rêve, la réalité et le rêve finissent par se mêler lorsqu'on se rend compte que le père revit la même quête encore et encore.

Chaque fois, il tue le Loup et chaque fois, il doit recommencer son entreprise. Lui, comme nous, comprend que la mort du Loup n'est peut-être pas la solution, même si on le comprend bien plus rapidement que lui, ce principe de boucle étant souvent utilisé au cinéma pour faire comprendre à un personnage que son attitude n'est pas bonne et que la solution est ailleurs... Le Loup est une marionnette à taille réelle très bien manipulée par Cristina Iosif qui lui donne une présence incroyable sur scène. Ces déplacements sont très réalistes et que dire de sa respiration, on a réellement l'impression de voir un vrai loup sur scène ! Cette marionnette nous apparaît d'abord menaçante et on comprend tout à fait la peur du père qui tente de l'abattre, mais ce loup est-il si méchant ? N'est-il pas plutôt le reflet de nos craintes et notre bestialité ?

Maja est un conte dans lequel l'adulte est celui qui vit la quête initiatique sous les yeux de l'enfant qui raconte l'histoire. En s'inspirant du cinéma, la mise en scène de Maud Lefebvre parvient à créer une atmosphère très théâtrale grâce à un rythme effréné et un jeu de lumières très subtil. L'illusion fonctionne et on entre dans cet univers joyeux, violent et éducatif comme dans tout bon conte ! **Jérémy Engler**

L'ÉTOFFE DES SONGES

Blog
Théâtre
d'Emma



Désobéir : liberté chérie, défendue par des jeunes femmes époustouflantes

Quelle claque ! Désobéir donne la chair de poule. L'histoire de ces jeunes femmes issues de l'immigration qui ont conquis leur liberté en s'opposant à leur environnement est une magnifique leçon de liberté. Ces quatre belles personnalités débordent d'énergie et d'envie de vivre, quel qu'en soit le prix. Avec la compagnie Les cambrioleurs, Julie Bérès propose un spectacle inspiré d'histoires vraies, mêlant récits individuels, danse et réponses collectives, pour témoigner de la difficulté d'être soi, qui plus est quand on est une femme, fille ou petite fille d'immigrés. Un spectacle urgent et nécessaire, à découvrir partout où il passera.

Désobéir a été construit à partir d'un minutieux travail de recherche à la rencontre de jeunes femmes issues de trois générations d'immigration pour les interroger sur la famille, la religion, la tradition, l'avenir. La collecte documentaire s'est enrichie des personnalités extraordinaires des actrices elles-mêmes, pour arriver à une vraie écriture de plateau, un texte qui mêle histoires personnelles et témoignages. Elles s'accrochent à leur téléphone portable, font des selfies, se filment. Avec une sincérité absolue, elles se lancent, dynamitent les clichés et bouleversent.

L'histoire de la conversion de Nour prend aux tripes, de sa colère aux élans amoureux jusqu'à la déception finale. Pourtant elle choisit le hijab et parle de la religion adoptée avec sérénité et recul. À côté d'elle Hatice rejette le Coran qu'on l'a forcée à apprendre par cœur. La pièce fait coexister plusieurs manières de vivre l'islam, sans haine, avec tolérance. Il y a énormément d'intelligence dans le travail de ces jeunes femmes qui ont digéré leur colère, l'ont analysée et transformée. Parce qu'elles ont dû faire des choix tôt et les imposer à leur entourage, leur maturité est immense. Ainsi, Charmine internée de force en pédo-psychiatrie s'en sort avec la danse, en devenant une « poppeuse » reconnue, s'opposant à la violence paternelle et refusant les codes qui l'enferment en Iran. Séphora s'impose elle par le langage, son amour du théâtre, une manière d'habiter son corps et de s'assumer qui est irrésistible et hallucinante.

Désobéir est aussi une pièce pleine d'humour : la séquence d'Agnès de l'école des femmes est inoubliable, comme l'est la version féminine des remarques sexistes qu'elles reçoivent des hommes, ou la comparaison de leurs insultes préférées. Au final, le mouvement et la danse emportent tout dans une énergie revigorante. Ceux qui ont vu le très beau Flamme(s) poseront peut-être la question de la comparaison. Rien à voir et tout à voir : les histoires personnelles sont différentes, le traitement choisi aussi, l'énergie et l'envie de vivre sont les mêmes.

Désobéir est un acte d'affirmation de soi magnifique, une leçon de liberté et de vie qui dépasse largement le contexte des banlieues ou de l'immigration. Il faut absolument découvrir l'énergie de ces jeunes femmes hors normes, qui en imposent à tous.

Désobéir - pièce d'actualité n°9, texte de Julie Bérès, Kevin Keiss et Alice Zeniter, mise en scène Julie Bérès à La Manufacture du 5 au 14 juillet 2019 à 13h40 !

L'ÉTOFFE DES SONGES

Blog
Théâtre
d'Emma

JUL

13

La cicatrice : troublante confession

!

Comment survivre, pré-adolescent, à la cruauté du regard des autres et que faire de ses pulsions incontrôlables ? Le premier roman de Bruce Lowery, la cicatrice, a marqué plusieurs générations en les embarquant sur les pas de Jeff, treize ans. Arrivé dans un nouveau lycée, l'adolescent doit surmonter les brimades de ses camarades qui le surnomment « grosses lèvres » en raison de son bec de lièvre. Face au public, Vincent Menjou-Cortès choisit l'angle de la confession pour livrer ce récit troublant dans une prise de parole chronométrée. La mise en scène astucieuse laisse toute sa place au texte du roman. A mesure que les révélations s'enchaînent, le malaise grandit, l'histoire prenant des chemins inattendus, une bombe à retardement.

Vincent Menjou-Cortès est seul sur scène, devant un micro, face au public. Chemise à carreaux boutonnée jusqu'en haut, pieds serrés, voix hésitante, regard un peu fuyant. C'est l'histoire du pré-adolescent et des épisodes marquants de sa vie, façon « stand-up ». Derrière lui, le décompte a commencé, le chronomètre égrène les minutes et secondes. Si le début fait craindre une histoire banale de cour de récréation qui pourrait s'étirer en longueur, les rebondissements arrivent vite. Il serait dommage d'en dire plus au futur spectateur, les découvertes successives faisant tout le suspens du spectacle jusqu'à la dernière minute. Les trente dernières secondes, vides, scellent cet aveu qui n'arrive jamais. L'acteur tient le marathon avec brio, présentant un Jeff adulte tout en intériorité, refoulant ses sentiments.

La cicatrice est une histoire qui dérange et interpelle chacun, réveille les souvenirs d'un âge ingrat où les mots sont des couteaux et peuvent blesser à vie, laissant des traces indélébiles. Un stand-up efficace pour un roman fondateur.

!

La cicatrice de Bruce Lowery mise en scène Vincent Menjou-Cortès à La Manufacture du 5 au 25 juillet 2019 à 15h20

L'ÉTOFFE DES SONGES

Blog
Théâtre
d'Emma

Toutes les choses géniales : une ode à la
vie, en toute simplicité

!

Sortir du premier spectacle de la journée le sourire aux lèvres, le cœur léger... Avoir l'envie d'ajouter une ligne supplémentaire à la déjà longue liste de toutes les choses géniales de la vie : sentiments suffisamment rares pour être célébrés. A la Manufacture, la compagnie du Prisme nous propose de découvrir un auteur britannique contemporain, Duncan Macmillan, à travers deux pièces, Toutes les choses géniales et Séisme. La première aborde le thème délicat du suicide, vu par les yeux d'un enfant dont la mère est dépressive. La forme est aussi novatrice que le fond : l'acteur Didier Cousin demande une participation active du public qui se retrouve gentiment embarqué dans l'histoire. Un spectacle inclassable à voir absolument.

A 6 ans, à la suite de la première tentative de suicide de sa mère, un enfant commence une liste de toutes les choses géniales de la vie, liste qu'il sera amené à enrichir adolescent puis à différentes étapes de sa vie d'adulte.

L'acteur en chemise à carreaux de tous les jours est placé au centre des spectateurs. Il commence très simplement son récit, se tournant vers chacun. La salle reste éclairée. Le récit passe naturellement de l'enfance à l'adolescence, puis à l'âge adulte. Le texte n'est jamais larmoyant, même quand il aborde les tentatives de suicide. La musique joue un rôle essentiel, avec le choix de chansons bien françaises dont les textes résonnent longtemps.

Didier Cousin invite les spectateurs à lire des répliques distribuées d'avance, mais aussi à jouer le rôle de la vétérinaire, du père, de la fiancée ou à donner un livre, un stylo, autant d'éléments qui ont un rôle d'intégration plus que de narration. Rien de contraint ni de forcé dans cette invitation à participer, faite avec beaucoup de respect et de bienveillance. Le dispositif force l'écoute active, interpelle chacun dans sa propre liste de choses géniales et dans son vécu personnel. « Si vous vivez une longue vie et parvenez à terme sans vous être ne serait-ce qu'une fois senti écrasé par la dépression, c'est sans doute que vous êtes restés à la surface des choses » écrit Duncan Macmillan. Cette approche inclusive amène le public à ajouter quelque chose à la liste, spontanément, dans une boîte prévue à cet effet à la fin du spectacle.

Toutes les choses géniales est une proposition originale qui fait du bien, portée avec simplicité et authenticité par un acteur qui cherche constamment le lien avec le public.

Toutes les choses géniales, de Duncan Macmillan mise en scène Arnaud Anckaert au Théâtre de la Manufacture du 5 au 25 juillet 2019 à 10h15 (durée 1H15).



CHANTIERS DE CULTURE

Morgane Poulette : *De Thibault Fayner, mise en scène d'Anne Monfort, La Manufacture.*

Cernée d'eau et sombrant dans les larmes, Morgane Poulette conte et se raconte, se donne à voir et entendre ! Nimbée d'une lumière tamisée, naufragée solitaire sur son île imaginaire, dans un dispositif scénique original et poétique, la jeune chanteuse junkie confesse ses heurts et malheurs, douleurs et déboires amoureux. Entre révolte underground et dénonciation politique, chagrin d'amour et création artistique, le diptyque de Thibault Fayner, « Le camp des malheureux » et « La londonienne », résonne avec force sous les traits de Pearl Manifold. Seule en scène, entre humour et émotion, elle ondule magnifiquement du corps et de la voix pour noyer, au propre comme au figuré, chagrins et désillusions, blessures au cœur et naufrages dans l'alcool et la drogue, vie et mort de son ami-amant. Superbement mises en scène par Anne Monfort, les tribulations d'un couple à la dérive dans une Angleterre désenchantée au capitalisme triomphant. Yonnel Liégeois

6 juillet 2019

"Maja" de Maud Lefebvre Apprivoiser le loup qui est en soi

Porté par une mise en scène intense, qui emprunte ses effets oniriques et angoissants au cinéma, « Maja » est un conte moderne à la fois déroutant et saisissant. Si le fond manque un peu de densité, la forme et les interprétations fascinantes sont à privilégier, livrant un bel objet théâtral, inédit, poétique et puissamment imaginaire pour le public appelé à se projeter.

« Je vais vous raconter l'histoire. Vous êtes prêts ? » Et le noir se fait... Dans la petite salle intimiste Intra-Muros de La Manufacture, une atmosphère de conte du soir s'installe et nous ouvrons grand nos cœurs, nos yeux et nos oreilles, un peu enfants ou tout à fait spectateurs justement. Un enfant - et non un adulte, cette fois -, prénommé Maja, va nous conter l'histoire de son père après la perte de sa mère...

Il était une fois... l'histoire d'un adulte qui se transforma

Ils vécurent heureux... et nous voici projetés dans l'intimité d'une jolie famille où le père, la mère et le fils dansent, s'aiment et vivent ensemble, sourire aux lèvres, yeux pétillants. Mais ils eurent peu de temps... quand la mère disparut. L'atmosphère devient alors triste et pesante, le père, hagard, le fils, en attente (Kathleen Dol, très juste). En attente de l'attention du père, de sa tendresse envolée. Rien n'y fait : quand la joie revient s'installer à petit pas, la souffrance du père sort bien vite ses griffes. Et un soir, un loup entre, le père tire et Maja disparaît. Fou de rage et de désespoir, l'adulte part alors sur les routes pendant des jours et des nuits, des semaines et des années sans ne jamais rien trouver. Mais quand il rentre chez lui, un cauchemar s'empare de lui : il croit rêver, retrouver le loup et le tuer. Mais chaque fois, il faut s'y atteler encore et encore, jusqu'à l'épuisement sans jamais que le fils, Maja, ne réapparaisse. Quand la confrontation s'apaise entre le père et le loup, l'homme et l'animal, l'être humain et sa part indomptable, Maja reviendra. Cette histoire qui joue habilement sur les codes du conte initiatique et de la peur bleue associée au « grand méchant loup » est subtilement amenée et apporte une conclusion belle et inattendue sur la part « monstrueuse » de l'adulte en souffrance. Elle ne sera pas !



anéantie, effacée, elle ne le peut pas, elle sera reconnue, apprivoisée et domptée. Le fils viendra alors s'approcher du loup, le rencontrer, connaissant ainsi l'être véritable et profond de son père, en-dehors de toute illusion enfantine. Inversant les rôles du conte pour enfants, la pièce s'attache à faire grandir l'adulte pour que l'enfant puisse s'épanouir en

toute vérité et compréhension du monde complexe qui l'entoure.

Promenons-nous dans la pièce, pendant que le loup est là...

Comme une fable poétique et symbolique, la pièce de l'auteure et metteuse en

scène Maud Lefebvre ne s'embarrasse que de peu de mots et de décors et emporte loin dans l'imaginaire avec une impressionnante mise en scène qui joue sur des effets de lumières (Valentin Paul), de fumée et de clair-obscur hypnotisants. Quand le loup surgit dans un coin de la salle, l'effroi nous étreint : la marionnettiste (Cristina Iosif) manie la bête avec une agilité saisissante qui prend alors réellement vie sous nos yeux effrayés. En miroir, l'acteur qui joue le père (excellent Arthur Fourcade) affiche une mine bestiale et un souffle haletant mimant avec force ce loup dévastateur qui le dévore de l'intérieur. S'il manque un prologue plus fouillé à cette histoire, le voyage vers ce pays imaginaire initiatique est puissamment imagé, entre ombres et lumières, souffrances et joie, incompréhensions et maturations. Une très belle proposition scénique tout en pudeur et esthétisme.

Claire Bonnot

*Maja" de Maud Lefebvre à La Manufacture à Avignon
du 5 au 25 juillet 2019 à 16h45*

FOCUS SUR TROIS LIEUX DÉDIÉS À LA CRÉATION CONTEMPORAINE

MANUFACTURE

Désobeir / Julie Berès

du 5 au 14 juillet à
13h40 (relâche le
11) à la Patinoire

« Nous avons choisi d'interroger de jeunes femmes issues de l'immigration pour questionner chacune sur son lien à la famille, à la religion, l'avenir. Chacune à sa manière témoigne d'un NON posé comme acte fondateur. Non aux volontés du père, non face aux injonctions de la société, à la tradition. Nous souhaitons raconter l'histoire des victoires, des victorieuses, d'obstinées, de désobéissantes. »

MANUFACTURE

Y a pas grand chose qui me révolte pour le moment / Clinic Orgasm Society & Théâtre à Cru

du Vendredi 5
juillet 2019 au
Jeudi 25 juillet
2019

Nicholas retrouve ses deux frères, Hugues et Léo, après avoir disparu mystérieusement pendant quinze ans...
À travers une histoire basée sur des faits réels, les deux compagnies inclassables Clinic Orgasm Society (Bruxelles, BE) et Théâtre à cru (Tours, FR) s'associent pour la première fois et tiennent un huis-clos délirant, où le faux est plus vrai (et plus beau) que le vrai.
Un spectacle-placebo ; une plongée en apnée dans le SOUS-RÉALISME ; un road-movie immobile d'où les animaux sont (curieusement) absents...

MANUFACTURE

L'origine du Monde (46x55) / Nicolas Heredia

Du 5 au 25 juillet à
18h45 (relâche le
12 et 18) au musée
Angladon

Dans la lignée de ses précédentes créations, La Vaste Entreprise invente cette nouvelle forme à partir des hasards du réel. Cette "aventure potentielle" commence un beau jour dans une brocante, par la découverte d'une copie de la toile de Courbet : le point de départ de ce spectacle à la croisée de la conférence, du jeu d'argent, de l'histoire dont vous êtes le héros et de la réunion Tupperware.

SUDART CULTURE

18 juillet 2019

**A voir absolument pour tous les amateurs de danse Hip-Hop et les autres aussi.
RESERVER**

**Du 22 au 25 à 16H05 // JE N'AI PAS
TOUJOURS DANSE COMME CA
LA MANUFACTURE (Château St
Chamand)**

Une conférence-spectacle de Bouba Landrille Tchouda, fondateur de la Cie de danse Malkat, avec la complicité artistique de Nasser Djemaï. Il nous raconte son long parcours de vie et de danseur, depuis le Cameroun, jusqu'à Grenoble et la troupe du chorégraphe Jean-Claude Gallotta, puis à la fondation de sa propre compagnie, MALKAT, porteuse du métissage des danses et d'un message de paix. Du danseur Hip-Hop virtuose, en passant par la Capoeira de Bahia et jusqu'à la danse contemporaine, qui lui est révélée avec un ballet d'Alain Platel, puis qu'il a apprise avec Colette et pratiquée dans la Cie Gallotta, Bouba Landrille Tchouda fait partie de ces danseurs hip-hop qui ont su développer

un langage singulier. Une pièce à ne pas manquer pour tous les amateurs et connaisseurs de danse contemporaine et hip-hop.

**16H05 // DES AIR(ES) d'ANGES // LA
MANUFACTURE (Château St
Chamand)**

Une belle pièce dansée du fondateur de la Cie Bouba Landrille Tchouda, accompagnée de la musique en live du formidable musicien/compositeur Yvan Talbot. Trois anges, danseurs Hip-Hopeurs et circassien, acrobatiques, Thomas Pavon, Razy Essid, Noah Mgbélé Timothée, qui se perchent partout et virevoltent dans tout l'espace scénique avec une énergie folle, 3 œufs tombés du ciel, les anges sont des êtres à plumes !

Geneviève Coulomb



Pour achever ses flâneries avignonaises, Wanderer s'est dirigé vers la Manufacture, lieu emblématique de création et de diffusion dans le Festival Off depuis 2001, centré autour de ce qui est communément appelé « les écritures du réel ». On est toujours charmé par la cour en pente, ombragée, où se bousculent toujours de nombreux festivaliers, souvent des habitués du lieu. On est toujours sensible à l'accueil chaleureux des équipes, souriantes et disponibles. Dans la programmation de cette édition, un spectacle a particulièrement retenu notre attention : il s'agit de 40° Degrés sous zéro par le Munstrum Théâtre, prenant appui sur deux textes de Copi : L'Homosexuel ou la Difficulté de s'exprimer (1971) et Les Quatre Jumelles (1973). Le travail de Louis Arène et de ses partenaires avait déjà marqué les esprits avec Le Chien, la Nuit et le Couteau de Marius Von Mayenburg, créé à la Filature à Mulhouse en 2016. Le projet artistique de la compagnie fait se rencontrer diverses disciplines pour favoriser l'émergence d'univers insolites et inquiétants, mettant toujours sur scène des comédiens portant des masques, comme une double peau, troublant la perception de leurs traits humanoïdes, déformés et monstrueusement humains au fond. C'est à la patinoire, reconverte en lieu théâtral le temps du festival, que nous nous sommes rendus en compagnie de nombreux spectateurs, afin d'assister au spectacle.

« Mais réfléchissez, réfléchissez, vous êtes sur terre, c'est sans remède ! » s'exclame Hamm dans *Fin de Partie*. Ce fatalisme insistant résonne encore à nos oreilles quand on quitte la patinoire et que la nuit est désormais tombée sur la cité des Papes. Pourquoi Beckett ? Parce qu'il y a une résurgence évidente de sa pensée dans le théâtre de Copi. Parce qu'on retrouve le même désespoir riant. Et le Munstrum Théâtre en fait l'éclatante preuve avec *40° sous zéro*.

L'atmosphère embrumée de la salle installe dans un climat particulier annonciateur d'une bascule dans le domaine de l'étrange. La pénombre ne laisse rien deviner du plateau, les gradins étant la seule partie de la salle faiblement éclairée. Un bruit sourd. Noir. Une créature aux contours surnaturels dans la pénombre se trouve en contrebas du public. Légèrement surélevée, arborant une longue tunique et une coiffe imposante, elle chante. *Girls just want to have fun*, le titre rendu célèbre par Cindy Lauper au début des années 80 est ici réorchestré mais n'en reste pas moins reconnaissable. Les gestes sont féminins, la voix masculine. Inattendu et captivant. Les paroles clairement féministes font se rejoindre les combats d'hier avec ceux d'aujourd'hui. Nous voici plongés dans un réel instantanément disqualifié et atomisé par cette apparition d'une autre dimension (François Praud à la voix renversante). Sans visage – entre le masque et le jeu des lumières déjà finement composé. Sans sexe. Sans identité. Un être issu d'une dimension possiblement attenante au théâtre de Copi qui surgit alors brusquement.

Lumières. Un lieu sans âme, sans âge. La toile du fond de scène semble marquée par le gel – d'emblée le titre fait sens. Une table, des chaises, un plan de travail, à jardin. Entre un personnage couvert de multiples parkas – Christian Lacroix a travaillé à partir de plusieurs influences pour confectionner des costumes tout à fait étonnants. Madre se défait de la superposition de manteaux d'hiver qu'elle porte, laissant tomber chacun d'eux avec de fines particules qui s'en échappent. Comme la neige d'un ailleurs fantastique. Elle a pris soin de suspendre à un croc de boucher la dépouille d'un animal velu non-identifiable, gibier probablement tué au cours d'une chasse dont elle rentre. Elle grogne. Une autre créature sous un imposant patchwork bariolé entre alors et vient s'installer à la table, non sans se cogner. L'hilarité gagne les rangs des spectateurs, hypnotisés et tendus vers ces personnages extraordinaires brouillant tous les repères. On reconnaît ici l'esthétique développée par le Munstrum Théâtre.

Le dialogue s'engage. Madre veut savoir pourquoi Irina – la créature dissimulée sous sa toile multicolore – a arrêté ses cours de piano. « Je me promène » répond-elle sur-le-champ. « Par quarante degré sous zéro ? ». Indignation saugrenue de Madre. Les voix sont masculines, les corps évoluent dans des mouvements évoquant la féminité. Des êtres toujours sans sexe, sans visage particulier car tous masqués, vidés de toute histoire, de toute personnalité. Enveloppes absurdes et violentes à l'exemple de leurs gestes, de leurs paroles : Madre écorche le gibier rapporté, jette quelques morceaux de ses entrailles à un animal de compagnie court sur pattes et à poils très longs au point de dissimuler sa gueule qui traverse régulièrement le plateau. Pas de repères, disait-on. Un refus catégorique de tout réalisme au profit d'un univers fantaisiste et effrayant à la fois, outrancièrement théâtral, outrageusement expressif et factice.

Irina semble étrangère à toute forme de désir. Son sexe et ses transformations ont mutilé son intériorité en profond, laissant une béance. Madre et Madame Garbo – personnage faisant autant penser à une lady Gaga en héroïne d'Hitchcock qu'à un oiseau de mauvaise augure dans son imposante tenue toute noire – vont se la disputer, allant presque jusqu'à l'écarteler, elle rendue somme toute indifférente à leur combat brutal pour la posséder. On reste par exemple, stupéfait devant ce coït aussi loufoque que dérangeant, que lui impose Madame Garbo l'ayant entourée dans du ruban adhésif, serrée contre elle. Avec Madre, elles multiplient les poursuites pour la laver de ses excréments – dont Irina finira par se recouvrir non sans y ajouter une pluie de paillettes pardessus. Elles sortent de scène, y reviennent irrémédiablement – l'enfermement est dès lors prégnant. Elles tombent, subissant les effets d'un étrange breuvage à base de mirabelles contenu dans un jerrican, elles se relèvent et repartent. Hystériques, elles hurlent, vocifèrent trivialités, injures et non-sens en tous genres.

Beckett n'est jamais loin et le théâtre de Feydeau non plus comme l'indique Louis Arène à juste titre. Jusque dans l'entrée futuriste et pleine de bizarrerie de Garbenko et du général Pouchkine.

À bout de souffle avec les comédiens très engagés, on est submergé par le grotesque adossé au tragique dominant. On rit tout en mesurant gravement ce vide – une véritable « figure esthétique » dans ce « théâtre sans but » pour reprendre les mots du metteur en scène – tout en percevant la désolation sous-jacente devant le réel rejeté car inacceptable dans ces composantes. On rit même si on ressent – partage ? – cette difficulté d'être au monde. On ressent le froid glacial du titre. Le théâtre de Copi est métaphysique et le Munstrum Théâtre n'évacue absolument pas cela dans un trop grand raffinement d'effets visuels. Bien au contraire, la dramaturgie souligne ici avec justesse cette poétique de la lutte et du désenchantement – même s'il ne s'agit plus de revendiquer l'homosexualité dans la société française des années 70.

Changement de décor à vue et s'élève une version hardcore du *Paradis blanc* de Michel Berger, sous une lumière stroboscopique verte pour un moment de cabaret digne d'un film de science-fiction. *Les Quatre Jumelles* débutent ainsi, dans la continuité. Les personnages sont tout aussi indistincts que les précédents quant à leur sexe – hommes et femmes jouant les deux duos de sœurs – quant à leur épaisseur psychologique. La seule épaisseur est finalement celle des faux seins et fausses fesses que portent les comédiens sous les costumes toujours aussi baroques, toujours aussi réussis mais qui, une fois retirés, laissent voir en pleine lumière la fausseté de l'enveloppe. Dans des situations tout aussi absurdes que dans la première pièce, les sœurs vont se droguer, se tuer – « Où est la morphine ? Je vais me foutre une overdose ! » – vont être tuées et parce que c'est du théâtre, parce que tout est faux, elles vont revenir à la vie. L'hystérie toujours. Le froid glacial toujours aussi. Le délabrement du décor – le rideau de fond de scène instable finit par tomber – permet une brèche, une ouverture salvatrice vers le fond de la patinoire, révélant le cadre de scène. Mais là encore, c'est une fausse piste pour une échappatoire. Les sœurs reviennent inévitablement au plateau pour y mourir à tour de rôle et revenir à la vie. Encore et encore. Dans une sorte d'éternel recommencement.

Les monstres vont pourtant finir par se libérer de tous les éléments qui les dissimulaient en les enveloppant. Les corps vont entamer une danse frénétique, vont s'enlacer, se mêler dans un ballet final. Celui de la victoire sur l'abîme.

Avec cette création adroitement pensée, à la dimension plastique très soignée, Louis Arène et tous les comédiens du Munstrum Théâtre ouvrent une voie. Celle d'un théâtre libérateur, jubilatoire et qui permet de supporter le pire. Autrement dit, le monde comme il est, comme il va – et il va souvent mal. Parce que nous sommes sur terre – et c'est bien sans remède. Parce que nous sommes finalement tous des monstres en quête d'une humanité joyeuse et apaisée.



!

ANNONCES
INTERVIEWS

FESTIVAL Avignon

MERCREDI 3 JUILLET 2019

Libération



L'Origine du monde (46 x 55), de Nicolas Heredia. MUSÉE FABRE MONTPELLIER

L'ORIGINE DU MONDE
(46 X 55) de NICOLAS
HEREDIA au musée
Angladon-la Manufacture
hors les murs «off»
du 5 au 25 juillet à 18 h 45.

Pourquoi on y va: Parce que le point de départ est une copie un peu nulle de *l'Origine du monde* de Courbet achetée sur une brocante, d'où le titre plutôt super. Parce qu'on aime la façon dont l'artiste décrit son projet entre «*la conférence, le jeu d'argent, l'histoire dont vous êtes le héros et la réunion Tupperware*». Parce que le coquet hôtel particulier du XVIII^e siècle où se donne cette pièce est un petit havre de paix abritant une collection d'œuvres d'art des XVIII^e, XIX^e et XX^e siècles (dommage qu'en sortant ce soit déjà l'heure de dîner). ◀



Théâtral

magazine

Louis Arène

40° sous zéro

Le sublime derrière le monstrueux

Louis Arène, ex-pensionnaire de la Comédie-Française, monte *40° sous zéro*, à partir de deux pièces de l'auteur argentin Copi, *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les quatre jumelles*. Dans une ambiance post-apocalyptique, des personnages déploient toute leur énergie vitale dans une quête désespérée d'amour ou dans une violence morbide.

Quels liens établissez-vous entre les deux pièces de Copi que vous montez ?

Louis Arène : Elles reprennent un peu les mêmes thèmes, une atmosphère anxieuse et carcérale avec des personnages isolés à cause d'un froid extrême. Cela raconte aussi un peu un monde d'après. Et puis les deux pièces reprennent un des thèmes chers à Copi qui est celui de l'exil. Ce sont des personnages comme dans *La Cerisaie*, qui veulent partir sans cesse, qui n'y arri-

vent pas, et s'enferment dans une espèce de spirale de violence : dans *L'homosexuel*..., deux êtres, femmes ou hommes on ne sait pas, se battent pour l'amour d'un troisième et dans *Les quatre jumelles*, il n'y a absolument pas l'histoire. Copi dynamite complètement la narration classique ; l'enjeu est ailleurs, dans l'agencement des thèmes, le plaisir de l'acteur et l'invention scénique. C'est pour ça que j'ai beaucoup réfléchi le spectacle en termes de scénographie, de costumes, de

masques et de musique.

Il n'y a pas ou peu d'histoire, mais il y a du sens...

Oui. Dans *L'homosexuel* ce sont des personnages qui ont été déportés pour avoir changé de sexe. Dans *Les quatre jumelles*, ce sont des bourgeoises qui se cachent pour braquer les banques. Ils vivent tous en marge de la société et même de l'espèce humaine et mènent une guerre implacable contre le réel, les potentats du pouvoir, la violence des riches et la morale toujours dictée par les puissants. Ce sont donc des personnages trop grandiloquents. C'est pourquoi nous faisons ce travail sur les masques pour chercher le sublime dans le monstrueux. Il ne faut pas oublier que Copi écrivait sur la douleur, qu'il a fui la dictature, ses pièces parlent de domination, de violence psychologique.

Qu'est-ce que ça apporte aujourd'hui de monter ces pièces ?

Il y a toute cette question autour de la quête de sens que je trouve très intéressante parce qu'on est aujourd'hui confronté à un théâtre naturaliste très réaliste où l'imaginaire est difficilement convoqué. Et ce rapport à la rationalité vide notre quotidien de toute poésie. Alors **montrer ces personnages complètement foldingues qui présentent une telle énergie vitale, c'est déjà un programme politique magnifique.**

Propos recueillis par
Hélène Chevrier

■ **40° sous zéro** (*L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* et *Les quatre jumelles* de Copi), mise en scène Louis Arène, avec Louis Arène, Sophie Botte...

> du 5 au 25/07 La

Manufacture/Patinoire Avignon,
à 21h35, 04 90 85 12 71

> du 19 au 30/11 Le Monfort
Théâtre à Paris

> du 30/01 au 1/02/2020 Scène
nationale de Châteauevallon
28/02/2020 Théâtre de Châtillon



la terrasse

N°278
JUILLET 2019

Propos recueillis / Mélanie Leray

Tribus

LA MANUFACTURE / DE NINA RAINE / MES MÉLANIE LERAY

Comédie dramatique de l'auteure anglaise Nina Raine, *Tribus* éclaire les particularités d'une « famille contemporaine dysfonctionnelle ». Un spectacle interprété par Leslie Bouchet, Lucas Gelberg, Bernadette Le Saché, Anaïs Muller, Thomas Pasquelin et Jean-Philippe Vidal, sous la direction de Mélanie Leray.

« *Tribus* raconte l'histoire d'un couple d'universitaires, Beth et Christopher, deux écrivains proches de la retraite qui vivent encore avec leurs trois enfants. L'aîné, Daniel, qui avoisine la trentaine, écrit une thèse sur le langage. Ruth, qui a 22 ans, essaie de faire carrière en tant que chanteuse d'opéra. Quant au cadet, Billy, qui est sourd, il vient de terminer ses études. Malgré son handicap, il a appris à oraliser et à lire sur les lèvres. Mais il ne connaît pas la langue des signes. La pièce s'articule autour de la rencontre de ce personnage avec Sylvia, une jeune femme entendante qui a grandi avec des parents sourds. Ainsi, c'est elle qui va initier Billy au langage des signes et l'introduire dans la communauté des malentendants. Tous deux sont attirés et fascinés par la culture et l'éducation de l'autre. L'arrivée de Sylvia dans

cette famille enfermée dans ses règles et ses codes va agir comme une bombe. L'auteure anglaise Nina Raine est presque totalement inconnue en France. Jusqu'à présent, ses textes n'avaient encore jamais été traduits ou mis en scène dans notre pays.

Un humour caustique

Pourtant, *Tribus* (ndlr, pièce écrite suite à une commande du Royal Court Theatre) a rencontré beaucoup de succès et a obtenu divers prix en Grande-Bretagne comme aux États-Unis. Ce que je trouve particulièrement intéressant dans cette écriture, c'est qu'elle parvient à nous faire réfléchir, sans en avoir l'air, à des questions profondes et importantes. Elle nous interroge, par exemple, sur ce qui met chacun d'entre nous en relation avec la pensée, avec ses émotions,



La metteuse en scène Mélanie Leray

R.O.G.

avec l'autre... Elle pose la question du langage. Avec quoi communique-t-on ? Une façon de s'exprimer peut-elle être considérée supérieure à une autre ? À quoi sert l'éducation si elle ne produit pas plus d'humanité entre les êtres ? Toutes ces questions apparaissent à travers une forme d'humour très caustique. À la fois cyniques et égoïstes, souvent perdus, convaincus de la supériorité de leur culture, les personnages de *Tribus* font de la famille l'un des premiers lieux de violences et d'inégalités.»

Propos recueillis par Manuel Plolat
Soleymat

Avignon Off. La Manufacture, 3 rue des Fades.
Du 3 au 23 juillet 2019 à 20h.

Réservez les 15 et 20 juillet. Tél. 04 79 01 11 70

Entretien / Antonin Chalon

After the End

LA MANUFACTURE / DE DENNIS KELLY / MES ANTONIN CHALON

Enfant de la balle, Antonin Chalon a choisi, comme sa mère Zabou Breitman, de s'élancer sur le chemin du théâtre. Sorti du Conservatoire national supérieur d'art dramatique l'année dernière, le jeune metteur en scène dirige Xavier Guelfi et Marie Petiot dans *After the End*, une pièce du dramaturge anglais Dennis Kelly.

Que trouvez-vous de particulièrement inspirant, en tant que jeune metteur en scène, dans l'écriture de Dennis Kelly ?

Antonin Chalon : La nature ultra-réaliste de sa langue. Les personnages se coupent la parole. Le texte reste toujours vivant. La théâtralité des situations dans lesquelles Dennis Kelly plonge ses personnages est très inspirante, aussi bien pour la mise en scène que pour l'interprétation de l'acteur. Une autre grande force de cet auteur est de mêler l'humour à des situations extrêmes.

Que se joue-t-il de fondamental entre les deux personnages qui se font face dans *After the End* ?

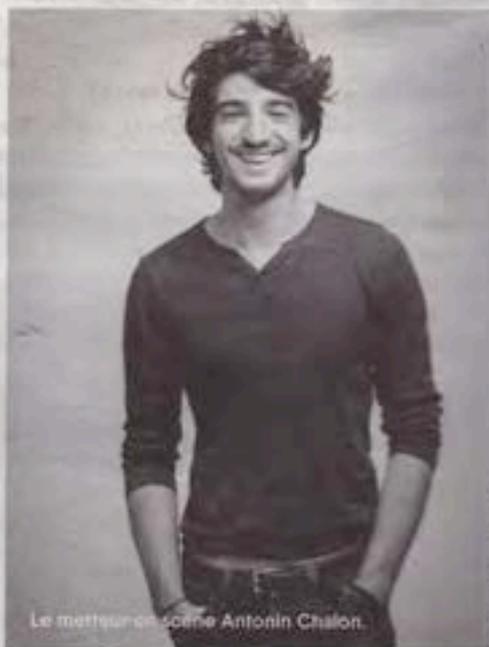
A. C. : Tout oppose Marc et Louise. Lui est plutôt introverti, un peu « geek ». Elle est très à l'aise en société. Le rapport de forces qui se joue entre eux évolue constamment. La victime peut ainsi se changer en bourreau. La maîtrise de la situation échappe tour à tour à l'un, puis à l'autre. Dans un bunker coupé du monde, leurs instincts primaires resurgissent : désir, lutte de territoire, manipulation...

Vous expliquez avoir centré votre mise en scène sur la direction d'acteur. Vers quels territoires de jeu avez-vous orienté vos interprètes ?

A. C. : Dans cette pièce, la clé du jeu d'acteur est d'aller chercher toute la sincérité de personnages embarqués dans une situation profondément désespérée. Cela, même lorsque l'un ou l'autre ment. On ne doit plus savoir qui croire. Chacun défend sa vérité. Nous avons réalisé un travail très précis sur les dialogues, envisageant le texte comme une véritable partition de musique, avec ses temps, ses silences et ses crescendos.

Quelles zones de l'humain vous semble-t-il essentiel de mettre en lumière pour rendre compte de l'acuité de ce théâtre ?

A. C. : Dennis Kelly explore avec beaucoup de



Le metteur en scène Antonin Chalon.

© Frédéric Poiriering

« Dennis Kelly explore avec beaucoup de justesse les contradictions d'une jeune génération en perte de repères. »

justesse les contradictions d'une jeune génération en perte de repères. Une génération bouleversée par la violence, la xénophobie et l'omniprésence des médias. Il est important de donner à voir la fragilité de ces personnages dépeints avec une précision toujours teintée d'une grande humanité.

**Entretien réalisé
par Manuel Piolat Soleymat**

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.
Du 3 au 25 juillet 2019 à 19h40.
Relâches les 17 et 18 juillet. Tél. 04 90 85 12 21.

L.U.C.A.

LA MANUFACTURE / DE HERVÉ GUERRISI ET GRÉGORY CARNOLI /
MES HERVÉ GUERRISI, GRÉGORY CARNOLI ET QUANTIN MEERT

Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli remontent de branche en branche dans l'arbre généalogique et tombent sur L.U.C.A., la cellule dont nous descendons tous! Rire et intelligence au programme!

L.U.C.A. (*Last Universal Common Ancestor*) a entre 3,5 et 3,8 milliards d'années. Elle est la cellule dont sont issues toutes les espèces vivant actuellement sur Terre. Et, mauvaise nouvelle pour les racistes, « de la langouste à l'omithorynque en passant par l'orchidée, le Chinois, l'Arabe ou même l'herbe sur laquelle vous marchez, nous descendons tous de L.U.C.A. ». Tous, même ceux qui pensent avoir leur souche rien qu'à eux! Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli, eux-mêmes petit-fils de

migrants, réunissent récits, témoignages et informations scientifiques pour débusquer toutes les ignorances qui font le lit de la haine ordinaire.

Tous semblables, tous différents

Le résultat est un objet scénique original, entre théâtre documentaire, conférence caustique et espace de résistance, qui invite le spectateur à voyager dans le temps, au-delà de son singe souche! « Pourquoi la

question "d'où viens-tu?" est-elle bien moins anodine qu'il n'y paraît? Quel réflexe défensif se cache derrière cette question banale? Quelles sont les différences et les similitudes entre les migrations d'hier et celles d'aujourd'hui? Que partagent les anciens et les nouveaux migrants? Les migrations sont-elles comparables? Avoir été soi-même immigré prémunit-il contre le repli identitaire? » Hervé Guerrisi et Grégory Carnoli montrent que les races n'existent qu'à partir du moment où l'on pose la question des origines sans admettre que la poser suppose d'enquêter jusqu'au bout. D'où venons-nous? Tous de L.U.C.A.! Force est d'admettre alors que l'épigénétique devrait nous mettre à l'abri des délires frontaliers... Le projet L.U.C.A., sagace, pugnace et drôle, est un excellent viatique pour notre époque d'errance morale.

Catherine Robert

Avignon Off. La Manufacture (Périnoire)
2 rue des Écoles. Du 5 au 25 juillet 2019 à 19h30
relâche les 11 et 18 juillet. Tél. 04 90 85 12 74

la terrasse

N°278

JUILLET 2019

Histoire de l'imposture

LA MANUFACTURE / CHOR. NICOLE MOSSOUX ET PATRICK BONTÉ

Nourris d'arts plastiques, de musiques ou de silences, autant que de psychanalyse, Nicole Mossoux et Patrick Bonté embrassent «*l'inexploré, la sensibilité et l'inconscient*».



Les spectacles de Nicole Mossoux et Patrick Bonté sont toujours un formidable tremplin à l'imaginaire, mais surtout, ce qui se fait rare par les temps qui courent, nous donnent à penser. Cette *Histoire de l'imposture* ne faillit pas à la règle, en rappelant, d'une certaine façon, une obsession de leur début, à savoir qui sommes-nous et que paraît-on ? Cela pourrait être d'une banalité absolue, si ne se mêlait pas à ces questions une manière de les traiter très particulière, très picturale, et d'une « inquiétante étrangeté ».

À l'Est d'Eden : le showroom !

Cette *Histoire de l'imposture* raconte donc cette hésitation entre l'être et le paraître remise au goût du jour, la vérité se cachant sous des oripeaux et des postures obligées, transposés dans un studio photo pour clichés sur papier glacé – et ici, accessoirement, sur un nuage de glace. L'entrée de personnages en costumes du XVIII^e siècle a de

quoi surprendre, sur une musique, qui a priori, n'a strictement rien à voir avec ces atours ! Qu'à cela ne tienne, ça fonctionne et ça nous emporte d'emblée dans un univers de conte drolatique d'où sourd pourtant indéniablement, une poésie imprévue. Mais comment rendre l'obscur mystère des corps traversés d'idéal et le miracle de leur présence, là, soudain, sur scène ? Les postures et les gestes ne sont-ils pas d'autres parures, et d'autres parures ? Ne sommes-nous pas les interprètes de nous-mêmes, pas si sûrs de notre légitimité ? Nicole Mossoux et Patrick Bonté livrent en dansant leurs regards...

Agnès Izrine

Arignon Off. La Manufacture, Château de Saint-Chamand. Du 7 au 14 juillet 2019.
Relâche le 11. Navarre. Départ à 19h40 au
2 rue des Écoles. Tél. 04 98 83 12 71.
Durée: 1h30 navarre comprise.

la terrasse

N°278
JUILLET 2019

Entretien / Céline Gallet

Le Centre Chorégraphique National de Rennes au cœur du Off

Les six chorégraphes nouvellement nommés à la direction du CCN de Rennes ont tenu à maintenir leur souhait de participer au Off, et même à l'étoffer. Une démarche qui en dit long sur leur façon d'aborder leur collectif FAIRE-E, co-dirigé par Marion Poupinet et Céline Gallet.

La question du collectif est au cœur du projet du CCN. Qu'est-ce que cela signifie concrètement ?

Céline Gallet : Que ses membres sont responsables les uns des autres, pour le meilleur et pour le pire ! Arignon a participé à cette réflexion, car quand il nous a manqué un lieu sur les six spectacles à présenter, ils se sont positionnés en disant : soit on y va tous, soit on n'y va pas. Ils sont complémentaires et différents, et dans leurs différences s'expriment les danses hip hop d'aujourd'hui et de demain. Accéder à l'ensemble de ces œuvres, c'est découvrir une cohérence dans les façons d'aborder la gestuelle ou de travailler la technique. Ils ne sont pas tous au même moment de leur parcours, mais ont des expériences qui se complètent. On aura toujours une ressource chez l'un ou l'une d'entre eux qui fera avancer le projet.

Il y a concrètement une génération d'écart entre eux...

C. G. : Oui, Ifra Dia a 50 ans, et Linda Hayward en a 30. Nous possédons la mémoire de ce qui a été le démarrage d'une danse, devenue une matière artistique à part entière. Ousmane Sy a bénéficié des apports des années 1980. Puis Saïdo Lehbouh des années 2000 avec un retour au battles, à l'underground, mais avec un accès au numérique. La génération qui démarre avec

lui se poursuit avec Johanna Faye, Bouside Aït Atmane et Linda. Elle s'est complètement affranchie de l'héritage qu'ont pu avoir les deux premiers, et ne se pose plus la question de savoir si elle a envie de faire des battles, des clips, de la scène, de la création, de l'événementiel. Elle a déjà fait dans sa tête un tour à 360° des possibilités de son métier.

« Ils sont complémentaires et différents, et dans leurs différences s'expriment les danses hip hop d'aujourd'hui et de demain. »

Est-ce visible dans le choix des pièces ?

C. G. : Exactement *Shape shifting* est le démarrage de la recherche de Linda sur la métamorphose animale. Ifra en solo retrace comment il s'est construit dans sa danse, une première création qui date de 2011. Bouside donne *RI RESTART* qui traite des jeux vidéo et des résonances avec la danse hip hop. *Astásto Em* est le premier projet où Johanna Faye s'est affranchie de la co-écriture avec Saïdo, sur la question de la femme. Saïdo reprend *Wild Cat* qui date de 2012, un projet autour du b-boying et qui se nourrit des interprètes avec une distribution à géométrie variable. Ousmane continue quant à lui de pousser sa recherche autour des énergies des danses de clubs et de la house dance, et le travail qu'il mène avec les danseuses de *Paradoxical* a aussi démarré en 2012.

Propos recueillis par Nathalie Yokel

Avignon Off, Collège de la Vallée, 27 place Pasteur, 84000 Avignon
04 90 42 70 00 / 04 90 42 70 01
Du mardi au dimanche, de 10h à 18h
10 rue de la République, 84000 Avignon
04 90 42 70 00 / 04 90 42 70 01
10 rue de la République, 84000 Avignon
04 90 42 70 00 / 04 90 42 70 01



Boulevard Ait Atmane, 10h00, 10h30, 11h00, 11h30, 12h00, 12h30, 13h00, 13h30, 14h00, 14h30, 15h00, 15h30, 16h00, 16h30, 17h00, 17h30, 18h00, 18h30, 19h00, 19h30, 20h00, 20h30, 21h00, 21h30, 22h00, 22h30, 23h00, 23h30, 24h00, 24h30, 25h00, 25h30, 26h00, 26h30, 27h00, 27h30, 28h00, 28h30, 29h00, 29h30, 30h00, 30h30, 31h00, 31h30, 32h00, 32h30, 33h00, 33h30, 34h00, 34h30, 35h00, 35h30, 36h00, 36h30, 37h00, 37h30, 38h00, 38h30, 39h00, 39h30, 40h00, 40h30, 41h00, 41h30, 42h00, 42h30, 43h00, 43h30, 44h00, 44h30, 45h00, 45h30, 46h00, 46h30, 47h00, 47h30, 48h00, 48h30, 49h00, 49h30, 50h00, 50h30, 51h00, 51h30, 52h00, 52h30, 53h00, 53h30, 54h00, 54h30, 55h00, 55h30, 56h00, 56h30, 57h00, 57h30, 58h00, 58h30, 59h00, 59h30, 60h00, 60h30, 61h00, 61h30, 62h00, 62h30, 63h00, 63h30, 64h00, 64h30, 65h00, 65h30, 66h00, 66h30, 67h00, 67h30, 68h00, 68h30, 69h00, 69h30, 70h00, 70h30, 71h00, 71h30, 72h00, 72h30, 73h00, 73h30, 74h00, 74h30, 75h00, 75h30, 76h00, 76h30, 77h00, 77h30, 78h00, 78h30, 79h00, 79h30, 80h00, 80h30, 81h00, 81h30, 82h00, 82h30, 83h00, 83h30, 84h00, 84h30, 85h00, 85h30, 86h00, 86h30, 87h00, 87h30, 88h00, 88h30, 89h00, 89h30, 90h00, 90h30, 91h00, 91h30, 92h00, 92h30, 93h00, 93h30, 94h00, 94h30, 95h00, 95h30, 96h00, 96h30, 97h00, 97h30, 98h00, 98h30, 99h00, 99h30, 100h00, 100h30, 101h00, 101h30, 102h00, 102h30, 103h00, 103h30, 104h00, 104h30, 105h00, 105h30, 106h00, 106h30, 107h00, 107h30, 108h00, 108h30, 109h00, 109h30, 110h00, 110h30, 111h00, 111h30, 112h00, 112h30, 113h00, 113h30, 114h00, 114h30, 115h00, 115h30, 116h00, 116h30, 117h00, 117h30, 118h00, 118h30, 119h00, 119h30, 120h00, 120h30, 121h00, 121h30, 122h00, 122h30, 123h00, 123h30, 124h00, 124h30, 125h00, 125h30, 126h00, 126h30, 127h00, 127h30, 128h00, 128h30, 129h00, 129h30, 130h00, 130h30, 131h00, 131h30, 132h00, 132h30, 133h00, 133h30, 134h00, 134h30, 135h00, 135h30, 136h00, 136h30, 137h00, 137h30, 138h00, 138h30, 139h00, 139h30, 140h00, 140h30, 141h00, 141h30, 142h00, 142h30, 143h00, 143h30, 144h00, 144h30, 145h00, 145h30, 146h00, 146h30, 147h00, 147h30, 148h00, 148h30, 149h00, 149h30, 150h00, 150h30, 151h00, 151h30, 152h00, 152h30, 153h00, 153h30, 154h00, 154h30, 155h00, 155h30, 156h00, 156h30, 157h00, 157h30, 158h00, 158h30, 159h00, 159h30, 160h00, 160h30, 161h00, 161h30, 162h00, 162h30, 163h00, 163h30, 164h00, 164h30, 165h00, 165h30, 166h00, 166h30, 167h00, 167h30, 168h00, 168h30, 169h00, 169h30, 170h00, 170h30, 171h00, 171h30, 172h00, 172h30, 173h00, 173h30, 174h00, 174h30, 175h00, 175h30, 176h00, 176h30, 177h00, 177h30, 178h00, 178h30, 179h00, 179h30, 180h00, 180h30, 181h00, 181h30, 182h00, 182h30, 183h00, 183h30, 184h00, 184h30, 185h00, 185h30, 186h00, 186h30, 187h00, 187h30, 188h00, 188h30, 189h00, 189h30, 190h00, 190h30, 191h00, 191h30, 192h00, 192h30, 193h00, 193h30, 194h00, 194h30, 195h00, 195h30, 196h00, 196h30, 197h00, 197h30, 198h00, 198h30, 199h00, 199h30, 200h00, 200h30, 201h00, 201h30, 202h00, 202h30, 203h00, 203h30, 204h00, 204h30, 205h00, 205h30, 206h00, 206h30, 207h00, 207h30, 208h00, 208h30, 209h00, 209h30, 210h00, 210h30, 211h00, 211h30, 212h00, 212h30, 213h00, 213h30, 214h00, 214h30, 215h00, 215h30, 216h00, 216h30, 217h00, 217h30, 218h00, 218h30, 219h00, 219h30, 220h00, 220h30, 221h00, 221h30, 222h00, 222h30, 223h00, 223h30, 224h00, 224h30, 225h00, 225h30, 226h00, 226h30, 227h00, 227h30, 228h00, 228h30, 229h00, 229h30, 230h00, 230h30, 231h00, 231h30, 232h00, 232h30, 233h00, 233h30, 234h00, 234h30, 235h00, 235h30, 236h00, 236h30, 237h00, 237h30, 238h00, 238h30, 239h00, 239h30, 240h00, 240h30, 241h00, 241h30, 242h00, 242h30, 243h00, 243h30, 244h00, 244h30, 245h00, 245h30, 246h00, 246h30, 247h00, 247h30, 248h00, 248h30, 249h00, 249h30, 250h00, 250h30, 251h00, 251h30, 252h00, 252h30, 253h00, 253h30, 254h00, 254h30, 255h00, 255h30, 256h00, 256h30, 257h00, 257h30, 258h00, 258h30, 259h00, 259h30, 260h00, 260h30, 261h00, 261h30, 262h00, 262h30, 263h00, 263h30, 264h00, 264h30, 265h00, 265h30, 266h00, 266h30, 267h00, 267h30, 268h00, 268h30, 269h00, 269h30, 270h00, 270h30, 271h00, 271h30, 272h00, 272h30, 273h00, 273h30, 274h00, 274h30, 275h00, 275h30, 276h00, 276h30, 277h00, 277h30, 278h00, 278h30, 279h00, 279h30, 280h00, 280h30, 281h00, 281h30, 282h00, 282h30, 283h00, 283h30, 284h00, 284h30, 285h00, 285h30, 286h00, 286h30, 287h00, 287h30, 288h00, 288h30, 289h00, 289h30, 290h00, 290h30, 291h00, 291h30, 292h00, 292h30, 293h00, 293h30, 294h00, 294h30, 295h00, 295h30, 296h00, 296h30, 297h00, 297h30, 298h00, 298h30, 299h00, 299h30, 300h00, 300h30, 301h00, 301h30, 302h00, 302h30, 303h00, 303h30, 304h00, 304h30, 305h00, 305h30, 306h00, 306h30, 307h00, 307h30, 308h00, 308h30, 309h00, 309h30, 310h00, 310h30, 311h00, 311h30, 312h00, 312h30, 313h00, 313h30, 314h00, 314h30, 315h00, 315h30, 316h00, 316h30, 317h00, 317h30, 318h00, 318h30, 319h00, 319h30, 320h00, 320h30, 321h00, 321h30, 322h00, 322h30, 323h00, 323h30, 324h00, 324h30, 325h00, 325h30, 326h00, 326h30, 327h00, 327h30, 328h00, 328h30, 329h00, 329h30, 330h00, 330h30, 331h00, 331h30, 332h00, 332h30, 333h00, 333h30, 334h00, 334h30, 335h00, 335h30, 336h00, 336h30, 337h00, 337h30, 338h00, 338h30, 339h00, 339h30, 340h00, 340h30, 341h00, 341h30, 342h00, 342h30, 343h00, 343h30, 344h00, 344h30, 345h00, 345h30, 346h00, 346h30, 347h00, 347h30, 348h00, 348h30, 349h00, 349h30, 350h00, 350h30, 351h00, 351h30, 352h00, 352h30, 353h00, 353h30, 354h00, 354h30, 355h00, 355h30, 356h00, 356h30, 357h00, 357h30, 358h00, 358h30, 359h00, 359h30, 360h00, 360h30, 361h00, 361h30, 362h00, 362h30, 363h00, 363h30, 364h00, 364h30, 365h00, 365h30, 366h00, 366h30, 367h00, 367h30, 368h00, 368h30, 369h00, 369h30, 370h00, 370h30, 371h00, 371h30, 372h00, 372h30, 373h00, 373h30, 374h00, 374h30, 375h00, 375h30, 376h00, 376h30, 377h00, 377h30, 378h00, 378h30, 379h00, 379h30, 380h00, 380h30, 381h00, 381h30, 382h00, 382h30, 383h00, 383h30, 384h00, 384h30, 385h00, 385h30, 386h00, 386h30, 387h00, 387h30, 388h00, 388h30, 389h00, 389h30, 390h00, 390h30, 391h00, 391h30, 392h00, 392h30, 393h00, 393h30, 394h00, 394h30, 395h00, 395h30, 396h00, 396h30, 397h00, 397h30, 398h00, 398h30, 399h00, 399h30, 400h00, 400h30, 401h00, 401h30, 402h00, 402h30, 403h00, 403h30, 404h00, 404h30, 405h00, 405h30, 406h00, 406h30, 407h00, 407h30, 408h00, 408h30, 409h00, 409h30, 410h00, 410h30, 411h00, 411h30, 412h00, 412h30, 413h00, 413h30, 414h00, 414h30, 415h00, 415h30, 416h00, 416h30, 417h00, 417h30, 418h00, 418h30, 419h00, 419h30, 420h00, 420h30, 421h00, 421h30, 422h00, 422h30, 423h00, 423h30, 424h00, 424h30, 425h00, 425h30, 426h00, 426h30, 427h00, 427h30, 428h00, 428h30, 429h00, 429h30, 430h00, 430h30, 431h00, 431h30, 432h00, 432h30, 433h00, 433h30, 434h00, 434h30, 435h00, 435h30, 436h00, 436h30, 437h00, 437h30, 438h00, 438h30, 439h00, 439h30, 440h00, 440h30, 441h00, 441h30, 442h00, 442h30, 443h00, 443h30, 444h00, 444h30, 445h00, 445h30, 446h00, 446h30, 447h00, 447h30, 448h00, 448h30, 449h00, 449h30, 450h00, 450h30, 451h00, 451h30, 452h00, 452h30, 453h00, 453h30, 454h00, 454h30, 455h00, 455h30, 456h00, 456h30, 457h00, 457h30, 458h00, 458h30, 459h00, 459h30, 460h00, 460h30, 461h00, 461h30, 462h00, 462h30, 463h00, 463h30, 464h00, 464h30, 465h00, 465h30, 466h00, 466h30, 467h00, 467h30, 468h00, 468h30, 469h00, 469h30, 470h00, 470h30, 471h00, 471h30, 472h00, 472h30, 473h00, 473h30, 474h00, 474h30, 475h00, 475h30, 476h00, 476h30, 477h00, 477h30, 478h00, 478h30, 479h00, 479h30, 480h00, 480h30, 481h00, 481h30, 482h00, 482h30, 483h00, 483h30, 484h00, 484h30, 485h00, 485h30, 486h00, 486h30, 487h00, 487h30, 488h00, 488h30, 489h00, 489h30, 490h00, 490h30, 491h00, 491h30, 492h00, 492h30, 493h00, 493h30, 494h00, 494h30, 495h00, 495h30, 496h00, 496h30, 497h00, 497h30, 498h00, 498h30, 499h00, 499h30, 500h00, 500h30, 501h00, 501h30, 502h00, 502h30, 503h00, 503h30, 504h00, 504h30, 505h00, 505h30, 506h00, 506h30, 507h00, 507h30, 508h00, 508h30, 509h00, 509h30, 510h00, 510h30, 511h00, 511h30, 512h00, 512h30, 513h00, 513h30, 514h00, 514h30, 515h00, 515h30, 516h00, 516h30, 517h00, 517h30, 518h00, 518h30, 519h00, 519h30, 520h00, 520h30, 521h00, 521h30, 522h00, 522h30, 523h00, 523h30, 524h00, 524h30, 525h00, 525h30, 526h00, 526h30, 527h00, 527h30, 528h00, 528h30, 529h00, 529h30, 530h00, 530h30, 531h00, 531h30, 532h00, 532h30, 533h00, 533h30, 534h00, 534h30, 535h00, 535h30, 536h00, 536h30, 537h00, 537h30, 538h00, 538h30, 539h00, 539h30, 540h00, 540h30, 541h00, 541h30, 542h00, 542h30, 543h00, 543h30, 544h00, 544h30, 545h00, 545h30, 546h00, 546h30, 547h00, 547h30, 548h00, 548h30, 549h00, 549h30, 550h00, 550h30, 551h00, 551h30, 552h00, 552h30, 553h00, 553h30, 554h00, 554h30, 555h00, 555h30, 556h00, 556h30, 557h00, 557h30, 558h00, 558h30, 559h00, 559h30, 560h00, 560h30, 561h00, 561h30, 562h00, 562h30, 563h00, 563h30, 564h00, 564h30, 565h00, 565h30, 566h00, 566h30, 567h00, 567h30, 568h00, 568h30, 569h00, 569h30, 570h00, 570h30, 571h00, 571h30, 572h00, 572h30, 573h00, 573h30, 574h00, 574h30, 575h00, 575h30, 576h00, 576h30, 577h00, 577h30, 578h00, 578h30, 579h00, 579h30, 580h00, 580h30, 581h00, 581h30, 582h00, 582h30, 583h00, 583h30, 584h00, 584h30, 585h00, 585h30, 586h00, 586h30, 587h00, 587h30, 588h00, 588h30, 589h00, 589h30, 590h00, 590h30, 591h00, 591h30, 592h00, 592h30, 593h00, 593h30, 594h00, 594h30, 595h00, 595h30, 596h00, 596h30, 597h00, 597h30, 598h00, 598h30, 599h00, 599h30, 600h00, 600h30, 601h00, 601h30, 602h00, 602h30, 603h00, 603h30, 604h00, 604h30, 605h00, 605h30, 606h00, 606h30, 607h00, 607h30, 608h00, 608h30, 609h00, 609h30, 610h00, 610h30, 611h00, 611h30, 612h00, 612h30, 613h00, 613h30, 614h00, 614h30, 615h00, 615h30, 616h00, 616h30, 617h00, 617h30, 618h00, 618h30, 619h00, 619h30, 620h00, 620h30, 621h00, 621h30, 622h00, 622h30, 623h00, 623h30, 624h00, 624h30, 625h00, 625h30, 626h00, 626h30, 627h00, 627h30, 628h00, 628h30, 629h00, 629h30, 630h00, 630h30, 631h00, 631h30, 632h00, 632h30, 633h00, 633h30, 634h00, 634h30, 635h00, 635h30, 636h00, 636h30, 637h00, 637h30, 638h00, 638h30, 639h00, 639h30, 640h00, 640h30, 641h00, 641h30, 642h00, 642h30, 643h00, 643h30, 644h00, 644h30, 645h00, 645h30, 646h00, 646h30, 647h00, 647h30, 648h00, 648h30, 649h00, 649h30, 650h00, 650h30, 651h00, 651h30, 652h00, 652h30, 653h00, 653h30, 654h00, 654h30, 655h00, 655h30, 656h00, 656h30, 657h00, 657h30, 658h00, 658h30, 659h00, 659h30, 660h00, 660h30, 661h00, 661h30, 662h00, 662h30, 663h00, 663h30, 664h00, 664h30, 665h00, 665h30, 666h00, 666h30, 667h00, 667h30, 668h00, 668h30, 669h00, 669h30, 670h00, 670h30, 671h00, 671h30, 672h00, 672h30, 673h00, 673h30, 674h00, 674h30, 675h00, 675h30, 676h00, 676h30, 677h00, 677h30, 678h00, 678h30, 679h00, 679h30, 680h00, 680h30, 681h00, 681h30, 682h00, 682h30, 683h00, 683h30, 684h00, 684h30, 685h00, 685h30, 686h00, 686h30, 687h00, 687h30, 688h00, 688h30, 689h00, 689h30, 690h00, 690h30, 691h00, 691h30, 692h00, 692h30, 693h00, 693h30, 694h00, 694h30, 695h00, 695h30, 696h00, 696h30,

Des air(e)s d'anges

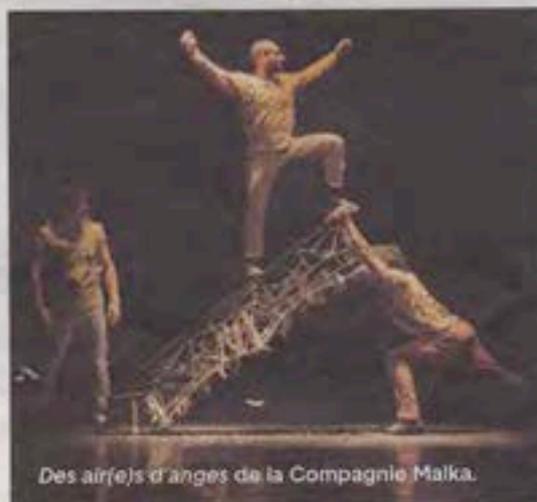
LA MANUFACTURE - CHÂTEAU DE SAINT CHAMAND / CHOR. BOUBA LANDRILLE TCHOUDA

À la tête de la Compagnie Malka, Bouba Landrille Tchouda présente *Des air(e)s d'anges*, quatuor unissant un percussionniste à deux danseurs hip-hop et un circassien.

Comme nombre de ses confrères, Bouba Landrille Tchouda s'est initié au hip-hop en autodidacte. En 2011, il crée la Compagnie Malka qu'il installe à Grenoble, berceau de Jean-Claude Gallotta pour lequel il danse. Suivent *Un casse noisette* ultra vitaminé, une invitation lancée à Anne Nguyen et Farid Berki afin de créer un triptyque sur le thème de l'altérité – *La preuve par l'autre* – et plus récemment *Boomerang*, une pièce pour huit danseurs dans laquelle il questionne la violence inhérente à la condition humaine. Auteur toujours engagé, multipliant les échanges, il développe une gestuelle inventive faite de hip-hop mâtiné de capoeira et de contemporain, une danse d'ouverture et de métissage, vive et virtuose.

Poussières d'étoiles

Sa dernière œuvre, *Des air(e)s d'anges*, n'y fait pas exception. Elle met en scène un quatuor composé d'un musicien, un circassien et deux danseurs. «*On ne sait guère d'où l'on vient, poussières d'étoiles ou simple argile, cela reste un mystère dans le chaos du monde. [...] Eux, par exemple, ces trois-là que nous avons sous les yeux et qu'on nous dit venir d'un grand néant sans nom, ces trois encombrés d'eux-mêmes que semble mouvoir un musicien dans la magie des notes et la démesure des sons, sait-on seulement qui ils sont ? D'où ils viennent ? Ce qu'ils font ?*». Sur scène Yvan Talbot, compositeur percussionniste qui affectionne les instruments atypiques et collabore



Des air(e)s d'anges de la Compagnie Malka.

© Fabrice Hernandez

avec le chorégraphe depuis bientôt dix ans, orchestre tel un demiurge les mouvements des trois autres protagonistes. Arrivés de nulle part, ils tentent de se comprendre, de s'approprier, de s'approcher malgré leurs différences, essaient de vaincre peurs et maladroresses pour franchir la frontière qui les sépare de l'autre. La danse, puissante et virtuose, unit pour un moment ces trois êtres avant qu'ils ne s'envolent apaisés explorer d'autres chemins.

Delphine Baffour

Avignon Off. La Manufacture - Château de Saint Chamand, accessible par la navette de La Manufacture, départ 2 bis rue des Écoles. Du 8 au 21 juillet à 16h05. Relâches les 11 et 18 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

Séisme et Toutes les choses géniales

LA MANUFACTURE / DE DUNCAN MACMILLAN / MES ARNAUD ANCKAERT

Défricheur des écritures anglo-saxonnes d'aujourd'hui, Arnaud Anckaert reprend *Séisme*, et présente *Toutes les choses géniales*. Deux pièces de Duncan Macmillan à découvrir à La Manufacture.

« À l'occasion des vingt ans de notre compagnie, le Théâtre du Prisme, nous avons voulu présenter à Avignon deux spectacles représentatifs de notre travail, qui vise notamment à faire découvrir

les écritures contemporaines anglo-saxonnes. Nous reprenons *Séisme* de Duncan Macmillan, créé en 2017, qui met en scène un couple – interprété par Mounya Boudiaf et Maxime Guyon – qui



Didier Cousin, interprète de *Toutes les choses géniales*.

© Bruno Denwest

s'interroge sur la possibilité d'avoir un enfant dans un monde possiblement en voie d'extinction. Leur conversation évoque le champ personnel, la question de l'engagement, mais aussi l'état du monde. Elle traduit une angoisse et une immense incertitude face à l'avenir, dans une société soumise à de multiples injonctions. Nous proposons aussi du même auteur *Toutes les choses géniales*, avec Didier Cousin, comédien d'une grande profondeur, où un homme raconte l'histoire de sa vie depuis l'enfance auprès d'une mère dépressive et suicidaire.

Une forme d'empathie

Suite à la première tentative de suicide de sa mère, il a dressé à partir de l'âge de sept ans une liste de toutes les choses géniales qui valent la peine d'être vécues, et il continue à le faire jusqu'à l'âge adulte, pour contrecarrer son angoisse et afin d'entretenir le lien avec sa mère, à laquelle il fait lire ces listes. La pièce

aborde le sujet de la mort et de l'amour d'une manière très profonde et pourtant dédramatisée, avec une forme de légèreté, parfois d'humour. Les spectateurs entourent le comédien, qui avec délicatesse leur demande de participer en interprétant divers rôles, sans jamais les prendre à partie. La représentation se construit dans une grande complicité avec le public, elle crée une forme d'empathie, une relation forte et inhabituelle. La pièce est aussi rythmée et charpentée par un goût prononcé pour la musique, du jazz à Gilbert Bécaud, qui a été transmis par son père. C'est une pièce profondément touchante.»

Propos recueillis par Agnès Santi

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Ecoles.
Du 5 au 25 juillet 2019. Représentations les 11 et 18.
Séisme à 11h33. *Toutes les choses géniales* à 19h15. Tél. 04 90 83 1271.

la terrasse

N°278
JUILLET 2019

THÉÂTRE LA MANUFACTURE / DE AHMED
DJOUDER / MES KHEIREDDINE LARDJAM

Désintégration

Kheireddine Lardjam porte à la scène un texte d'Ahmed Djouder sur la génération issue de l'immigration et les carences de l'intégration.



Le metteur en scène Kheireddine Lardjam.

Ce n'est sans doute pas un hasard si Ahmed Djouder, qui signe avec *Désintégration* son premier texte, est né en Lorraine. On sait que dans cette région de la France, de nombreux immigrés ont été appelés à un moment où la France industrielle avait besoin de bras. Ahmed Djouder explique que longtemps il ne s'est senti à l'aise ni avec son étiquette française ni avec son étiquette algérienne. Écrire *Désintégration* fut une façon de se réconcilier avec lui-même, avec son histoire, et plus largement avec l'histoire des Français et des immigrés. Écrit d'un seul trait, le texte a résonné chez le metteur en scène Kheireddine Lardjam : « *Il est nécessaire de faire entendre cette parole qui échappe à l'univoque, qui tout en étant intime et subjective, tente un arbitrage équitable entre les différents protagonistes.* »

Isabelle Stibbe

Avignon Off, Théâtre La Manufacture, 2 rue des
Écoles. Du 5 au 24 juillet 2019 à 14h05.
Relâches les 11, 18 et 25 juillet. Tél. 04 90 85 12 71.

LA MANUFACTURE / DE PAUL VERREPT /
MES COLLECTIF SKAGEN

Le Raz de marée

Un monologue, l'histoire d'un couple derrière une fenêtre, qui voit s'échouer sur la plage des adultes, puis un enfant. C'est *Le Raz de marée* des belges du collectif SkaGen.



© SkaGen

Clara van den Broek dans *Le Raz de marée*.

Bien sûr, toute ressemblance avec la réalité est assumée. À travers l'histoire de ce couple, apparaît l'embarras de l'Occident, dérangé dans son confort par ce qu'on a très mal nommé « les vagues de réfugiés » de ces dernières années. Ici, dans ce texte de l'anversois Paul Verrept traduit par Monique Nagielkopf, l'homme et la femme vont voir leur amour violemment ballotté par ces échouages successifs, et, presque sur le pas de leur porte, par la mort de l'enfant. Le monologue, où le réel se sublime dans une certaine poésie, met en question la capacité d'un couple et à travers lui d'une société à renoncer à sa douceur de vivre et à éprouver une véritable empathie. *Le Raz de marée* est interprété par Clara van den Broek comme un monologue intérieur, « un processus émotionnel, une décoction ».

Éric Demey

Avignon Off. La Manufacture, 2 rue des Écoles.

Du 5 au 24 juillet 2019 à 19h20.

Relâches les 11 et 18. Tél. 04 90 85 12 71.

la terrasse

N°278
JUILLET 2019

LA MANUFACTURE - CHÂTEAU DE SAINT-CHAMAND / D'APRÈS LA GENÈSE /
TEXTE ET MISE EN SCÈNE FRANÇOIS RANCILLAC

Cherchez la faute !

François Rancillac reprend cet opus créé en 2003, qui à partir d'une séance d'étude du récit fondateur de la Genèse célèbre la naissance de l'homme comme sujet libre.



© Patrick Berger

Une séance d'étude biblique...

Comme dans une réunion de travail, chaque spectateur-lecteur dispose ici des documents papiers auxquels se réfèrent les acteurs-exégètes : Danielle Chinsky, Daniel Kenigsberg, Frédéric Révérend et François Rancillac, quant à lui plutôt dans le rôle d'un Candide questionneur, parfois un brin malicieux. Ils sont installés en compagnie des spectateurs autour de tables disposées en carrés. Inspirée notamment par un essai de la psychanalyste Marie Balmary, la séance d'étude s'appuie sur la traduction biblique d'André Chouraqui et se réfère aussi à la version originale, en hébreu. D'emblée, les échanges déjouent certains pré-supposés, remarquant par exemple que le mot faute n'existe pas dans la Genèse. Reconnaissance de l'altérité grâce à Ève, naissance de l'homme comme sujet, plaidoyer pour la relation plutôt que la dévoration, pour le libre-arbitre plutôt que la prédestination : le spectacle invite au-delà des convictions de chacun à exercer une difficile liberté, contre « les intégrismes de tout poil » selon les mots du metteur en scène.

Agnès Santl

Avignon Off. La Manufacture, au 2 rue des Écoles, départ navette pour le château de Saint-Chamand. Du 5 au 24 juillet à 10h45. Tarifés les 11 et 18, Tél. 04 90 85 12 71.

LA MANUFACTURE, HORS LES MURS / CONCERT

Claire Diterzi « Concert à table »,

Après le solo *Je garde le chien* et le spectacle *L'Arbre en poche*, la chanteuse poursuit sa route en duo, joué « comme à la maison » devant une trentaine de personnes. Avec le même objectif : « continuer à faire de la musique mais autrement ».



La chanteuse Claire Diterzi dans une nouvelle proposition Intimité.

Dans *Concert à table*, sa dernière création, Claire Diterzi invente une nouvelle forme : un concert de moins d'une heure joué en duo domestique avec le percussionniste bicolore Stéphane Garin. En toute intimité, simplicité et connivence avec l'auditoire, loin des standards imposés par l'industrie du disque. « La musique est une expérience sensible, immédiate, avec un fort pouvoir d'évocation, à la limite de l'expérience synesthésique. En invitant le musicien Stéphane Garin qui vient d'un univers très éloigné du rock, pratiquant le minimalisme, mon but est de déconstruire ma musique et de la dépouiller de tout ce qui fait le rock : grand, fort, viril, spectaculaire. Il en reste la substance, un retour à l'essence même de ce qu'est la chanson, véhicule du récit de l'actualité du monde, le plaisir d'être là, de partager un moment de convivialité, de jouer au sens premier, sans amplis, sans électricité, sans micro, un plaisir atavique de ce qui fait musique au départ, à savoir une prise de parole intime » explique Claire Diterzi. À Avignon, le spectacle sera accueilli dans une maison d'hôtes de charme du XVIII^e siècle mais, dans ses prolongements scéniques, le projet est conçu pour être joué au domicile de particuliers.

Jean-Luc Caradec

Avignon Off, La Manufacture, Hors les murs, les jardins de Barcane, 12 rue de Barcane.

Du 11 au 18 juillet 2019 à 18h (sauf le 17).

Parc des sports : av. de Coubertin, à 21h.

Tél. 06 22 78 46 43. Places : 18,50€ et 15€.

la terrasse

N°278
JUILLET 2019

LA MANUFACTURE / PAR ALEXIS ARMENGOL,
LUDOVIC BARTH ET MATHYLDE DEMAREZ

Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment

Le Théâtre à cru d'Alexis Armengol et les belges de la Clinic Orgasm Society travaillent ensemble à déconstruire la réalité dans un drôle de spectacle.



© Alice Remise

Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment.

Un jour ils ont décidé de faire œuvre commune. Le Théâtre à cru, adepte de créations au plateau originales et laissant aussi la part belle au texte. La Clinic Orgasm Society, plus orientée vers la performance et la création de dispositifs originaux et ludiques. Ainsi est né *Y a pas grand-chose qui me révolte pour le moment* dont on peut s'attendre à ce que ce soit un drôle d'objet théâtral. Un homme disparu depuis quinze ans déboule chez ses frères et bouleverse l'ordre établi. Inspiré de l'histoire de Frédéric Bourdin, grand usurpateur d'identité, le spectacle met en doute la réalité, ce qui fait jeu ou pas. « Le projet est ici de remettre en jeu, avec ingénuité, la question du réel et de la vérité sur scène » confie l'équipe. Connaissant les artistes, la réalisation de ce projet devrait être étonnante, suggestive et amusante.

Eric Demoy

Arignon ODT, La Manufacture, 1 rue des Écoles.
Du 7 au 23 juillet à 19h30. Relâches les 11 et 18.
Tél. 04 98 83 12 71.

Mouvement

magazine culturel indisciplinaire

3 Juillet 2019 ¹

danse théâtre Performance

Avignon, le Off



Ya pas grand-chose qui me révolte pour le moment
de Clinic Orgasm Society © Alice Piemme

À défaut de réussir à cartographier le off de manière exhaustive, on pourrait inventer une journée idéale. 10h (14-19 juillet) : commencer par la nouvelle création du chorégraphe Mithkal Alzghair et son exploration des violences racistes et de la fermeture des frontières européennes à la Belle scène Saint-Denis.

15h35 : direction la Manufacture pour se régaler de l'absurdité du monde avec Clinic Orgasm Society et Théâtre à cru. Traîner un peu dans la cour et enchaîner avec le film d'Eric Minh Cuong Castaing, *L'âge d'or*, qui retrace avec douceur l'expérimentation chorégraphique menée avec des enfants atteints de troubles moteurs. (...)

Ainhoa Jean-Calmettes

BALL ROOM

revue . net

1^{er} juillet 2019

Un tour à Avignon ? Oui, mais au Off !

Bien sûr, vous avez déjà choisi entre Akram Khan, Wayne McGregor et Kukai Dantza, dans la programmation in. Mais le reste du temps, comment s'y retrouver, dans cet Avignon off foisonnant ? Voici nos conseils.

Commençons par les temples où vous trouverez toujours de la danse, et de la bonne : Les Hivernales, la Parenthèse, le Théâtre Golovine et la Manufacture.

A **la Manufacture**, des chorégraphes venus de partout, des noms connus des amateurs de contemporain - Julie Desprairies, Eric Minh Cuong Castaing, Mossoux-Bonté... Nous, on ira surtout voir les petits du **collectif Fair-e** récemment nommés au CCN de Rennes (*Wild cat*, de **Saïdo Lehlouh** (11h40, *Queen blood* d'**Ousmane Sy** (13h40, et *Afastado em* de **Johanna Faye** (17h40, et la confession dansée *Je n'ai pas toujours dansé comme ça* de **Bouba Landrille Tchouda** (16h05).

Festival d'Avignon : les accents belges du Off

... Nombreux sont les lieux du Off où essaime la créativité des artistes belges, du one woman show d'une Manon Lepomme à la performance immersive d'un Eric Arnal-Burtschy, en passant par les univers ludiques de la Maison Éphémère.

Parmi ces lieux, la Manufacture ouvre traditionnellement ses espaces aux créateurs estampillés Wallonie-Bruxelles. C'est le cas cette année de Myriam Saduis avec *Final Cut*, de la Cie Mossoux-Bonté avec *Histoire de l'imposture*, ou encore de Grégory Carnoli et Hervé Guerrisi traitant de la migration par le biais chacun de leur histoire familiale dans *L.U.C.A.* Marie Baudet

!

Théâtre : 15 pépites du festival off d'Avignon à découvrir.

Les antinatalistes, Johnny, Simone Weil, Daguerre, Pôle emploi, les migrations... Notre sélection sur les 1 592 spectacles du festival qui s'ouvre jeudi.



Après la neige.

La chronique poétique d'un homme, d'une femme et de leur petite fille après un accident nucléaire.

Cette création

d'Aurélié Namur est une petite boule d'émotion qui évoque avec justesse le destin des victimes de catastrophes. **Olivier Ubertalli**

Jusqu'au 25 juillet à 10h La Manufacture (Patinoire)

!

Théâtre : 15 pépites du festival off d'Avignon à découvrir.

Les antinatalistes, Johnny, Simone Weil, Daguerre, Pôle emploi, les migrations... Notre sélection sur les 1 592 spectacles du festival qui s'ouvre jeudi.



Séisme. Quoi de plus contemporain que de parler du mouvement antinataliste pour sauver la planète ? Un couple s'interroge sur la possibilité d'avoir un enfant dans un monde en voie d'extinction.

L'occasion de découvrir le superbe dramaturge britannique Duncan Macmillan, de la compagnie du théâtre du Prisme.

Olivier Ubertalli

Jusqu'au 25 juillet à la Manufacture, 11h55

Plusdeoff

Enda Walsh, Dennis Kelly, Nick Payne, Rob Evans, Alice Birch, Duncan Mcmillan... Autant d'auteur.e.s britanniques que la compagnie Théâtre du Prisme, codirigée par Capucine Lange et Arnaud Anckaert, a contribué à faire connaître au public francophone. À l'occasion des vingt ans de la compagnie, deux pièces de Duncan Mcmillan sont programmées à La Manufacture dans le cadre du Festival d'Avignon off 2019 : Séisme, qui fêtera sa 100ème représentation en juillet, et Toutes les choses géniales. Entretien avec leur metteur en scène, Arnaud Anckaert.

Arnaud, après Séisme, pour quelles raisons avez-vous choisi de mettre en scène une autre pièce de Duncan Mcmillan, Toutes les choses géniales, plutôt que de faire découvrir un autre auteur du répertoire britannique récent ?

— Didier Cousin, avec lequel je travaille depuis de nombreuses années, a donné une lecture de *Toutes les choses géniales* lors du festival Prise directe, que Capucine Lange et moi organisons, qui a lieu tous les deux ans et dont le but est de faire découvrir au public des textes de théâtre contemporain. Didier a souhaité donner une suite à cette lecture de *Toutes les choses géniales*, qui est un texte que Duncan Mcmillan a écrit avec Jonny Donahoe, l'acteur qui allait le jouer. Ainsi, ce choix n'est pas qu'un choix de metteur en scène, comme le texte n'est pas que le choix d'un auteur. D'ailleurs, j'ai toujours considéré que les pièces ne se montent pas uniquement sur la base d'un projet de metteur en scène, mais plutôt à partir d'un projet commun avec les acteurs. Ce qui m'intéresse, c'est que les acteurs soient mis au centre, que l'on voit le travail au plateau notamment.

La programmation de Séisme et de Toutes les choses géniales à La Manufacture, lors du Festival 2019, marque les vingt ans de la compagnie Théâtre du Prisme. Ces deux pièces sont-elles particulièrement représentatives de votre travail ?

— En effet, ces deux pièces représentent une forme de théâtre que j'aime. Un théâtre de la relation, profondément humain, qui derrière une apparente simplicité parvient à atteindre une profondeur humaine, sans démagogie, sans user de facilités. Un théâtre certes direct, mais qui n'a pas la volonté de choquer, de secouer que l'on trouve dans le *In-yer-face*. Pour les vingt ans de la compagnie, nous avions envie de présenter des pièces qui visent l'essentiel de ce que peut être un être humain confronté à des questions importantes, que ce soit, dans *Séisme*, la question de l'engagement vis-à-vis de la vie elle-même, de l'écologie ou de l'autre, ou bien, dans *Toutes les choses géniales*, la question de comment faire pour grandir et évoluer lorsque l'on a une mère qui ne donne pas l'essentiel et qui rappelle toutes les cinq minutes qu'elle peut disparaître. Dans les deux pièces, il y a une peur

d'affronter la vie, et quelque chose qui m'intéresse beaucoup, le courage de l'affronter.

Dans Toutes les choses géniales, la proximité entre Didier Cousin et le public est-elle une façon de désamorcer la gravité du sujet ?

— L'homme que joue Didier Cousin raconte une histoire, celle de sa maman qui est dépressive et suicidaire. Le jour de la tentative de suicide de sa maman, il décide de commencer une liste de toutes les choses géniales. En racontant l'histoire de cette liste, il raconte l'histoire de sa vie, comment il fait face à une maladie, comment cette maladie impacte ses relations affectives. Pour pouvoir raconter cette histoire, il a besoin de faire participer le public qui l'entoure. Il demande par exemple à un spectateur de jouer son père, à un autre de jouer un psychologue... Cette proximité avec le public n'a pas vocation à désamorcer la gravité du sujet, elle est nécessaire à la narration. La gravité du sujet est désamorcée par le texte en lui-même. Comme souvent dans les textes des auteurs britanniques, à chaque fois qu'il y a de la gravité, il y a de l'humour.

Une douzaine de pièces jouées cette année au off puisent dans le répertoire britannique des 25 dernières années, du In-yer-face à des textes plus récents, comme Iphigénie à Splott¹ de Gary Owen. Est-ce pour vous une satisfaction de voir ces pièces de plus en plus souvent mises en scène en langue française ?

— Notre démarche de défricheurs de textes relève d'un vrai combat militant. C'est toujours une satisfaction de voir ce travail porter ses fruits lorsqu'un metteur en scène s'empare d'un texte que nous avons fait traduire et connaître. *Iphigénie à Splott* illustre parfaitement cette démarche : nous avions commandé la traduction de ce texte à Blandine Pélissier², afin qu'il soit présenté dans le cadre de Prise directe en 2017. Par la suite, Blandine a souhaité le mettre en scène. Je ne peux que m'en réjouir. Les textes sont faits pour circuler et être joués. »

(Propos recueillis par Walter Géhin)

À voir durant le FESTIVAL D'AVIGNON OFF 2019 à LA MANUFACTURE

Plusdeoff

Aurélié Namur parle de la pièce APRÈS LA NEIGE, dont elle est l'auteure et la metteuse en scène, au programme de La Manufacture lors du Festival d'Avignon off 2019.

« Aurélié, est-ce la catastrophe de Fukushima qui vous a conduite vers l'écriture de *Après la neige* ?

— Au début de ce projet, je souhaitais écrire un texte questionnant nos responsabilités quant au devenir de notre Espèce. Je souhaitais travailler sur le sol, sur l'agriculture. Lors de mes recherches, j'ai vu un documentaire sur Fukushima dans lequel des victimes témoignaient. Une femme disait que, le sol étant contaminé, les enfants ne pouvaient se mettre à quatre pattes, donc apprendre à marcher, qu'ils ne pouvaient plus tomber, car s'ils tombaient ils avaient le nez dans l'herbe et absorbaient alors une bouffée de nucléides. Cette femme confiait aussi que lorsque sa fille aurait 17 ans, elle devrait lui demander de ne jamais concevoir d'enfant. J'ai trouvé que la réalité de ce quotidien était totalement irréaliste. Une fois que j'ai cerné le cœur de la pièce, dont fait partie cette scène où la mère demande à sa fille de ne jamais avoir d'enfant, je me suis lancée dans une vaste période d'investigations. J'ai étudié des centaines d'heures de documentaires, sur Fukushima, sur Tchernobyl, mais aussi sur d'autres accidents et dysfonctionnements qui pour certains ont eu lieu en Europe. Et je suis allée au Japon, trois fois, où je me suis rendu compte que le sujet était tabou. Même lorsque je posais des questions à des amis japonais que j'avais connus en France, il était impossible d'avoir une discussion libre et de plus de cinq minutes à ce sujet.

La pièce fait se côtoyer quotidien post-catastrophe et onirisme. Est-ce pour vous une manière d'aborder le sujet de manière moins frontale ?

— Je me revois, après avoir regardé les documentaires, le moral complètement sapé. Cela relève de ma responsabilité que les spectateurs ne soient pas abattus après avoir

assisté à la pièce. Certes, *Après la neige* parle d'une enfant et d'une situation sans issue. Mais l'onirisme agit comme une soupape, il ouvre des portes à l'espoir. Pour autant, cela n'affaiblit pas la prise de conscience que porte la pièce et le respect dû aux victimes. Il ne s'agit pas d'enjoliver, bien au contraire. La pièce parle d'une tragédie à laquelle la poésie et le fantastique permettent de réfléchir posément et sans tomber dans le déni. Cela passe par l'introduction des rêves des personnages, là où ils reprennent le pouvoir. Comme dans les contes, ils sont terrassés par un ennemi plus grand qu'eux, vis-à-vis duquel ils ne sont rien, contre lequel ils sont battus d'avance. Donner à voir leurs rêves, c'est donner à voir un endroit où ils restent forts et vainqueurs.

De quelle manière avez-vous adapté la direction d'acteurs à la présence d'un enfant au plateau ?

— C'est la première fois que je travaillais avec un enfant dans le cadre professionnel. Pour jouer le même rôle, il y a trois petites filles qui jouent en alternance. Nous ne pouvions travailler avec chacune d'elles que par période de trois heures, en repartant du même point. Cela a fortement ralenti le rythme des répétitions et a été éprouvant pour les comédiens adultes, donnant parfois l'impression de faire du surplace. Il est indispensable que l'enfant soit heureux et ait envie de continuer. Tout en gardant le niveau d'exigence, il a fallu s'adapter à la lenteur, ce qui a obligé les comédiens à être particulièrement responsables et à faire preuve d'autonomie. »

(Propos recueillis par Walter Géhin)

À voir durant le FESTIVAL D'AVIGNON OFF 2019 à LA MANUFACTURE (Patinoire) à 10h00, du 5 au 25 juillet, relâche les 11 et 18. Réservation au 04 90 85 12 71.

Plusdeoff

5 juin 2019

Sa mise en scène de LE CHIEN, LA NUIT ET LE COUTEAU avait fait sensation lors du Festival 2017. Louis Arene répond aux questions de PLUSDEOFF à propos de 40° SOUS ZÉRO, au programme de La Manufacture lors du Festival d'Avignon off 2019.

Louis, que cela soit dans Le chien, la nuit et le couteau ou dans 40° sous zéro, les acteurs portent un masque qui à la fois épouse et déforme. D'ailleurs, peut-on parler de masque ?

— Nous utilisons un masque, mais nous ne faisons pas du théâtre de masque. Lorsque quelqu'un ne connaît pas notre travail et qu'il entend le mot « masque », une image classique du masque, celui de la commedia dell'arte, peut se cristalliser. Le masque tel que nous l'utilisons fait partie d'un ensemble d'artifices —avec le maquillage, les costumes, la lumière, le son— auxquels nous faisons appel pour inventer un univers. C'est un artifice qui sert à construire un édifice. Notre masque n'est pas expressif. Il enlève plus qu'il n'ajoute. Le spectateur ne voit pas l'intégralité du visage de l'acteur, mais comme il s'agit d'une peau très fine, très proche du visage, à une certaine distance la différence entre le visage et le masque s'estompe. Cela crée un trouble, une distance poétique. En cela, notre masque est non seulement un outil esthétique, mais aussi dramaturgique. C'est aussi un espace de projection où le spectateur fait travailler son imaginaire.

Comment s'adapte le jeu à ce masque ?

— Cela s'invente lors de la création. Entre *Le chien, la nuit et le couteau* et les deux Copi qui composent *40° sous zéro*, cette invention a été différente, parce que ce sont des écritures qui demandent un engagement physique différent. Cet outil, et j'ai voulu encore plus insister sur cela dans *40° sous zéro*, permet de travailler sur des tensions, par exemple entre le comique et le tragique, entre le rire et l'effroi, entre le sacré et le profane, entre la grossièreté et l'élégance. C'est l'une des choses qui me fascinent dans cet objet.

Depuis votre enfance, vous pratiquez le dessin et la peinture. La découverte des peintures de Francis Bacon a été pour vous un choc. Peut-on voir dans votre travail une transposition sur scène de la démarche de Bacon ?

— J'ai découvert Bacon quand j'étais adolescent. En effet, cela a été le premier choc esthétique que j'ai ressenti. Je doute d'en avoir eu d'aussi fort depuis. Dans les toiles de Bacon se télescopent la violence et la beauté. La violence de la chair déchirée. Le mystère de ces corps malmenés. On pourrait voir une forme de monstruosité dans les visages déformés que Bacon a peints, mais c'est par ce prisme déformant qu'une autre beauté, indicible, impalpable, se révèle. De ce point de vue, les tableaux de Bacon ont indéniablement inspiré ma réflexion sur la beauté et sur le monstre.

Outre Francis Bacon, quels artistes ou disciplines vous ont influencé ?

— Mes influences sont multiples. Le rapport au corps dans le théâtre japonais, dans le Butō ou le Nō, a fait partie des échanges avec les acteurs. En travaillant sur les deux Copi, nous avons aussi parlé du travail sur la déformation du corps proposé par le

plasticien et vidéaste Matthew Barney. Les lignes de tension présentes dans les films de David Lynch, entre le comique et le tragique, entre la bouffonnerie et le mystère, m'intéressent. Samuel Beckett est toujours très présent. Pour moi, la pièce de Copi *L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer* pourrait se jouer exactement dans le même décor que *Fin de partie*. Et puis, il y a tous les univers apportés par les acteurs et les membres de l'équipe.

De quelle manière se sont rencontrées votre esthétique très marquée et celle de Christian Lacroix, à qui vous avez confié la création des costumes de 40° sous zéro ?

— Notre rencontre a eu lieu lorsque j'étais comédien à la Comédie-Française, à l'occasion de *Lucrèce Borgia*, mis en scène par Denis Podalydès. Je fabriquais des masques pour la pièce, dans laquelle je ne jouais pas. Christian Lacroix en créait les costumes. Il m'a posé des questions sur les masques, et nous avons alors commencé un dialogue sur l'esthétique. J'ai découvert un homme extraordinaire, très stimulant, tout en étant humble et disponible. Quand j'ai décidé de monter les deux pièces de Copi, je désirais aller plus loin qu'avec le Mayenburg. Je voulais que les personnages soient des figures puissantes, des figures totémiques. J'ai alors pensé à Christian en me disant qu'il serait la personne idéale, étant donné sa folie, son côté baroque, son savoir. Nous avons discuté du projet et très vite il a été emballé. Composer avec un budget plus restreint intéressait Christian, qui a l'habitude de travailler avec des moyens plus confortables à la Comédie-Française ou à l'Opéra de Paris.

Quels éléments, d'un point de vue dramaturgique, vous ont amené à rassembler, sous le titre 40° sous zéro, L'homosexuel ou la difficulté de s'exprimer et Les quatre jumelles ?

— Ces deux pièces ont en commun le rire, certes noir, et j'avais envie, après *Le chien, la nuit et le couteau*, de travailler sur cela. Elles font du bien parce qu'elles mettent un coup de pied dans la rationalité, laquelle vide de sa poésie le quotidien et gangrène notre façon de penser et de voir le monde. Ce sont des pièces étranges, des pièces à trou. Il n'y a pas de construction dramaturgique classique. Il n'y a pas de coup de théâtre, ou alors il s'agit d'un faux coup de théâtre. Il n'y a pas de résolution. La catharsis se place à un endroit vraiment inhabituel. Les personnages sont rejetés par la société, ce sont des homosexuels, des drogués, des fous, des transgenres. Ils mènent une guerre effrénée contre le réel, contre les potentats du pouvoir. Ils remettent en cause la violence des riches, la morale. Ce sont des personnages qui se coltinent à la mort. Leur énergie vitale est en elle-même un programme politique. »

(Propos recueillis par Walter Géhin)

LA MANUFACTURE (Patinoire) à 21h35

OUVERT AUX PUBLICS

SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA

23 juillet 2019

[ITW] OFF19 : SIMON ET LA MÉDUSE ET LE CONTINENT | QUAND CO- CRÉER AMÈNE UN ÊTRE AU PLATEAU.

Louise Emö fait son deuxième Off et présente le premier volet d'une trilogie à venir.

Simon et la méduse et le continent nous parle de l'enfance, de sa perte ou de sa « disparition », des espaces où l'on nous/se perd, du langage comme « nœud d'être » .

Pour porter ses mots au plateau elle s'entoure et « triangule » avec un « faiseur de lumière » et un « indisciplinable » Simon. Rencontre.

Nous retrouvons Louise Emö, Clément Longueville et Simon Vialle dans la cour de La Manufacture et, au milieu du bruit ambiant, essayons d'échanger autour de ce beau spectacle.

Des propos riches sur la « place de chacun » dans une création que je vous invite à écouter. **Bernard Gaurier**

ITW : <https://ouvertauxpublics.fr/itw-off-2019-simon-et-la-meduse-et-le-continent-%e2%94%82quand-co-creer-amene-un-etre-au-plateau/>

Texte et mise en scène Louise Emö Interprétation Simon Vialle Créateur lumière et régisseur Clément Longueville

Simon et la méduse et le continent à La Manufacture à 21h35, jusqu'au 25 juillet

OUVERT AUX PUBLICS

SPECTACLE VIVANT ET DÉCOUVERTES CULTURELLES EN PACA

17 juillet 2019

[ITW] OFF19 : LIONEL LINGELSER POUR LE MUNSTRUM THEATRE, COPI EN AVANT TOUTE !

Nous les avons rencontrés en 2017 pour *Le chien la nuit et le couteau*, ils ne nous avaient pas « totalement convaincus » mais suffisamment attirés pour qu'on ait l'envie de les suivre. Ils reviennent et s'emparent de Copi pour leur deuxième Avignon.

Aujourd'hui, c'est Lionel qui « monte au front » pour échanger sur ce nouveau projet. Rencontre.

Lionel nous offre un voyage exalté en terre Munstrum. Il met à vif ces mots de Copi : « Jouer, c'est militer pour le pur plaisir ».

Le « Munstrum » s'habille là, avec la participation de Christian Lacroix, des voix d'un hier/aujourd'hui et saisi, au vol, ce qui gratte encore « aux entourures ».

Je vous laisse découvrir notre échange et vous invite à rencontrer leur univers.

Et, qui sait, bientôt à les retrouver en IN ?

Bernard Gaurier

ITW : <https://ouvertauxpublics.fr/itw-off-2019-lionel-lingelser-pour-le-munstrum-theatre-copi-en-avant-toute/>

« 40° degrés sous zéro » : La Manufacture à 21h35 : du 5 au 25 juillet – Relâches : 18 juillet

Metteur en scène : Louis Arène | Interprète(s) : Louis Arène, Sophie Botte, Delphine Cottu, Olivia Dalric, Alexandre Ethève, Lionel Lingelser, François Praud